

ISSN 2558-2178



Extraits des ANNALES 2020 à 2023

ASSOCIATION

SOUVENIR de CHATEAUBRIAND

AMITIÉS CULTURELLES

L'association SC – AC, fondée en 1963 sous le nom d'Amitiés Culturelles de la Région malouine, est une association de caractère culturel. Elle s'intéresse à la Littérature, à l'Art, à l'Histoire et au domaine scientifique. Elle perpétue annuellement, à Saint-Malo, le souvenir de Chateaubriand, dont elle a pris le nom en 1992, par une journée spéciale, le plus souvent le 4 juillet, au cours de laquelle une cérémonie a lieu au Grand-Bé.

Elle permet à ses membres d'enrichir et d'échanger leurs connaissances au moyen de conférences mensuelles, (généralement le 4^{ème} samedi du mois), d'excursions, de visites de musées, de monuments, etc...

Un repas amical les réunit une fois par an.

Régulièrement, pour annoncer les activités projetées, une circulaire est envoyée à chaque adhérent.

Nos activités :

Quelques conférences spécifiques Chateaubriand :

- Samedi 21 janvier 2023 : « *Ossian, mythe, réalité ou supercherie littéraire* » par Michel Désir. (p.3)
- 4 juillet 2023 : « *Chateaubriand prosateur, d'Atala à la vie de Rancé* » par Philippe Le Guillou. (p.16)
- 21 octobre 2023 : « *Chateaubriand, l'Orient était déjà en Bretagne...* » par Kevin Lognoné. (p.24)
- 25 novembre 2023 : « *60 années de Mémoire du Souvenir de Chateaubriand* » par M. Désir (p.27)
- Le 4 juillet 2022 : « *Les cousins maudits de Chateaubriand* ». Michel Désir (p.37)
- Le 15 octobre 2022 : « *Chateaubriand et les écrivains bretons : une intemporelle modernité* ». Yannick Pelletier (p.50)
- 3 juillet 2021 : « *Chateaubriand et Lamennais – Prophètes de l'avenir* » par Bernard Heudré. (p.55)
- Le 10 juillet 2021 : « *Marcel Proust et François-René de Chateaubriand* » par Guy Berger. (p.63)
- Le 4 septembre 2020 : « *Chateaubriand et les épidémies dans l'Histoire* » par Guy Berger. (p.95)

Études complémentaires :

- Essai de généalogie de François-René de Chateaubriand, par Michel Désir. (p.46)
- 4 juillet 2022 : Journée commémorative devant le tombeau de Chateaubriand. (p.35)
- De septembre à décembre 2023 : Les médias découvrent notre association. (p.22)
- « *Histoire de la statue de François-René de Chateaubriand – Discours de Paul de Noailles* » Annie Chuberre. (p.84)
- « *Moïse, une réelle tragédie* » par Michel Désir. (p.78)
- *Quelle est cette porte de chapelle, en page de couverture de nos Annales 2020 ?*
Michel Désir (p.91)
- « *Là où Chateaubriand nous conte la mésaventure du maréchal de Bassompierre* »
Annie Chuberre (p.114)
- « *Quand Thérèse Gauttier du Parc dansait avec Chateaubriand* »
Yves-Malo Ploton (p.92)
- « *Itinéraire d'un François qui a eu du mal à devenir un René...* »
Sylvie Lorre (p.116)

Samedi 21 janvier 2023

« Les poèmes d'Ossian »

Mythe, réalité, ou première supercherie littéraire...

par Michel DÉSIR



En juin 1760, un instituteur écossais, James Macpherson (a), publie en Anglais, à Édimbourg chez 'Hamilton and Balfour', une série de poèmes d'origine « gaélique » dont l'auteur serait un barde écossais du III^{ème} siècle : "*Fragments of Ancient Poetry, collected in the Highland of Scotland, and translated from the Galic or Erse language*". Cette traduction, de gaélique en anglais, a un énorme succès.

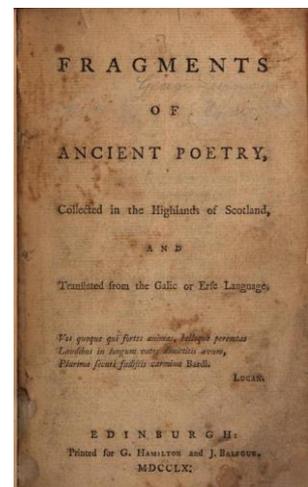
Un groupe d'historiens s'étonne de cette découverte, d'autant qu'il s'agirait de documents manuscrits, et non de transmission orale par des « chants ». C'est donc contraire à la tradition des bardes-musiciens du peuple Celte qui estimaient que l'écriture n'était qu'une perte de temps indigne d'une race guerrière. Les bardes Celtes passaient leurs vingt premières années à apprendre, de mémoire, les poèmes de leurs aînés pour les transmettre ainsi de génération en génération (b).

Une enquête de moralité intellectuelle sur le dit Macpherson s'imposait. On ne retrouva de lui seulement qu'un seul écrit à Édimbourg en 1758, ainsi qu'un poème en 1759 : sans grand intérêt. Mais Macpherson avait passé son enfance à Ruthven dans la Haute Écosse où, là-bas, effectivement, il avait entendu des anciens chanter de vieilles ballades en gaélique, sa langue maternelle. Poète dans l'âme, il nota quelques textes qu'il va appeler « *Fragments* », et qui vont paraître dans le *Scots Magazine* sous le titre de « *The Highlander* ».

Devenu précepteur, il va rencontrer le très célèbre dramaturge écossais John Home, qui va le présenter à une personnalité incontournable dans la littérature du Nord : le Docteur Hugh Blair.

Prenant connaissance de l'écrit "*The Highlander*", le docteur Blair va immédiatement deviner l'intérêt de ce type d'ouvrage, et inciter Macpherson à publier un nouveau recueil intitulé "*Fragments de l'Ancienne Poésie collectés dans les montagnes d'Écosse*" ou "*Fragments d'ancienne poésie recueillie dans les hautes-Terres de l'Écosse*" (selon le traducteur). L'impact, et l'étonnement que provoque la publication de ces fragments, sont énormes dans un monde intellectuel qui, immédiatement, se pose à nouveau des questions sur l'origine des informations.

Alors, pour qu'il justifie ses sources, le docteur Blair, et ses amis historiens, lancèrent une souscription, finançant à Macpherson lui-même, deux voyages d'études sur le territoire des Highlands, dans l'archipel des îles Hébrides à l'ouest de l'Écosse. L'un, en septembre 1760 dans l'île



de Skye, où on lui récita des poèmes. Puis un second voyage, en janvier 1761, sur l'île de Mull où on lui confia, paraît-il, quelques anciens manuscrits, dont un poème épique « *Fingal* » (c) relatant les exploits de ce roi d'Écosse qui avait libéré l'Irlande de l'invasion par Swaran, le roi de Lochlin (Danemark). Étrangement, ce poème, en erse (gaélique écossais) est composé, cette fois-ci, de six chants, donc conforme à la tradition barde, et son auteur ne serait autre que le fils du roi Fingal : un nommé « *Ossian* ».



Le concept de cette série d'écrits, que l'on va appeler "ossianiques", est simple. « *Fingal* » puis « *Temora* » qui suivra, sont « *Illiade* et *Odyssée* » transposées en Calédonie (la Calédonie étant l'ancien nom de l'Écosse). Homère est métamorphosé en barde qui, bien qu'aveugle, accompagné de sa harpe celtique, chante des exploits de héros guerriers fantasmagoriques dans de sombres paysages au ciel chargé d'orages... Nous, aujourd'hui, nous trouverions ces poèmes obscurs et monotones. On les comprend difficilement, les lieux ou les personnes différents portent des noms quasi semblables, il n'y a pas de continuité dans la narration, les combats singuliers se terminent toujours par la mort des deux protagonistes dont on va chanter le courage et l'honneur, et pour ne rien arranger : la ponctuation indique le rythme et non l'articulation grammaticale des phrases... (d), bref, ce ne serait pas un "best-seller" aujourd'hui, mais cela plait, notamment en France, où, dès septembre 1760, Turgot traduit, de l'anglais en français, quelques "fragments" qui seront publiés dans le *Journal Étranger*, puis se sera Jean-Baptiste Suard en janvier 1761 et Denis Diderot en décembre, dans ce même journal.

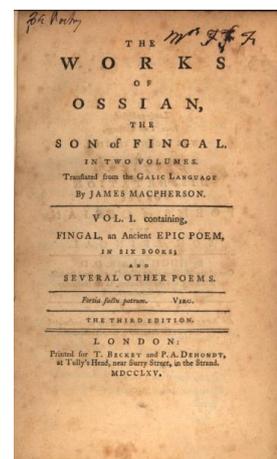
Deux ans plus tard, début 1763, Macpherson publie une traduction d'un autre poème en huit chants : « *Temora* », toujours attribué à Ossian. Pourquoi avoir attendu deux ans pour une simple transcription ?

Deux ans plus tard, début 1763, Macpherson publie une traduction d'un autre poème en huit chants : « *Temora* », toujours attribué à Ossian. Pourquoi avoir attendu deux ans pour une simple transcription ?

La même année, paraît une étude du docteur Hugh Blair *A Critical Dissertation on the Poems of Ossian* destinée à promouvoir l'ossianisme. Des doutes sur l'authenticité des textes commencent sérieusement à s'accumuler, le plus important étant purement matériel : comment des textes ont pu se conserver pendant quatorze siècles... sur quel support ? On demande donc à Macpherson de produire ses documents...

Jamais, jamais, Macpherson ne voulut présenter ses manuscrits gaéliques originaux à qui que ce soit, pas même à ce groupe d'historiens qui avait financé ses voyages. Quelques mois plus tard, en 1764, pris dans une spirale de dissimulation de plus en plus compromettante, il s'exilera pendant deux ans en Floride comme secrétaire du général Johnstone, où, dit-il, "il perd ses précieux manuscrits..."

Mais, sur le territoire britannique, on ne l'a pas oublié, d'autant que, pendant son exil américain, en 1765, est parue une édition complète de ses œuvres en deux volumes : *The Works of Ossian*. De grands historiens vont être impressionnés tels Dugald Buchanan, spécialiste du langage commun aux bardes Irlandais et Écossais, et son ami l'antiquaire Sir James Clerk qui, en 1772, fera réaliser les premiers décors ossianiques au plafond du "Grand Hall" de "Penicuik House" par le peintre écossais Alexander Runciman. Malheureusement, tout a brûlé en 1899. Ce sont eux, Dugald et James, qui, déjà, avaient demandé que des voyages d'études soient entrepris dans les Highlands, pour vérification.





Un grand intellectuel, le Docteur Samuel Johnson, que l'on présente comme « probablement le plus distingué des hommes de lettres de l'histoire de l'Angleterre » va, lui aussi, s'intéresser au problème et faire spécialement un voyage dans les Hébrides (e) ... Il en reviendra très en colère, muni d'un 'solide gourdin de chêne' pour rendre compte à ce "ruffian" de Macpherson.

Macpherson qui, lui, ignorant les critiques, continuera d'écrire divers ouvrages historiques ainsi que de malheureuses traductions d'Homère dont la nullité lui vaudra les pires humiliations. Alors, en 1780, comme tout homme voulant éviter la justice, il entrera à la Chambre des communes comme député de Camelford en Cornouaille !

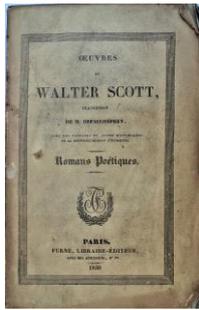
La même année 1780, un certain John Smith, édite, lui aussi, quatorze autres poèmes gaéliques dont onze sont attribués à Ossian. La ressemblance avec les poèmes de Macpherson est étonnante, ont-ils travaillé sur les mêmes documents, le même fonds ? si oui, lesquels, et où sont-ils ? Suite à ces questions, Smith se fera rapidement oublier, et ses écrits seront intégrés à ceux de Macpherson.

Puis en 1781, c'est William Shaw, un écossais, qui referra le déplacement dans les îles calédoniennes. Ses conclusions sont identiques : Macpherson est bien un imposteur, mais... l'écossais précise que les légendes relatives aux héros Highlanders existent réellement dans les ballades populaires autant irlandaises qu'écossaises... La polémique reprend de plus belle jusqu'à la mort de Macpherson en 1796 en son domaine du comté d'Inverness dans les Highlands de son écosse natale. Il meurt sans rien révéler de ses secrets ou de ses mensonges, alors qu'en 1784, donc douze ans avant sa mort, une souscription de 25 000 francs venant des Indes lui fut versée pour l'aider à la publication des anciens manuscrits. Il ne tint pas sa promesse...mais fut enterré en l'Abbaye de Westminster avec les Honneurs.



Cependant, par son testament, il légua quelques documents à son ami Henri Mackenzie. Malheureusement ce n'étaient que des copies manuscrites de sa main, et, de plus, rédigées en langue gaélique alors qu'elles auraient dû être en anglais. Il élaborait donc de faux originaux. De nombreuses recherches vont être engagées autant par les écrivains que par les historiens de la génération suivante, car de nombreuses années se sont écoulées depuis le début de l'affaire. Le politique historien Malcolm Laing va publier en 1805 une analyse critique des poèmes en deux volumes *Poems of Ossian*, que le célèbre Walter Scott va confirmer par un article de presse dans la « Revue d'Édimbourg » en indiquant l'existence des légendes que l'on appelle "Finn et Cuthullin" conservées encore actuellement au musée de Dublin. En réalité, ces deux héros irlandais n'étaient pas du tout de la même époque : Cuthullin (Cu Chulainn) vivait au 1^{er} siècle, alors que Finn vivait au 3^{ème} siècle sous le nom de *Fiann Mac Cumhaill*, devenu *Fin Mc Cool* en anglais, puis *Fingal* par Macpherson.

Élément essentiel : les légendes bardes du III^{ème} siècle ne relaient que des faits d'armes atroces, alors que dans celles de Macpherson prédominent la beauté des paysages et ce que l'on appellera plus tard : le Romantisme. De plus, dans les textes de Macpherson, messieurs Laing et Scott vont retrouver des passages de son premier poème *Le Montagnard* qu'il écrivit en 1759, ainsi que des copies de paragraphes entiers de Shakespeare, d'Homère et même de la Bible !

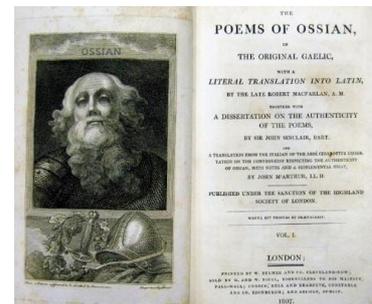


Je possède les œuvres complètes de Walter Scott dans ce que l'on nommera en 1830 "la nouvelle édition d'Édimbourg", imprimées par Furne à Paris. J'y ai constaté que dans son premier tome, étonnamment intitulé "*Romans Poétiques - Ballades*", Scott s'est aussi lui-même fortement inspiré des textes de Macpherson... mais je ne me permettrais pas de critiquer notre ami Walter, vous savez que Louise Scott était la marraine d'Armand de Chateaubriand ! (Les Scott, les O'Morrogh, les Mac-Mahon, nombre de familles écossaises et irlandaises, réfugiées politiques, étaient venues s'installer à Saint-Malo vers cette époque.)

Par principe, et surtout chauvinisme, cette étude irlandaise de Malcolm Laing ne plut pas du tout aux écossais qui relancèrent un voyage d'étude sur leur propre territoire, sous la direction de la *Société Highlandaise*. Leur conclusion sera étonnante :

- La poésie ossianique a bien existé "on a retrouvé des lambeaux poétiques contenant la substance...". D'ailleurs, on apprit que, déjà, vers 1745, donc près de vingt ans avant Macpherson, un révérend jésuite de la Haute Écosse, John Farquharson, avait, lui aussi, recueilli, oralement, un grand nombre de poèmes gaéliques qu'il avait nommé : *Poèmes d'Ossian (r)*. Ayant pris connaissance des traductions de Macpherson, le vieux jésuite trouva quand même que l'auteur avait "usé de trop de liberté dans sa traduction" due à des erreurs dans ses notes prises "sous la dictée des chanteurs ou des récitateurs qu'il a rencontrés".
- Bien plus tard, une nouvelle preuve importante va s'ajouter au dossier : un certain Peter Hately Waddell affirma que certaines précisions topographiques ne pouvaient pas être inventées par Macpherson, car elles n'étaient pas encore connues en 1760.

La Société Écossaise de Londres éditera également en 1807 : *The poems of Ossian, in the original Gaelic, with a literal translation into latin*, en trois volumes, un magnifique texte gaélique avec, en regard, une traduction littérale latine réalisée par Mac Farlane ainsi que la *Dissertation on the authenticity of the poems of Ossian* de Sir John Sinclair (f). Un exemplaire serait à la bibliothèque de l'Institut de France avec une lettre, en français, de John Sinclair.



Les autres études vont être nombreuses :

- dès 1766 par l'antiquaire gaélique Charles O'Conor avec en 1775 un livre titré "*Dissertation sur l'origine et les antiquités des anciens Écossais*".
- en 1771, le poète écossais James Beattie publie son recueil « *The Minstrel or the Progress of Genius* », fable allégorique sur une rencontre d'un berger des Highlands avec un vieil ermite. (Une traduction de Chateaubriand sera éditée vers 1825).
- en 1841, Mac Gregor publie à Londres « *Ossian's entire remains* ».
- en 1862, Mac Lauchlan publie le « *Livre du Doyen de Lismore* » (un ancien manuscrit écossais écrit en 1512 en gaélique avec de la "poésie héroïque", datant peut-être de 1310).
- puis en 1870, Archibald Clark publie « *Poèmes ossianiques de Macpherson* ».
- sans oublier le poème "*Narrow Glen*" du célèbre poète lakiste contemplatif William Wordsworth.

Donc, en conclusion juridique, les poèmes d'Ossian ont bien existé, mais ils n'ont jamais été transcrits. La malhonnêteté de Macpherson fut de le faire croire en fabriquant des fausses preuves :

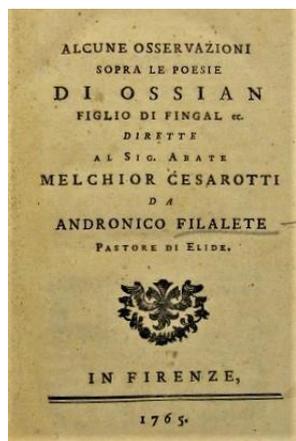
- les légendes relatées par Macpherson dataient au grand maximum du XIIème siècle et non pas du 3ème, ce qui est confirmé par les manuscrits de plus de 500 ans déposés dans la bibliothèque des avocats d'Édimbourg, notamment "le manuscrit de Glenmasan" qui est aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale d'Écosse, écrit très certainement par Glen Masan en 1328, avec des annotations manuscrites qui semblent indiquer que ce document a servi de support d'étude... mais quand et à qui ?
- les "ballades" irlandaises, devenues écossaises à la fin du XVIème siècle, ont bien existé, mais, comme toutes transmissions orales, les textes ont été modifiés au cours du temps surtout au XVIIIème siècle.

Tout cela sera confirmé, en 1952, par Derick Thomson, professeur de celtique à l' Université de Glasgow, dans son *Gaelic Sources of Macpherson's Ossian*, dernière étude sérieuse à prendre en compte.

Une remarque de Jean Cocteau se prête parfaitement à toute cette affaire : "Un mensonge qui dit la vérité."

Cette affaire littéraire va se transformer en un courant 'tendance ossianique' dirions-nous aujourd'hui.

Dans le monde des Arts Graphiques britanniques, les œuvres ossianiques seront considérables : d'Angelika Kauffman en 1773, à George-Augustus Wallis ou William Turner, il est impossible d'en réaliser un recensement.



De l'autre côté de la Manche, tous les plus grands intellectuels, artistes et hommes politiques du Siècle des Lumières vont croire à cette mystification. Pourquoi ? Parce qu'ils ne jugeront que l'originalité des textes, et non leur origine.

En Italie, les vers d'Ossian vont être traduits en 1763 par Melchiorre Cesarotti qui apprendra spécialement la langue anglaise pour son étude. Il éditera *Poesie di Ossian, antico poeta celtico*, à Padoue en 1765. Deux nouvelles éditions suivront, l'une en 1772 plus complète, puis celle de 1780 dans laquelle Cesarotti joint à la préface une traduction abrégée de la dissertation anglaise du professeur Hugh Blair sur l'authenticité des poésies.

En Allemagne, en 1774, Goethe va publier anonymement son roman épistolaire *Les Souffrances du jeune Werther* où figureront les *Chants de Selma* d'Ossian que Goethe avait traduits lui-même en 1771. (Napoléon aurait lu 7 fois *Werther*...). La mélancolie ossianique va devenir à la mode parmi la jeunesse allemande. Certains suggéreront que c'était plutôt le fait de posséder enfin de beaux textes en littérature nord-européenne, à opposer à la littérature du sud du Grec Homère : c'est possible qu'Ossian fut considéré comme un symbole des aspirations nationalistes. Hegel en parle dans son *Cours d'Esthétique* publié en 1835.



En musique, on dit que Wagner n'aurait jamais composé sa trilogie sans l'Esprit d'Ossian. En 1829, Félix Mendelssohn composa l'ouverture des "Hébrides", plus connue sous le nom de "Grotte de Fingal", puis son ami danois Niels Wilhelm Gade composera, en 1840, l'ouverture "en la mineur" de *Efterklange of Ossian* (les "échecs d'Ossian"). De même, le compositeur autrichien Franz Schubert mettra en musique des poèmes suggérés par son ami Walter Scott. C'est la naissance du lyrisme nationaliste romantique à l'allemande avec des lieder (un lied est un poème chanté par une seule voix).

Le succès est européen : Des traductions en danois ont été réalisées dès 1790 ; en russe en 1792 par Ermil Kostrov ; en polonais en 1793 par Ignacy Krasicki et par Seweryn Goszczyński en 1838 ; puis en suédois en 1794 ; puis en scandinave ; puis en espagnol en 1800 ; en hollandais en 1805 ; en hongrois par János Arany et aussi à partir de 1827 avec le grand poète national Sándor Petöfi qui composa le poème "Homère et Ossian". Ossian sera traduit en 26 langues.

Mais, c'est en France que le succès sera le plus considérable. À part les premières traductions de Turgot, Suard et Diderot dès 1760, puis Letourneur et Chateaubriand plus tard, comme notre triste réputation française l'impose, tout va commencer par une plaisanterie. Au début des années 1800, un groupe de peintres, pourtant élèves du très sérieux Jean-Louis David, va créer la "Secte des Barbus" en choisissant les poèmes d'Ossian comme support à leur dissidence. Ils seront plus préoccupés par leur tenue vestimentaire drapée façon 'Grèce Antique' que par leur Art dit "Humanitaire, défini comme une alternative au matérialisme du Siècle des Lumières". Ils ne produiront que peu de toiles, la plus connue étant une "Tête d'étude" (actuellement au musée Granet d'Aix-en-Provence). David va les chasser de son atelier, ils se regrouperont dans un monastère abandonné, pour toujours.



Plus sérieusement, les épopées ossianesques vont engendrer une véritable celtomanie. En Bretagne, on va même créer en 1805 une "Académie celtique" chargée de la sauvegarde des coutumes et des traditions populaires dont le *Barzaz-Breiz* de Théodore Hersart de La Villemarqué sera, en 1839, le livre le plus marquant. Cet ouvrage, au romantisme et celtisme mêlés, est devenu le symbole de la littérature bretonne. Hersart de La Villemarqué avait été intronisé "barde" quelques mois plus tôt, en octobre 1838, lors de la première rencontre interceltique au Pays de Galles où il représentait



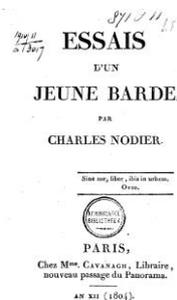
Lamartine (g). D'ailleurs, à partir de 1879, un club d'intellectuels bretons va instaurer la tradition du « *dîner celtique* » (bien que nous ayons les preuves aujourd'hui qu'il n'y a jamais eu de celtes en Bretagne intérieure). L'ambiance y sera plutôt gauloise que celtique, on y entendra même son « *Président à vie* », le très sérieux Ernest Renan, chanter à pleine voix des complaintes moqueuses qu'écrivit François-René de Chateaubriand dans sa jeunesse. Ce n'était pas le premier club breton car déjà pendant la Révolution, Chateaubriand adhérait à un club littéraire regroupant les anciens de son collège de Rennes présents à Paris.



Le plus grand ossianophile fut le premier consul Napoléon Bonaparte. Il possédait un exemplaire des poèmes ossianiques qui, de la campagne d'Égypte jusqu'à son dernier exil de Sainte-Hélène, ne le quittera jamais. Tout comme Alexandre eut Homère, et Auguste eut Virgile, Napoléon souhaitait un poète officiel à son règne. Il jugeait l'Odyssée comme un rabâchage, et Homère un radoteur ! (h). Lamartine, dans ses *Confidences*, écrira : « C'était le moment où Ossian, le poète de ce génie des ruines et des batailles, régnait en maître sur la France ». Bonaparte devait posséder la traduction de 1777 par Pierre Letourneur. Cette édition de 1777 avait été éditée par Musier Fils sous le titre de "*Ossian, fils de Fingal, barde du troisième siècle, Poésies galliques.*", puis par le libraire J-P Dentu qui édita également en 1810 une nouvelle version dite 'de 1780' complétée par les poèmes de John Smith sous le titre de

Poésies galliques, deux in-octavo de grande qualité de présentation dont on a conservé l'exemplaire de Marie-Louise dans la bibliothèque de La Malmaison. Mais, d'après Chateaubriand, c'est la traduction italienne de Césarotti, version 1780, que Napoléon va lire jusqu'à son dernier jour à Sainte-Hélène (n'oublions pas que la langue natale du jeune Bonaparte était l'italien).

L'académicien Charles Nodier, dans un article du *Journal des Débats* de juin 1814, émit une autre hypothèse sur ce choix de Napoléon : Ossian n'a pas de Dieu, et c'est cet "athéisme morose" qui aurait plu au jeune Bonaparte... Il faut savoir que Nodier avait quelques comptes à régler avec l'Empereur. En décembre 1803, dans une lettre au Premier Consul, il se dénonça comme l'auteur de *La Napoléone*, une ode écrite l'année précédente et dans laquelle il le critiquait, ce qui lui valut d'être incarcéré 36 jours. Aussitôt libéré, en résidence surveillée à Besançon, il écrivit les *Essais d'un jeune barde*, donc en 1804, avec une poésie d'Ossian en incipit.



Pour décorer ses appartements, Napoléon va faire réaliser des tableaux ossianiques remarquables par les plus grands peintres de l'époque, élèves de David : François Gérard (surnommé "Le peintre des rois, le roi des peintres") décorera le salon de la Malmaison ; quant à Anne-Louis Girodet et Jean-Auguste-Dominique Ingres, ils rivaliseront de fantasmagories.



Gérard, en 1801, va peindre "*Ossian évoquant les fantômes au son de la harpe sur les bords de la Lora*", mais après la chute de Napoléon, le roi de Suède l'achètera et le tableau sombrera dans un naufrage lors du transport. Heureusement, Gérard avait réalisé 3 copies : l'une se trouve à la Kunsthalle de Hambourg, une seconde est à La Malmaison, la troisième destinée à Berlin, a été "perdue" en 1945...

Girodet va peindre "*Ossian recevant les âmes des héros français*" pour la salle à manger de La Malmaison sur une proposition de Joséphine. L'œuvre sera présentée au Salon de 1802 avec pour titre sur le livret officiel : "*L'Apothéose des héros français morts pour la patrie pendant la guerre de la Liberté*". Girodet a fait de nombreux dessins d'études avant son œuvre définitive, tel le groupe des généraux : le personnage central n'est pas Bonaparte, mais son plus fidèle et unique ami Desaix qui lui sauva la vie en sacrifiant la sienne lors de la bataille d'Italie en Juin 1800. Derrière Desaix se tient le général Kléber qui fut assassiné en Égypte le même mois. Bonaparte



est en troisième position, il est suivi du général à la jambe de bois "Caffarelli du Falga" qui aménagea Le Caire où il fut assassiné. Au-dessus de Desaix, on reconnaît le général Marceau avec son couvre-chef des chasseurs à cheval, et encore au-dessus de tous plane la Victoire. On remarque en partie supérieure un jeune coq aux ailes déployées chassant l'aigle de l'Autriche... Girodet va peindre également, en 1802, "*Malvina mourant dans les bras de Fingal*", et aussi "*Le paradis d'Ossian accueille un héros*" au crayon noir sur un lavis d'encre de chine, ainsi qu'une huile sur bois "*Les ombres des héros français reçus par Ossian dans le paradis d'Odin*".

Jean-Auguste-Dominique Ingres, lui, fait un premier dessin en 1809 quand il est en stage à Rome. Puis en 1811, il est chargé de réaliser deux toiles pour le Palazzo Quirinal (futur palais du Roi de Rome) :



- L'une pour le plafond de la chambre de Napoléon (i) : "*Le songe d'Ossian*" en hommage au tableau de François Gérard "*Ossian évoque les fantômes au son de la harpe*" perdu mais dont la copie est au château de La Malmaison. Dans *Le Songe*, au premier plan, Ossian, endormi, rêve sur sa harpe ; et le guerrier au bouclier est *Oscar*, son fils, le personnage préféré de Napoléon. Une anecdote amusante éclairant le caractère despotique de Napoléon : il obligea son général Jean-Baptiste Bernadotte, qu'il avait nommé roi de Suède et de Norvège, à prénommer son fils unique '*Oscar*', comme le fils d'Ossian, et se proposa comme parrain de l'enfant !
- L'autre toile était destinée au salon de Marie-Louise : "*Romulus vainqueur d'Acron*".

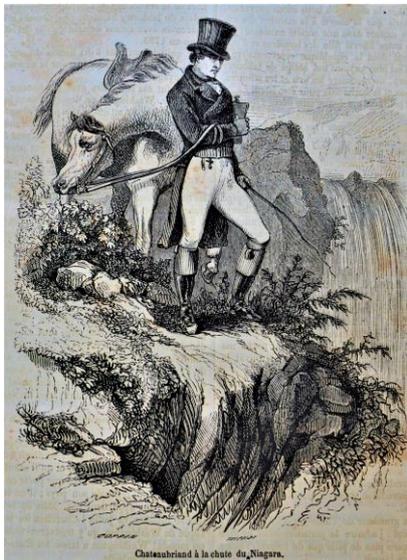
En musique, le Maître Jean-François Lesueur en fera un sujet d'opéra en cinq actes : *Ossian ou Les Bardes*. Représenté à Napoléon 1^{er} en juillet 1804, l'empereur offrira à Lesueur sa propre légion d'Honneur, et lui commandera la musique de la *Marche du Sacre* pour son couronnement prévu quelques mois plus tard. Suivra en 1806 un autre opéra : *Uthal* d'Étienne-Nicolas Méhul.

En sculpture et autres, rien de significatif, il faudra attendre nos contemporains.

En littérature, l'écrivain Pierre Baour-Lormian éditera dès 1801 : *Ossian, barde du III^{ème} siècle* qui sera remanié en vers et réédité jusqu'en 1827 sous le titre *Ossian, barde du troisième siècle – Poésies galliques en vers français – suivi des Veillées poétiques*. En 1819, lors des Jeux Floraux de Toulouse, le jeune Victor Hugo s'inspira d'Ossian dans son texte "*Les derniers Bardes*". En 1829, c'est Alfred de Musset qui composera *Ballade à la lune* également avec un poème d'Ossian.

En 1874, Rimbaud fera un séjour en Angleterre durant lequel il prendra connaissance de l'importance littéraire du phénomène, ce sera peut-être la genèse des *Illuminations* avec son poème en prose *Métropolitain* qui débute par les *mers d'Ossian*. (j)

Et Chateaubriand dans tout cela...



Entre le début de la polémique de Macpherson et l'âge adulte de Chateaubriand, il s'est passé pratiquement une génération. Chateaubriand a donc pris connaissance de l'affaire assez tard. Le 8 avril 1791, il embarque sur le brigantin *Le Saint-Pierre* à destination de l'Amérique. À bord, il rencontre un jeune homme, Francis Tulloch, avec qui il se lie d'une "*tendre amitié*". Cet éphèbe (au sens littéraire du terme, c'est-à-dire un garçon ayant quitté l'autorité des femmes...), que Chateaubriand décrit comme "*à la taille élevée et à la figure charmante*", possède "*tous les talents utiles et ceux qui nous font rechercher de la société*" (k). En réalité, c'est le fils d'un ministre anglais et d'une mère écossaise, qui, après une stricte éducation à la Military School de Woolwich près de Londres, va rencontrer un prêtre catholique rusé et malhonnête, l'abbé Charles-François Nagot, Supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice à Paris, qui va lui faire

abandonner sa religion protestante, sa famille, et l'embarquer pour le *Nouveau Monde* en lui confisquant tout son argent. La véritable mission de Nagot était la formation de Jésuites sur le territoire des États-Unis. (l)

En mai 1791 donc, Chateaubriand a 22 ans, et Francis 20 ans, l'entente est parfaite. Leurs relations intimes ont été longuement analysées et surtout interprétées par George Painter et Jean-Claude Berchet, les deux plus grands biographes de Chateaubriand : inutile d'en ajouter (m). Il est vrai que les deux jeunes idéalistes, Francis et François, vont passer des nuits entières sur le pont du navire à refaire un monde qu'ils ne connaissent pas encore : « *Nos conversations alors n'étaient peut-être pas tout à fait indignes du grand spectacle que nous avions sous les yeux ; et il nous échappait de ces pensées qu'on aurait honte d'énoncer dans la société, mais qu'on serait trop heureux de pouvoir saisir et d'écrire.* ». Francis Tulloch, musicien, va même composer une romance dont Chateaubriand va écrire : « *J'ai conservé ce morceau précieux, et lorsqu'il m'arrive de le répéter [...], il fait naître en moi des émotions que peu de gens pourraient comprendre.* »... (n)

Lors de la traversée, un fort vent du sud obligea le navire à faire relâche pendant 15 jours à l'île Saint-Pierre sur la côte de Terre-Neuve (o). Les deux jeunes passèrent ce temps à escalader la montagne de

cette île "affreuse" couverte de brouillard. Francis, au milieu "d'une bruyère laineuse et morte bordant un torrent rouge de ce pays des ombres", s'imaginait être un barde "à la manière d'Ossian" dans les landes arides de la Calédonie...

De cette annotation de Chateaubriand "à la manière d'Ossian", beaucoup d'historiens en ont déduit que Chateaubriand connaissait déjà l'œuvre d'Ossian... Non, pas vraiment, je pense qu'il a découvert la première fois le nom d'Ossian dans les *Souffrances du jeune Werther* de Goethe (p). Cette œuvre, parue en septembre 1774, a beaucoup intéressé le jeune François-René, nous en avons la preuve avec un poème qu'il a écrit vers 1784 : « *Que ne suis-je, ô Werther près des saules en pleurs – Qui pendent tristement sur ta cendre adorée.* ». Ces vers se trouvent dans les *Tableaux de la Nature*, des poèmes qu'il avait composés dès l'âge de 16 ans jusqu'à son départ en Amérique, mais qui ne seront insérés que dans les *Œuvres complètes* de 1826, donc beaucoup plus tard. De plus, il écrit, suite à sa rencontre avec Francis (o) : « *Je suis bien fâché de n'avoir pas noté quelques-uns de ces chants extraordinaires* », c'est donc bien que Chateaubriand n'avait pas encore une connaissance approfondie d'Ossian, mis à part, peut-être, une lecture de son futur ami Fontanes qui publiera les vers ossianiques "Le chant du Barde" dans *L'Almanach des Muses* de 1783, mais le jeune François-René n'avait que 15 ans... (q). Sept ans plus tard, le premier poème champêtre signé "Chateaubriand" et titré « *Le chevalier de C**** », paraîtra dans l'Agenda des muses de 1790 ; Fontanes en parlera dans son journal « *Le Modérateur* ».

En Amérique, après quelques jours de juillet 1791 passés à la préparation de son périple indien, lorsque Chateaubriand se trouvera face aux spectacles grandioses de la nature sauvage, il se remémorera la cérémonie ossianique de son ami. Ne serait-ce pas en cet instant que va naître Atala, "son fantôme sans nom des bois de l'Armorique", dans la préface d'Atala on peut lire : « *On trouvera [...] le merveilleux mythologique [...] on rencontrera des muses, des anges, des démons, des génies, des combats, des personnages allégoriques : la Renommée, le Temps, la Nuit, la Mort, l'Amitié [...] à la façon d'Homère [...]* » ?

Après son périple américain, de retour au Havre le 2 janvier 1792, ruiné, le jeune "René" se marie. Redevenu "Monsieur le Vicomte de Chateaubriand", il rejoint Paris, puis le corps des Volontaires Royalistes du Prince de Condé où, dit-il, il aura la vie sauve grâce à son manuscrit d'Atala qui amortira les deux balles qui lui étaient destinées. Puis il embarque pour Jersey, et enfin l'Angleterre où il survivra difficilement pendant 7 ans, nous connaissons cette sombre période de sa vie. Pour survivre, il travaillera la nuit sur son *Essai historique sur les Révolutions* qu'il va rédiger de 1794 à 1796, et dont il brûlera les premières publications en 97. Mais le critique français Sainte-Beuve va sournoisement en récupérer un exemplaire, dit *l'Exemplaire confidentiel*, et en faire une polémique qui durera une dizaine d'années. "Sainte-bave" comme le qualifiait Victor Hugo, était un triste personnage.



Dans les journées londoniennes, Chateaubriand, qui se prénomme encore François-Auguste, travaillera à des traductions dont les poèmes ossianiques de John Smith. Bien que l'affaire Ossian ait débuté en 1760, donc 30 ans avant que François s'y intéresse réellement, l'enquête a suivi son cours, et ses acteurs s'opposent encore. Chateaubriand va avouer : « *J'étais grand partisan du barde écossais : j'aurais, la lance au poing, soutenu son existence envers et contre tous, [...]* » ; puis encore dans une note de l'*Essai* en 1797 : « *N'y eût-il pas quelque chose de vrai dans les ouvrages du Barde écossais ?* », « *Ne serait-ce pas le "vrai modèle" d'une sorte de mélancolie du désert, pleine de charme.* ». Le Romantisme n'est pas loin...

Mais, très rapidement, au fur et à mesure de ses traductions, le futur grand écrivain Chateaubriand va s'apercevoir que le style de l'écriture des documents ne correspond pas au III^{ème} siècle : « [...], en voulant peindre des hommes barbares et des mœurs sauvages, [Smith] trahit à tout moment, dans ses images et ses pensées, les mœurs et la civilisation des temps modernes. ». Ce qui signifie que Macpherson et Smith ont surtout mis en avant dans leurs descriptions, les sentiments et la beauté de la nature, alors que les bardes ne relaient que la sauvagerie des combats.

Chateaubriand traduira quand même *Galic Antiquities*, de Smith, "presque en entier", mais ne diffusera que trois poèmes (Dargo, Duthona, et Gaul) que l'on retrouve intégralement dans *Mélanges et poésies* du Tome XXII des *Œuvres complètes* de 1828 chez Ladvocat, avec cette préface : « Je ne crois plus à l'authenticité des ouvrages d'Ossian », puis dans une lettre à son ami Fontanes qu'il publia dans le numéro de décembre 1800 du *Mercur de France* : « J'ai été longtemps trompé par cet ingénieux mensonge... ».

Cette lettre à Monsieur de Fontanes, grand défenseur d'Ossian, a été insérée dans beaucoup d'éditions du *Génie du Christianisme*. C'était, à l'origine, une critique d'un ouvrage de Madame de Staël concernant la *perfectibilité* (qualité spécifique de l'Homme par rapport à l'animal). Alors, pourquoi insérer cette lettre personnelle dans *Le Génie* ? Parce que Chateaubriand va, comme à son habitude, rapporter l'affaire Ossian à son avantage par une démonstration dont il a le secret : "Les héros (d'Ossian) vont en Terre-Sainte pour expier les meurtres qu'ils ont commis [...] Les notions les plus abstraites du temps, de la durée, de l'étendue, se retrouvent à chaque page [...] alors que les vrais guerriers, tels les 'sauvages' qu'il a rencontré en Amérique, ne parlent que des temps écoulés, mais jamais des temps à naître. Puis il ajoute : "L'homme est le seul de tous les êtres vivants qui soit susceptible d'être représenté plus parfait que nature et comme approchant de la Divinité [...] : preuve de notre immortalité"... Chateaubriand en déduit : "C'est donc qu'Ossian lui-même était chrétien [...] convenez que je suis bien heureux d'avoir converti ce barde [...] en le faisant entrer dans les rangs de la religion [...]. Il faut lire cette lettre de 16 pages où on découvre le vrai Chateaubriand qui ne minimise pas volontairement son intelligence comme pour ses écrits destinés à tous lecteurs. Il s'adresse à son égal Fontanes dont il connaît l'intellect. En janvier 1804, il lui adressera, de Rome, une autre lettre sur son voyage en Italie, de la même qualité.



En Angleterre, après les traductions, encore tout imprégné du charme de la douleur romantique d'Ossian, Chateaubriand va entreprendre les 2393 pages des *Natchez*, puis le texte primitif des 2383 pages du *Génie du Christianisme* dans lesquelles on écouterait "la musique ravissante du murmure des vents dans la forêt" ou "les chœurs des voix de quelques sauvages [...] berçant les séjours des bienheureux au Paradis", et surtout les chapitres

concernant les tombeaux des guerriers de la Calédonie, donc de l'Écosse ancienne.

Mais c'est dans l'épisode de la druidesse gauloise Velléda de son œuvre *Les Martyrs*, que l'on ressent le plus d'influence de l'esprit d'Ossian. L'amour impossible de Velléda pour son ennemi Eudore, un grec chrétien soldat de l'Empire romain, avec toujours cette même fin tragique des héroïnes : Atala se donne la mort par le poison, Velléda se tranche la gorge.



En réalité, Chateaubriand, plus sensible à l'intérêt du texte qu'à son origine, aurait voulu croire à Ossian. Dans sa lettre à Fontanes, il écrit : *"Ne vous en déplaie, mon cher ami, je ne sors plus sans mon Homère de Wetstein dans une poche, et mon Ossian de Glasgow dans l'autre"*... Ses amis rapportèrent "qu'il ne semblait pas pouvoir renoncer aux charmes d'Ossian". Son secrétaire d'ambassade à Londres dira : *"il le feuilletait souvent, c'est le seul livre que je lui aie connu."*

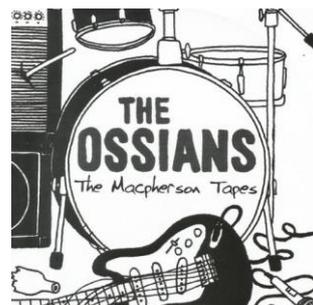
La dernière occurrence d'Ossian dans l'œuvre de Chateaubriand sera dans *l'Essai sur la littérature anglaise* publié en 1836 où, là encore, il précisait que la supercherie de Macpherson n'enlevait en rien le charme mélancolique des poésies ossianiques, d'autant, ajouta-t-il, que *"les historiens mentent un peu plus que les poètes"*...

Jules Douady, Inspecteur général honoraire de l'Instruction Publique, écrira dans son *Étude sur Ossian* : *« Les poèmes ossianiques ont vécu. Ils sont sortis du domaine de la littérature pour tomber dans celui de l'érudition »*. Effectivement, c'est peut-être ce que nous venons de faire aujourd'hui...

Michel DÉSIR



Attention : Le mythe Ossian est toujours vivant, et sous des formes les plus diverses : peintures murales, parfum, vins, navires, livres, et même un groupe musical très célèbre en Écosse : le « Ossian's Band » venu faire fest-noz à Pleurtuit ! donc, le fantôme d'Ossian, bien qu'aveugle, nous regarde peut-être encore...



Notes :

- (a) *James Macpherson né le 27 octobre 1736 à Ruthven, comté d'Inverness dans les Highlands, décédé le 17 février 1796 à Belleville House, repose dans l'abbaye de Westminster.*
- (b) *Un barde était un poète qui composait des vers en langue celtique en s'accompagnant d'une harpe. C'était une classe distincte dans l'Ordre religieux des Druides. Ils abusèrent de leurs privilèges : Édouard 1^{er} fit égorger tous les bardes du Pays de Galles.*
- (c) *« Fingal » signifierait « l'étranger blanc » ?*
- (d) *« Œuvres d'Ossian » Traduction et édition critique par Samuel Baudry (Classique Garnier – 2021)*
- (e) *« Un voyage aux îles occidentales d'Écosse » 1775.*
- (f) *: « De l'authenticité des poèmes d'Ossian » par Lacaussade + « Ginguéné et la querelle de l'authenticité des poèmes d'Ossian » par Jacques Gury.*
- (g) *Son ancêtre François Hersart de La Villemarqué avait épousé Jeanne de Chateaubriand en 1637, fille de Gilles de Chateaubriand de la Guérande. (Arrière-arrière-arrière-grand-père de François-René !)*
- (h) *« Ossian entre Napoléon et Chateaubriand » par Bernard Degout.*
- (i) *L'Empereur ne dormira jamais dans cette chambre.*
- (j) *« D'Ossian en Orient » par Pierre Brunel.*
- (k) *« Note sur Telloch, les Açores et Terre-Neuve » Annexes du « Voyage en Amérique » de Chateaubriand.*
- (l) *L'abbé Nagot était accompagné du chanoine Delavau et trois de ses confrères, le groupe de séminaristes était de cinq jeunes gens dont "Édouard Piarron de Mondésir" qui écrira ses « Souvenirs » de la traversée avec Chateaubriand.*
- (m) *"Il arrive qu'à son entrée dans la vie et quelle que soit son exclusive passion des femmes, un homme éprouve le besoin de se donner un partenaire masculin, un alter égo qui puisse partager son trop-plein de sève et dont le cœur soit en harmonie avec le sien." George D. Painter « Les orages désirés » Gallimard-1979.*
- (n) *Du 23 mai au 8 juin 1791.*
- (o) *Lecture de la lettre du 10 juillet 1771.*
- (p) *À l'arrivée du vaisseau au port de Baltimore, Francis Tulloch retournera dans les griffes du prêtre Nagot malgré "une arrière-pensée dans les yeux" qui va hanter Chateaubriand pendant 30 ans, jusqu'à un soir de 1822 où, François-René devenu ambassadeur, va retrouver Francis à Londres. L'ancien jeune homme n'était pas prêtre, il était marié, et "n'avait plus d'arrière-pensée dans les yeux".*
- (q) *Dans ' l'Almanach des Muses ' de 1784, il y aura aussi le "Chant d'une jeune fille d'Écosse" de Flins.*
- (r) *Il les déposa aux collèges écossais de Douai en Flandres (de 1745 à 1765, puis après 1775) et de Dinant (de 1765 à 1775)*

Mardi 4 juillet 2023

« Chateaubriand, prosateur d'Atala à Rancé »

par Philippe Le Guillou



Il domine tout le siècle comme son cercueil logé dans le granite océanique du Grand-Bé surplombe le large, il est pour certains l'Enchanteur par excellence, pour d'autres le Grand Paon, il est romancier et essayiste, mémorialiste et homme d'action, on le connaît surtout pour l'immense monument mémoriel qu'il a laissé, le récit d'une vie aux portes constamment ouvertes sur l'Histoire, ses hauts faits, ses rois et ses ministres, il est avant tout ce prosateur d'exception, cet orfèvre de la langue et du rythme qui veut que la moindre de ses phrases, la plus anodine de ses métaphores soit immédiatement identifiée. Il a le souffle et le style, la présence et le panache, il est aussi l'emblème magnifique de toute une génération dont il porte et incarne les troubles et les maux, les vertiges et les tourments.

Les manuels scolaires accompagnent souvent les extraits d'*Atala* ou de *René* d'illustrations qui évoquent volontiers les guetteurs de Caspar David Friedrich immobiles face à un océan de nuages ou un champ de vagues, ils ont ainsi fixé dans l'imaginaire de plusieurs générations l'icône du héros romantique méditant au milieu d'une nature puissante et sauvage, un héros solitaire, ayant pour seules compagnes les chimères et les créatures oniriques, un homme ravagé par l'insatisfaction et gagné par le vague des passions.



Le « dégoût de tout » est terrible, dévastateur, il pousse René à l'errance, dans les bois, jusqu'au village des Natchez, il fait de ce personnage le héraut de toute une aristocratie dépossédée, proscrite par la Révolution, rescapée du grand séisme et du régicide, condamnée à n'être qu'une ombre au milieu des ombres, un spectre désenchanté dans un monde où tout tourne à vide et où le désir ne trouve jamais son objet.

Ce « mal du siècle », les premiers récits de Chateaubriand l'expriment à merveille, il est inséparable, dans l'imaginaire collectif, de la forteresse froide et humide de Combourg, de son perron intimidant et abrupt, de ses tours et de ses chemins de garde – de ses fantômes et de ses chats. Inséparable aussi de ses landes, de ses pierres druidiques, des campagnes pélagiques dont les perspectives prolongent le domaine quand on va vers la mer, vers la citadelle insulaire de Saint-Malo qui s'avance parmi les flots, et se présente tel le berceau et le tombeau. Le vague des passions est indissociable du vent et du ressac, des lames qui frappent les fondations de la forteresse malouine, des brumes enveloppant le château de Combourg.



Peut-on véritablement parler de roman, c'est le terme de récit qui paraît plus approprié, un récit bien évidemment d'esthétique et d'obédience romantique, qui s'organise autour d'un fil narratif et s'ouvre aux beautés de la poésie ?

Atala et *René* sont de cette espèce, une certaine emphase, un certain lyrisme s'y déploient, susceptibles de laisser le lecteur moderne sur la rive. Le drapé, l'ampleur sont moins gênants dans les *Mémoires d'outre-tombe*, l'évocation, souvent grandiloquente, passe mieux, surtout aux yeux d'un lecteur contemporain dont les goûts sont fatalement façonnés par la fadeur et l'atonie d'une écriture réduite à sa plus simple expression et réfractaire à tout effet immédiatement perçu comme une concession à l'outrance.

Les récits de cette époque sont souvent bavards, effusifs, l'émotion et l'effet envahissent le champ littéraire : je pense à Mme de Staël et à *Corinne* dont le côté *guide bleu* de Rome et les poses de l'héroïne en *shall* lassent vite quand ils ne suscitent pas l'agacement et le rire.

Connivence celtique, complicité armoricaine et brumeuse, je dois être plus sensible à la voix de Chateaubriand, même lorsqu'elle fait donner les grandes orgues.



Oui, je relis sans déplaisir la description de la cataracte du Niagara :
« Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre ; et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme, les cadavres brisés des élans et des ours. »¹

Tout culmine dans ce tableau excessif et chamarré, cette nature sauvage digne des images du Douanier Rousseau, avec l'eau, la pierre, la poussière d'eau pulvérisée, les ramures, les volatiles et les reliques animales plongées dans le puits rocheux...

Je reconnais volontiers trouver beaucoup de charme et de poésie à cette évocation assurément trop travaillée, trop emblématique, ce moment de poésie élémentaire, ce fragment de prose poétique aussi qui témoigne, s'il en était besoin, de la prodigieuse virtuosité de l'écrivain.

Un critique moderne verrait, à coup sûr, dans ce tableau, un usage immodéré des clichés, une complaisance, une facilité dans l'organisation de la description qui ne craint rien, ni l'excès ni le kitsch. On entend l'eau qui frappe le rocher, on voit monter les panaches de vapeur, la volière chamarrée s'agite sous nos yeux, la puissance du monde naturel et sauvage s'exprime dans sa splendeur, ce *chant du monde* que la littérature française restitue si rarement dans sa violence et sa force.



J'aime les premiers récits de Chateaubriand pour la beauté de ces tableaux où l'on capte le bruit et le pouls du monde. Et l'admirable Jean-Pierre Richard a cent mille fois raison quand il dit que la célébration de cette nature sauvage, aux antipodes de la famille bretonne, de la mélancolie de Combourg et de la nostalgie monarchique, « fait songer, avec soixante-dix ans d'avance, aux plus beaux paysages de Rimbaud. »²

¹ Chateaubriand, *Atala*, Le Livre de poche, 2007, pp 146-147.

² Jean-Pierre Richard, *Paysage de Chateaubriand*, Éditions du Seuil, 1967, p 31.



Très émouvante également la scène des funérailles d'Atala, très écrite aussi, très poétique, ce qui manifeste l'art et la maîtrise d'un grand prosateur qui, manifestement, possède ce don de naissance. Une seule phrase comme « nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile »³ ou encore « Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps ; je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité »⁴ contiennent, je le reconnais, une belle dose de pathos mais l'usage de la métaphore rédime

tout, la scène de l'ensevelissement prend une solennité, une grâce aussi qu'ont su saisir les peintres. Avant d'être convertie dans un autre langage esthétique, elle illustre déjà l'enfouissement dans l'argile du sommeil, une sérénité teintée de douleur la colore, une beauté tragique que Girodet portera à son paroxysme. On retrouve tout dans le grand tableau conservé au Louvre qu'admirait tant Baudelaire : Chactas éploré serrant les jambes de la jeune fille enveloppée dans son linceul, le Père Aubry en robe de bure, la trouée de la grotte avec la perspective d'une nature paradisiaque.

Il y a dans ce passage, dans cette toile, un côté patrimonial, très Lagarde et Michard, une alliance fluide de la littérature et de la peinture : l'enseignement parlerait de texte canonique ou fondateur, oui fondateur d'une sensibilité, d'une culture aussi. Girodet, et d'autres, ont mis en formes et en couleurs cette scène d'*Atala*, mais le moment a déjà en lui-même une dimension picturale parce que l'enfant de Combourg est, depuis longtemps, passé maître dans l'expression des images.

Michel Raimond souligne l'originalité d'*Atala*, la simplicité de l'intrigue dépouillée des lourdeurs du romanesque – la simplicité efficace de l'épure poétique –, il voit en *René* une « autobiographie intellectuelle »⁵ puis, dans son panorama, il glisse vers *Adolphe*. Pas la moindre ligne sur la *Vie de Rancé*, qui certes n'est pas un roman, mais un récit à coup sûr, un texte original, sans doute inclassable, qu'on ne saurait passer sous silence.

Cette fin novembre 2018 si mouvementée au plan politique et social, je me suis replongé avec un vrai bonheur dans ce livre si singulier, et pas n'importe où, entouré des portraits de Lucile et de Mme de Récamier, des vues de Saint-Malo et de Combourg, dans ce grenier presbytéral que me prête, à Rennes, près de la cathédrale, le Père Heudré, grand connaisseur et indéfectible admirateur de l'enchanteur du Grand-Bé.



Un livre refuge, un livre asile, étrangement composé, à la va vite, un livre de recueillement et d'expiation, un texte à haute dimension historique et spirituelle, un texte bref dans l'esprit des premiers romans, le roman d'une vie – modèle qui, dans l'histoire de la littérature, court de l'Antiquité à Quignard -, une vie qui n'est plus celle de l'auteur : au seuil de l'éternité, Chateaubriand se détourne de lui-même, son regard embrasse autre chose que le matériau de sa propre vie, il envisage de *tracer* – c'est son mot – une autre existence que celle du gentilhomme breton, du voyageur et du diplomate, il choisit une figure, celle du refondateur de la Trappe, une figure contrastée, passée du tourbillon et de l'ivresse du monde à la conversion et à la réclusion.

³ Chateaubriand, *Atala*, Le Livre de poche, 2007, p 140.

⁴ *Ibid.*, p 140.

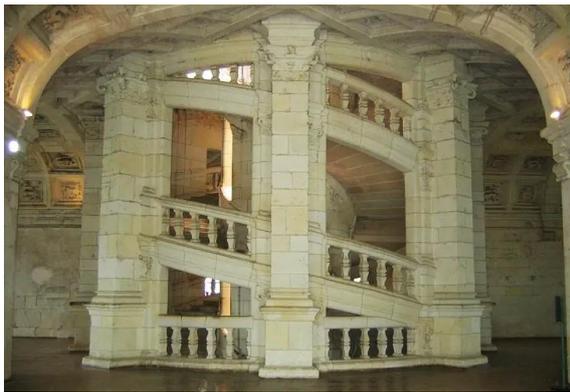
⁵ *Le roman depuis la révolution, op. cit.*, p 17.

Oui, ce livre est un joyau, par sa singularité, par le contraste qui existe entre ses deux parties, par l'alacrité du rythme : c'est pour cette raison que je l'arrime volontiers au continent romanesque même si, je le sais bien, le travail de la fiction se limite ici au modelage d'une vie réelle et à son inscription dans la littérature, ce qui n'est pas rien. Dans le traçage de la vie de Rancé, rien ne semble concerté, composé : si un principe commande l'ensemble, c'est bien celui de la surprise et du primat de l'événement. Et c'est cela aussi le roman, cette allégresse, cette esthétique de la rupture, cet emballement du récit qui impose parfois l'ellipse ou l'éliision, le blanc entre les paragraphes, la lacune – le silence.

Le mouvement, et l'éclaircie, l'irradiation de la phrase. Dans la première partie, mondaine et chargée, qui raconte la vie de Rancé avant la cassure de la conversion, j'isole volontiers deux moments de pur bonheur littéraire, ceux que procure la lecture des seuls grands.

D'abord, le refus de la cathèdre de Saint-Pol-de-Léon ainsi condensé : « Peu de temps après avoir reçu la prêtrise, il refusa l'évêché de Léon ; il n'en trouvait pas le revenu assez considérable, et la Bretagne était trop loin de la cour. »⁶ La Bretagne encore, avec l'évocation de la mort de Marcelle de Castellane : « Les jeunes filles de la Bretagne se laissent noyer sur les grèves après s'être attachées aux algues d'un rocher. »⁷

Un peu plus loin, à la charnière du livre, non plus l'Armorique, mais la mort encore, et pas n'importe laquelle, celle de la femme aimée, celle dont la disparition va entraîner la conversion radicale : « madame de Montbazon était allée à l'infidélité éternelle. »⁸



« Chambord n'a qu'un escalier double, afin de descendre et monter sans se voir : tout y est fait pour les mystères de la guerre et de l'amour. L'édifice s'épanouit à chaque étage ; les degrés s'élèvent accompagnés de petites cannelures comme des marches dans les tourelles d'une cathédrale. La fusée, en éclatant, forme des dessins fantastiques, qui semblent avoir retombé sur l'édifice (...) De loin l'édifice est une arabesque ; il se présente comme une femme dont le vent aurait soufflé en l'air la chevelure ; de près cette femme

s'incorpore dans la maçonnerie et se change en tours ; c'est alors Clorinde appuyée sur des ruines. Le caprice d'un ciseau volage n'a pas disparu ; la légèreté et la finesse des traits se retrouvent dans le simulacre d'une guerrière expirante. Quand vous pénétrez en dedans, la fleur de lys et la salamandre se dessinent dans les plafonds. Si jamais Chambord était détruit, on ne trouverait nulle part le style premier de la Renaissance, car à Venise il s'est mélangé. Ce qui rendait à Chambord sa beauté, c'était son abandon : par les fenêtres j'apercevais un parterre sec, des herbes jaunes, des champs de blé noir : retracements de la pauvreté et de la fidélité de mon indigente patrie. »⁹

On me pardonnera d'avoir cité en entier cette ample et admirable description, très singulière dans un ouvrage à l'économie si resserrée.

Moment de grâce où la prose de Chateaubriand s'élève au niveau de la poésie, véritable poème en prose, joyau facilement isolable dans la continuité du récit, préfiguration aussi de mille tentatives descriptives à venir, de la casquette de Charles Bovary au *Parti pris des choses*.

⁶ Chateaubriand, *Vie de Rancé*, GF, 1991, p 44.

⁷ *Ibid.*, p 52.

⁸ *Ibid.*, p 65.

⁹ *Ibid.*, p 70.



Ici, c'est d'un château qu'il est question et la description se fait aérienne et légère, mobile et ascensionnelle ; dans un mouvement fluide et délesté, on est le promeneur désenchanté, le ciseau qui sculpte, l'œil qui admire et déplore, parce que, évidemment, ce qui accroît la magie du lieu, c'est l'état d'abandon, la proximité de la ruine.

Tout semble sec et dévitalisé, le calcaire gracieux se fait fragile et friable, la misère se manifeste jusque dans l'aspect désolé de la campagne

alentour, on songerait presque à la terre gaste des romans arthuriens et il y a de cela, à cette différence qu'ici on n'attend plus le roi, le roi est mort, sa tête a roulé dans la sciure de la Concorde : le régicide marque cette frontière entre un monde définitivement perdu et la sauvagerie des temps nouveaux.

Chateaubriand a tout saisi, qui est capable de jouer de tous les claviers, la pause poétique de la description, l'accélération du récit, le rythme plus soutenu lorsqu'il s'agit de narrer, avec cette volonté soudain affichée d'aller vite – presque d'en *découdre*.

Rancé a quitté Chambord, il a longé la Loire et Chateaubriand fait de même, avec cette fulgurante intuition selon laquelle « les fleuves ne s'embarrassent point de leurs rives »¹⁰, il est urgent d'aller vers le dernier asile, cette Trappe sauvage et dure, et déjà on se presse pour voir Rancé dans son désert, le monde accourt, le détestable monde, pour admirer le converti ou s'en moquer, les pèlerins, les courtisans et même les puissants, les ecclésiastiques et les hommes d'armes, toute une bigarrure sociale, avide, curieuse, animée de basses pensées. Les rois viennent au désert, le roi d'Angleterre, le monde veut aimer le désert et le désert se joue du monde.

Un écrivain comme Pascal Quignard saura capter cette atmosphère et cet esprit, et pas seulement celle de l'escalier à double révolution... Quignard est aujourd'hui l'homme des solitudes et des asiles farouches : que de cellules, de barques solitaires, de cabanes retirées au-dessus de l'eau dans ses romans, ses récits et ses petits traités...

Rancé tombe malade, Rancé vieillit, il n'est plus qu'une défroque terreuse et jaunâtre qu'on vient contempler comme on le ferait d'une momie. Chateaubriand l'imagine au seuil de la mort et c'est bien sûr lui-même qu'il peint dans ce livre crépusculaire, ce texte d'adieu :

« Les hommes qui ont vieilli dans le désordre pensent que quand l'heure sera venue, ils pourront facilement renvoyer de jeunes grâces à leur destinée, comme on renvoie des esclaves. C'est une erreur ; on ne se dégage pas à volonté des songes ; on se débat douloureusement contre un chaos où le ciel et l'enfer, la haine et l'amour, l'indifférence et la passion se mêlent dans une confusion effroyable. »¹¹



Rancé et Chateaubriand se rejoignent, ils sont une seule et même figure, celle de ce vieux voyageur usé, assis sur la borne du chemin et comptant les étoiles...

¹⁰ *Ibid.*, p 72.

¹¹ *Ibid.*, p 194-195.

Le sort, réservé par la critique, à ce livre essentiel est variable.

Kléber Haedens, dans son *Histoire de la littérature française* le cite hâtivement en faisant de Chateaubriand un historien ; José Cabanis, dans le *Tableau de la littérature française* perçoit, avec une grande pertinence, le caractère unique et incomparable de ce texte qui offre un « dernier portrait de Chateaubriand par lui-même, où nous le trouvons tout entier, sans draperies ni mise en scène »¹², dans le grand dénuement du soir de sa vie. Au siècle passé, deux remarquables critiques ont vraiment saisi l'importance et la particularité de ce récit majeur.



Barthes, dans une longue préface à l'édition 10x18 de la *Vie de Rancé* salue l'extrême modernité de ce texte : « il y a dans cette *Vie*, relève-t-il, quelque chose de dur, elle est faite d'éclats, de fragments combinés mais non fondus : Chateaubriand ne double pas Rancé, il l'interrompt, préfigurant ainsi une littérature du fragment, selon laquelle les consciences inexorablement séparées (de l'auteur et du personnage) n'empruntent plus hypocritement une même voix composite. »¹³

Vingt ans plus tôt, Gracq ne disait pas autre chose quand il notait dans *Un beau ténébreux*, sous la forme d'une page de journal qui préfigure les fragments des *Lettrines*, que nous sommes en présence d'un « livre étonnant, abruptement griffonné, (...) tracé de l'ongle négligent, fabuleux, du *griffon*, du monstre au coup de patte d'éclair qu'est l'écrivain-né »¹⁴, un « livre entièrement fait d'harmoniques, comme d'une harpe exténuée qui ne résonne plus que par une sympathie engourdie, à demi gelée, assourdie (...) le *Nunc dimittis* le plus pathétique de notre littérature. »¹⁵

Tous deux soulignent le caractère inclassable, fascinant, foncièrement neuf de ce livre pieux commandé au vieil écrivain par son confesseur.

À la Trappe, Rancé gardait près de lui le crâne de Mme de Montbazon, son ancienne amante. Cette œuvre du crépuscule se présente aussi comme un reliquaire, à la semblance de ces boîtes peintes disposées sur les *étagères de la nuit*, dans un enfeu de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon. Saint-Pol-de-Léon : l'évêché dont n'avait pas voulu Rancé, au motif que le revenu en était insuffisant.



Il nous reste à déposer au pied de ce livre devenu reliquaire, de ce chef-reliquaire, quelques brins de bruyère et de genêt, les *fleurs d'indigence* de la péninsule bretonne et de ses tombeaux marins...

Philippe Le Guillou

Doyen honoraire du Groupe Lettres de l'inspection générale de l'Éducation nationale

¹² *Tableau de la littérature française*, op. cit., article Chateaubriand, p 34.

¹³ Roland Barthes, *Œuvres complètes*, tome IV, Éditions du Seuil, 2002, p 59.

¹⁴ Julien Gracq, *Un beau ténébreux*, José Corti, 1945, p 133.

¹⁵ *Ibid.*, p 134.

Septembre 2023

Les médias découvrent notre association...

Le 7 septembre 2023, l'hebdomadaire « *Le Pays Malouin* » fait paraître en première page le risque d'érosion de la roche supportant la tombe de Chateaubriand.

Cette information est reprise par la très officielle AFP (*Agence France-Presse*) qui informe l'ensemble du monde médiatique.

En quelques heures, nous sommes contactés par tous les médias, de '*Ouest-France*' à '*RTV Suisse*' en passant par '*Le Parisien*', la radio *France-Inter*, et même par le quotidien '*La Montagne*' du cœur de l'Auvergne...

Depuis ce jour, nous avons rencontré 14 journalistes de Presse (de "*Valeurs Actuelles*" au "*Nouvel Observateur*"...) et 5 chaînes de télévision (y compris *TV Monde* !)

Lors du décès de Chateaubriand, il y a donc 175 ans, le célèbre journal « *l'Illustration* », dans son numéro du 15 juillet 1848, c'est-à-dire 4 jours avant l'inhumation de l'écrivain, avait édité un article titré « *Le tombeau de Chateaubriand au péril de la mer* » dans lequel on pouvait lire : « *Le rocher s'effrite et des blocs assez gros se détachent [...] Il appartient au Conseil municipal de décider s'il y a lieu de consolider le rocher, ou d'exhumer les restes de Chateaubriand pour les transporter sur un point moins exposé du rocher* »...

Le 17 mai 1924, soit un siècle avant nous aujourd'hui, un article reprend exactement les mêmes propos, en confirmant l'accord de la famille Chateaubriand de déplacer la tombe.

Le dossier du risque de ruine de la tombe est actuellement à l'étude par la Ville de Saint-Malo qui avait déjà pris toutes les mesures de sécurité nécessaires dès que Monsieur le maire, présent tous les 4 juillet lors de nos cérémonies, eut constaté la dégradation de la roche du Grand-Bé.

Michel DÉSIR

Liens Internet :

Télévision TV Rennes : <https://www.tvr.bzh/v/5ba2945>

Télévision Suisse : <https://www.rts.ch/video/info/journal-19h30/14506625-devant-les-remparts-de-stmalo-la-tombe-de-chateaubriand-est-aujourd'hui-menacee-par-lerosion.html>



Revue de presse...

Pays de Saint-Malo

SUR L'ÎLOT DU GRAND-BÉ Le tombeau de Chateaubriand menacé par l'érosion de la falaise

Le célèbre tombeau de Chateaubriand, enterré face à la mer sur l'îlot du Grand Bé, se rapproche dangereusement du vide. L'érosion gagne du terrain chaque année. La mairie de Saint-Malo cherche une solution.

Chateaubriand va-t-il finir par retrouver les pieds dans l'eau ? La question va faire fureur les adossés du Grand Bé. Cette année, j'ai escaladé la grille. Et l'an prochain ? Je m'interroge car l'îlot du Grand Bé, l'unique îlot existant de Saint-Malo, est menacé par l'érosion.

L'arrière du tombeau condamné
Chaque année, le temps fait un peu plus son œuvre, et l'érosion gagne du terrain sur ce gros caillou très fréquenté par les Malouins et les touristes. Les fidèles de l'Écrinacheur, membres de l'Association du Souvenir de Chateaubriand, savent quelque chose. Tous les 4 juillet, ils se rassemblent sur le Grand-Bé pour commémorer la disparition de ce grand de la littérature française. « Il est désormais impossible d'accéder par l'arrière du tombeau pour fixer sur la croix "La gerbe de blé et de fleurs des champs" que nous déposons traditionnellement tous les 4 juillet », explique Michel Désir, vice-président de l'association. « Il y a deux ans, je pouvais

5 cm grinotés chaque année

me glisser avec précaution. L'année dernière, je pouvais poser un pied en me tenant à la grille. Cette année, j'ai escaladé la grille. Et l'an prochain ? Je m'interroge car l'îlot du Grand Bé, l'unique îlot existant de Saint-Malo, est menacé par l'érosion.

La mairie propriétaire
Le maire de Saint-Malo Gilles Lurton en est bien conscient lui aussi. De tous les côtés, les érosions chaque à l'heure, il a vu les dégâts causés par les affres du climat.

Cette tombe, mais pas ce toit
L'arrière des Mémoires d'outre-tombe se retournait dans son tombeau. Car oui, il est bien enterré allongé, les



Le séisme de l'Écrinacheur est, chaque 4 juillet, pour commémorer la mort de Chateaubriand en 1848. Allongé vers la gerbe de blé et de fleurs des champs, n'est pas pu pour la première fois cette année accéder à l'arrière du tombeau, désormais bordé par le vide.

qu'il venait à la mer, et non debout comme la légende tend à le raconter.

La preuve
C'est la preuve de son attachement à Chateaubriand, alors maire de Saint-Malo, aurait demandé à Chateaubriand d'intervenir auprès de Charles X pour favoriser la construction d'un bassin à flot entre le Grand-Bé et la ville. L'affaire fut réglée, Saint-Malo s'est fait payer son bassin à flot.

La preuve de son attachement
À la veille de ses 80 ans, Chateaubriand relatait le traité de ses sentiments envers la population de Saint-Malo, et pour preuve de son attachement, lui demanda alors de lui consacrer « à la pointe occidentale de Grand Bé le plus grand bassin à flot de la ville. L'affaire fut réglée, Saint-Malo s'est fait payer son bassin à flot.

Dans la presse et scandales
« Ce majestueux tombeau, Chateaubriand légé en 1848 à l'âge de 80 ans ne l'aura connu que

par ses images. Images qui vont lui poser beaucoup de problèmes », poursuit Michel Désir. « Car dès 1838, donc 10 ans avant sa mort, des lithographes du tombeau seraient commercialisés, ce qui va aggraver sérieusement l'érosion superficielle, comparant cette information médiatique, à une sonnerie de glas prématurée. » Il pour ne rien arranger à la tranquillité. « C'est en lisant la presse à scandales, que Célestine, sa femme, apprenna que son mari reposait seul dans sa dernière demeure, solitaire dans son tombeau de granite. Il restait bien gardé de lui faire part de cette dernière infidélité... »

Samuel SAUNIEUF



LE TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND MENACÉ PAR L'ÉROSION

« Un grand écrivain français a voulu reposer ici pour n'y entendre que la mer et le vent. Passant, respecte sa dernière volonté » : tel est l'hommage qui figure sur une plaque apposée sur un mur à proximité du tombeau de Chateaubriand, érigé selon son vœu sur l'îlot du Grand-Bé, face aux remparts de Saint-Malo, un écueil accessible quelques heures par jour à marée basse. Mais, cent soixante-quinze ans après la mort du précurseur du romantisme, cette mer et ce vent qu'il aimait tant ne cessent de le grignoter ; la tombe est aujourd'hui fortement menacée par cette érosion. Le côté droit du monument est désormais au bord de la falaise alors que l'on pouvait encore, il y a quelques années,

en faire le tour. « Il m'est désormais impossible d'accéder par l'arrière du tombeau pour fixer sur la croix la gerbe de blé et de fleurs des champs, pose traditionnelle du 4 juillet, anniversaire de la mort de l'écrivain », explique Michel Désir, l'administrateur du Souvenir de Chateaubriand, qui ajoute : « Il y a deux ans, je pouvais me glisser avec précaution. L'année dernière, je pouvais passer un pied en me tenant à la grille. Cette année, j'ai escaladé la grille. L'année prochaine ? La Mairie de Saint-Malo, propriétaire de la tombe, a décidé de réaliser une étude dont les résultats seront connus au cours de l'année prochaine. Faudrait-il déplacer la tombe de l'auteur des Mémoires d'outre-tombe ou laisser la nature accomplir son œuvre ? Un grand débat en perspective...

Article original du "Pays Malouin"

"Valeurs actuelles" (Diffusion nationale !)



'La Montagne' (de Clermont-Ferrand !)

Saint-Malo

La tombe de Chateaubriand menacée par l'érosion

L'écritain François-René de Chateaubriand repose depuis 175 ans dans un tombeau litigieux face à la mer, sur l'îlot du Grand-Bé. Peu à peu, l'érosion grignote la falaise et menace la sépulture.

Les gens d'ici
« Un grand écrivain français a voulu reposer ici pour n'y entendre que la mer et le vent. Passant, respecte sa dernière volonté » : tel est l'hommage qui figure sur une plaque apposée sur un mur à proximité du tombeau de Chateaubriand, érigé selon son vœu sur l'îlot du Grand-Bé, face aux remparts de Saint-Malo, un écueil accessible quelques heures par jour à marée basse. Mais, cent soixante-quinze ans après la mort du précurseur du romantisme, cette mer et ce vent qu'il aimait tant ne cessent de le grignoter ; la tombe est aujourd'hui fortement menacée par cette érosion. Le côté droit du monument est désormais au bord de la falaise alors que l'on pouvait encore, il y a quelques années,

Rivera ne se rendait qu'à ses pieds vers les îles. « C'était pas un rebout tout ça. Aucun déplacement » ou que ce soit - mais d'actualité - il n'y a pas d'écroulement à proprement parler, mais il y a une érosion de la falaise, et la mer, et il faut redoubter de vigilance. « Pour sécuriser le tombeau, il faut faire une étude de la falaise, et la voir, et il faut redoubter de vigilance. »

Mais ça ne fait pas tout. « La mer, elle est là, elle est là, elle est là. Pour sécuriser le tombeau, il faut faire une étude de la falaise, et la voir, et il faut redoubter de vigilance. »

Mais ça ne fait pas tout. « La mer, elle est là, elle est là, elle est là. Pour sécuriser le tombeau, il faut faire une étude de la falaise, et la voir, et il faut redoubter de vigilance. »

La tombe de François-René de Chateaubriand, face à la mer, sur l'îlot du Grand-Bé à Saint-Malo, mercredi.

Michel Désir, vice-président de l'association du Souvenir de Chateaubriand, et son épouse, à l'époque en mai 1924, le jour de la pose de la croix.

La tombe de François-René de Chateaubriand, face à la mer, sur l'îlot du Grand-Bé à Saint-Malo, mercredi.

'Ouest-France' (dans deux éditions)

et bien d'autres...

Samedi 21 octobre 2023

« Chateaubriand, l'Orient était déjà en Bretagne... »

par Kevin Lognoné

Professeur du jeune François-René de Chateaubriand, l'abbé Rever entreprend des fouilles archéologiques dans un temple païen découvert sous les ruines de l'ancienne chapelle du Mont-Dol.

Il consignera ses recherches par un manuscrit dans lequel il soulignera la découverte de deux autels tauroboliques élevés au culte de Cybèle, la « Mère des dieux ».

Tout porte à croire que la baie du Mont-Saint-Michel fut, peut-être, un haut lieu de cultes païens d'origine perse dont on trouve également aujourd'hui trace outre-manche au cœur de Londres.

Chateaubriand, dans son livre « *Itinéraire de Paris à Jérusalem* », semble chercher l'origine de cet héritage venu d'Orient, annonciateur d'un Nouveau Monde qu'il pensait découvrir, quelques années plus tôt, chez les Indiens d'Amérique du Pays des Natchez.

Mais qu'elles étaient exactement les sources matérielles et intellectuelles dont disposait Chateaubriand dans ce monde où s'entremêlent les connaissances anciennes et modernes dans une transition évolutive des religions ?



Né le 8 avril 1753 à Dol-de-Bretagne, Marie François Gilles REVER est avant tout un intellectuel. Fils d'un directeur des économats de l'évêché de Dol, il s'intéresse très tôt à la littérature. Passé par le séminaire de Saint-Sulpice, il devient professeur à Angers, mais, suite à un différend avec un évêque sur le contenu du programme de philosophie, il retourne à Dol où il s'occupe de physique et de sciences naturelles. Il est alors professeur de François-René de Chateaubriand qui est élève au collège de mai 1777 à juillet 1781. Il est nommé curé de Saint-Samson-sur-Risle en 1783, puis de Conteville en 1784, deux paroisses de l'évêché de Dol. Il prête le 'serment civique' en 1790. Nommé 'maire' de Conteville au mois de juin de la même année, il devient député de l'Eure de 1791 à 1792 (Il siège à droite, avec la minorité). Incarcéré pendant la Terreur,

il devient professeur de physique à l'école centrale de l'Eure.

Membre correspondant de l'Institut, grand amateur d'antiquités, il va lancer des fouilles dès 1778 dans le Vieil Évreux, et aussi à Corseul (site très important aujourd'hui avec Coriosolis), mais surtout au Mont-Dol.

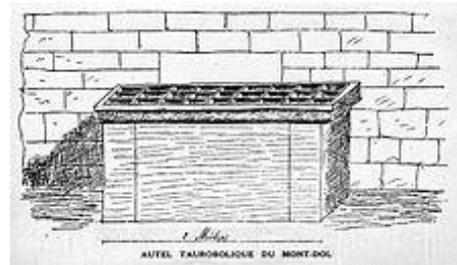
Il meurt dans le presbytère de Conteville le 12 novembre 1828. Ses recherches touchant tous les domaines, il va introduire, à Conteville, la pomme 'Rouget de Dol', connue sous le nom de « Pomme de Rever » !



C'est donc au Mont-Dol, sur un tertre dominant les marais, à 65 mètres de hauteur, que Revel va faire la plus importante découverte de ses recherches.

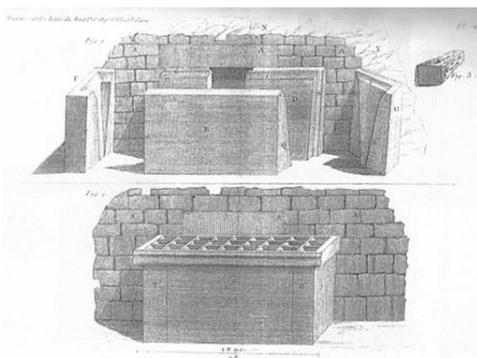
Au cours du VI^{ème} siècle, Saint Samson aurait fait édifier, sur ce site, une chapelle dans l'enceinte d'un temple dédié à Cybèle, et en particulier à Mythra "le dieu solaire tueur de taureaux".

Sous les ruines de cette chapelle, Revel va donc découvrir deux anciennes tables d'autels tauroboliques. Ces tables ajourées sont les passoire du sang des taureaux sacrifiés... Le dieu Mithra était le sauveur, le régénérateur du monde, par la tauroctonie, mise à mort d'un taureau dont le sacrifice offrait le renouveau de la nature.



Cette découverte va être transcrite dans un "Mémoire" de Marie François Rever : « *deux grandes dalles de granit d'environ 7 Pieds de longueur (un peu plus de 2,20 m), dans l'épaisseur desquelles on avait percé trois rangs de trémies propres à faire couler dans l'intérieur de l'autel toute substance fluide ou granulée qu'on eut répandue sur ces dalles* ».

Ce manuscrit a fait l'objet d'une publication en 2007 par Théotiste et Alfred Jamaux, historiens de Saint-Malo : « *Les autels tauroboliques du Mont-Dol - aux origines des observations archéologiques de Chateaubriand, par François Rever* ». Le manuscrit original de Revel est conservé aux Archives de l'Eure sous la cote 47J 152 du fonds de la Société libre de l'Eure (dont Revel a été un des premiers présidents), il est également disponible à la Bibliothèque nationale de France sous l'adresse : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb411712032>.



Dans les anciens inventaires du "Musée de Bretagne" on peut lire : « *moulage d'un autel taurobolique du Mont-Dol exécuté sur le modèle en plâtre appartenant à la ville de Dol, entré en collection en 1882 (n° inv 882.0020.1)* ». Malheureusement, si ce moulage est bien annoté sur les anciens inventaires, il n'a jamais été localisé ni récolé, et donc n'est pas considéré aujourd'hui comme présent dans les collections. Selon Madame la Conservatrice du patrimoine, le Musée de Bretagne ne possède en outre

aucun visuel. Mais le récolement, de 800 000 items en charge du musée, est en cours, nous devrions voir son aboutissement en 2025...

Un siècle après les fouilles de Revel, en 1872, des carriers exploitant le granit et la dolérite du site, pensèrent avoir trouvé un os de baleine. Simon Sirodot, professeur de zoologie et doyen de la faculté des sciences de Rennes, découvre que l'os de baleine est en réalité une défense de mammoth...

La baie millénaire du Mont-Saint-Michel mériterait donc d'être explorée, d'autant que de l'autre côté de la Manche, un temple de Mithra a également été découvert, en 1954, dans la City de Londres lors de fouilles menées dans des zones de la ville qui avaient été détruites lors de la Seconde Guerre mondiale.



La découverte sur le site londonien d'une sculpture de Mithra a été publiée dans le 'Sunday Times' : au cours des trois semaines suivantes, des milliers de personnes faisaient la queue chaque jour pour voir le visage de ce Dieu de source indo-iraniennne à l'origine du "mithraïsme" ou « culte du mystère » car ses rituels et ses activités religieuses étaient tenus secrets. Sa transmission était uniquement orale selon un rituel "d'initié à initié" et non sur des écritures sacrées. Ceci explique que faute de documentation écrite, les études actuelles du "culte de Mithra" reposent principalement sur l'analyse et l'interprétation de l'iconographie qui décore les temples, avec les inscriptions et autres objets qui y ont été mis au jour.

Au cœur de la City de Londres, le groupe financier Bloomberg s'est porté acquéreur du terrain sur lequel la découverte avait été faite, pour construire son nouveau siège européen. Le bâtiment a été conçu dès le départ pour inclure une réinterprétation complète du temple de Mithra. Sa construction a conduit à un énorme projet archéologique qui a mis au jour des milliers d'objets anciens. Bloomberg a travaillé en étroite collaboration avec le « Museum of London Archaeology » (MOLA) pour créer un nouveau 'London Mithraeum', situé à la profondeur de la découverte de 1954 et à seulement quelques mètres de l'emplacement originel.



Chateaubriand voyagea "de Paris à Jérusalem", mais l'Orient était déjà au plus près de son collègue de Bretagne...

Synthèse de Michel DÉSIR



Kevin Lognoné

Samedi 25 novembre 2023

« 60 années de Mémoire du Souvenir de Chateaubriand »

par Michel DÉSIR

« Qui oublie son passé n'a pas d'avenir ».

Winston Churchill

Tout a commencé le 13 novembre 1963, avec Monsieur Francis Renaudon qui a fondé l'association « *Les Amitiés Culturelles de la Région Malouine* ». Ce Monsieur était, de toute évidence, passionné de poésie musicale. Il n'est resté président qu'une seule année, nous ne connaissons pas réellement le motif de son départ, il semble avoir été muté à Paris pour sa profession, il a pourtant assumé des conférences jusqu'en juin 1964, des conférences souvent doublées à Dinard d'où peut-être ce choix de « Région Malouine » dans l'entité de l'association, et non « Saint-Malo » ;



Il a été provisoirement remplacé par son ami co-fondateur le commandant Maurice Tuloup jusqu'à l'Assemblée Générale du 14 novembre 1965. Assemblée qui confirmera officiellement le commandant à la présidence.



Maurice Tuloup assumera son poste pendant 9 ans (3 mandats de 3 ans, durée maximale de présidence autorisée par nos statuts). Personnalité exceptionnelle ; Engagé volontaire à 17 ans en 1916, cet ancien chef de bataillon, officier de la Légion d'honneur, titulaire des deux Croix de Guerre, était aussi un poète. C'est lui qui va fixer toutes nos spécificités culturelles que nous respectons encore aujourd'hui. Dans les premières Annales de 1972, il va clairement définir le but de cette nouvelle association malouine qui, on le devine entre les lignes, devait subir nombre de critiques, de moqueries et de jalousie :

« *Nos amis malouins, quelque peu cultivés, se plaignaient de ce qu'en dehors de la Société d'Histoire et d'Archéologie, dont le rôle éminent et fort utile, est, par sa nature même, très limité ; il n'y avait en notre beau pays, aucune société vraiment culturelle à base littéraire et artistique. Nous avons donc eu l'idée, et peut-être la prétention, de combler cette lacune [...] Notre but est tout simplement de distraire sainement nos concitoyens en les aidant à maintenir et à développer leur culture intellectuelle.* »

Il est vrai qu'à cette époque, notre association était ce qu'on appelait officiellement « *une société savante* », agréée et subventionnée par l'État, dès 1966, au titre de « l'Éducation Populaire », ainsi que par la ville de Saint-Malo.

Un vrai rôle éducatif populaire. La vice-présidente, Madame Charlotte Poignard, faisait même des "Cours et concours de diction". Cette dame devait être également un personnage de caractère, car, dans un de ses écrits, on peut lire : « *par insouciance ou indifférence, certains esprits de nos contemporains étaient restés en friche, il faut donc les inciter à la curiosité intellectuelle ;* et elle ajoute : « *ce qui est pire de ne rien savoir, c'est de ne rien aimer et de ne rien admirer.* ».

Que représentait l'étude de Chateaubriand dans les activités de l'association à cette époque ; et bien, en juillet 1965, madame Poignard sera la première conférencière à parler, 'en mode poétique' : « *de Chateaubriand et Madame Récamier* ». Puis en août, Monsieur Pierre Lyautey, Président des Gens de Lettres, fera une conférence sur « *L'Orient de Chateaubriand* » (qui sera suivie d'une réception par le Maire à l'Hôtel de Ville !). Il faudra attendre encore un an, en juillet 1966, pour que Monsieur Raymond Vayva parle de "*l'acariâtre Céleste*".

On trouve quand même en 1968, deux conférences pour le bi-centenaire de la naissance de François-René de Chateaubriand, l'une intitulée « *Velléda l'Armoricaine* », et l'autre « *Lucile de Chateaubriand* » avec toujours en ouverture, au moins un poème du président Tuloup, souvent dédié « *À René l'Enchanteur* ».

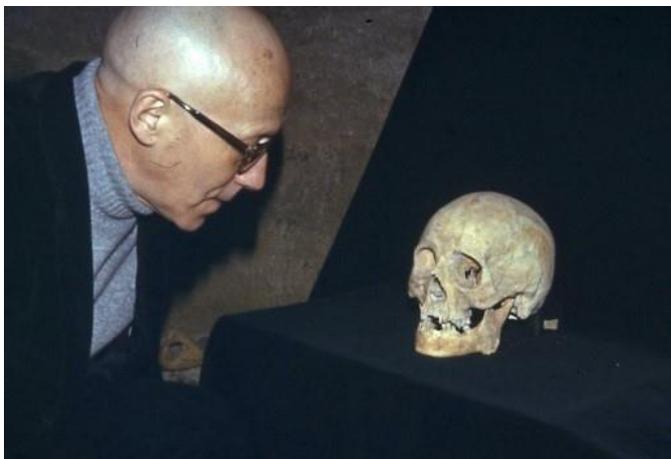
Ce n'est donc pas Chateaubriand, mais la poésie qui a eu un rôle majeur dans la genèse de notre association. En 1970, a même été créé un concours de poésie, avec trois sections spécifiques dont aujourd'hui on fait peu de différence : "La poésie régulière (classique) ; "La poésie en vers libres" ; et "La prose poétique". La remise des Prix se faisait au théâtre de Saint-Servan, avec quelques fois la présence de la « *Société des poètes de France* », de la « *Société des Poètes et Artistes de France* » ou de « *L'Académie Nationale des Poètes classiques de Paris* ».

Voici quelques poèmes primés ; on peut être étonné par leur liberté de ton :

« *La mer tord la gueule aux gens de ma race ; Torcheurs de vin rouge et de vieux cognac.*

Baroudeurs dévots, bâteurs de ressac ; Fils de l'aventure à rousse tignasse. »

On trouve tout cela dans les premières Annales, regroupant les années de 1963 à 1972, qui nous ont été communiquées par le Service des Archives de Saint-Malo.



Le commandant Tuloup sera président jusqu'en 1975, fin de ses 3 mandats statutaires, puis se sera Monsieur Pierre-Émile Buron qui lui succèdera. Ancien élève de l'École du Louvre, ce nouveau président orientera l'association vers les Arts, délaissant quelque peu la poésie tout en préservant l'organisation de « *Joutes littéraires Malouines* ». Il est à l'origine de la découverte des restes de Duguay-Trouin pour lesquels, paraît-il, il avait fabriqué un cercueil dans son appartement parisien

avant le retour sur Saint-Malo. Pour cette découverte, il sera le Premier Citoyen d'Honneur de la ville de Saint-Malo. Il démissionnera en septembre 1977, après seulement deux années de présidence.

Le conseil d'administration apprendra sa démission dans la presse régionale... ce qui, à l'époque, n'avait pas été très apprécié !



C'est Monsieur Raymond Vayva qui fut nommé Président. Passionné de littérature, membre de la *Société des Amis de Chateaubriand*, il va recentrer l'activité de l'association sur l'Enchanteur dont il était un passionné. C'est lui qui instaurera, en 1981, la « *Journée du Souvenir Malouin de Chateaubriand* » tous les 4 juillet, éventuellement le 4 septembre au gré des marées. L'activité de l'association était intense ; en 1985, il organisa un voyage à Guernesey et surtout une sortie qui restera dans les anecdotes : Lors d'une promenade culturelle sur la rivière *la Vilaine*, le bateau resta bloqué par le fond, et les dignes participants durent "ôter sans honte jupes et pantalons" pour se jeter à l'eau !

Cette même année, avant la fin du mandat de Monsieur Vayva en novembre 1986, l'entité de l'association sera modifiée en « *Amitiés Culturelles de la Région Malouine et du Souvenir Malouin de Chateaubriand* »

Ce n'est pas au titre de la parité, mais de la compétence, que le 24 novembre 1986, une dame est nommée Présidente : Madame Clotilde Duvauferrier, avec Monsieur Roland Mazurié des Garennes comme vice-président.



Deux ans plus tard, en 1988, c'est monsieur Alfred Jamaux qui entrera au Conseil d'Administration après avoir reçu le Prix du « Souvenir malouin de Chateaubriand » pour son étude sur le décès de la mère de Chateaubriand au château de La Balue. Puis, il fera en 1989 une conférence sur l'utilisation et la promotion du télégraphe Chappe lors de l'accession de l'écrivain à l'ambassade de Berlin (c'est Chateaubriand, en tant que ministre des Affaires étrangères, qui a implanté les cinq grandes lignes télégraphiques rayonnant autour de Paris jusqu'aux frontières). Anecdote, plus ou moins amusante sur cette fin d'année 89, le repas annuel fut clôturé par une dictée au dessert ; nous imaginons le gag aujourd'hui !



Les annales 1992 arborent, pour la première fois, le logo ACRM : « *Association du Souvenir Malouin de Chateaubriand et des Amitiés Culturelles de la Région Malouine* ». Dans ces annales, il est rappelé que l'association a offert la plaque de granite posée sur la maison natale de Chateaubriand au 3 rue des juifs qui deviendra « rue de la Fraternité » pendant la Révolution, aujourd'hui « rue de Chateaubriand ».

En 1993 est nommé un nouveau président, Monsieur Luc Boisnard, après seulement un mois de présence au Conseil d'administration.



Deux ans plus tard, en 1995, c'est Madame Théotiste Jamaux qui prendra la présidence avec une nouvelle organisation que nous respectons encore aujourd'hui.

1998 célèbrera le 150^{ème} anniversaire de la mort de Chateaubriand, avec un cycle de conférences de haute qualité. C'est la date de l'inhumation du 19 juillet, et non du 4 (date du décès), qui fut choisi comme journée solennelle : Messe, chants par la chorale des *Corsaires Malouins* qui interpréta la très peu connue « *Berceuse anglaise du matelot* » que Chateaubriand écrivit en exil. La Région Bretagne, tout comme la ville de Saint-Malo, apportèrent une aide à cette commémoration avec les conseils de Monsieur Jacques Gury, Délégué général du Comité Breton.

En 2000, une « Section Culturelle Malouine » sera créée au sein de l'association pour une régularisation administrative des projections publiques de Roland Mazurié des Garennes, sur des thèmes essentiellement malouins destinés au tourisme estival de juillet et août.

2002 voit le décès de Monsieur Raymond Vayva, président d'Honneur et fondateur du « Souvenir Malouin de Chateaubriand » ; 2002 est aussi le bicentenaire de la naissance de Victor Hugo qui sera le sujet de quelques conférences ; c'est aussi la première élection de Madame Chuberre au Conseil d'administration.

En 2003, l'allocution traditionnelle de la journée commémorative du 4 juillet fut consacrée à Hippolyte de La Morvonnais du château du Val au Guildo. C'est Monsieur Jacques Gury, qui fut chargé de l'allocution.

2004 est la fin des 3 mandats de Madame Théotiste Jamaux, une présidence de 9 ans dont il serait trop long de détailler toutes les actions décisives régissant encore la philosophie administrative de notre association aujourd'hui ; et pour nous, un exemple du travail intellectuel que nous devrions tous nous imposer. Elle est remplacée par Monsieur Yves Debroise, élu pour la première fois au Conseil d'administration le 22 novembre 2004, puis nommé président 10 jours plus tard.



2005 voit le début des premières tractations administratives pour un projet de pose d'un médaillon à l'effigie de l'Enchanteur sur la tour Quick-en-groigne. Dans les annales 2005, on peut lire un témoignage très intéressant recueilli par M. et Mme Jamaux, sur un fait qui aurait pu avoir des conséquences irrémédiables :

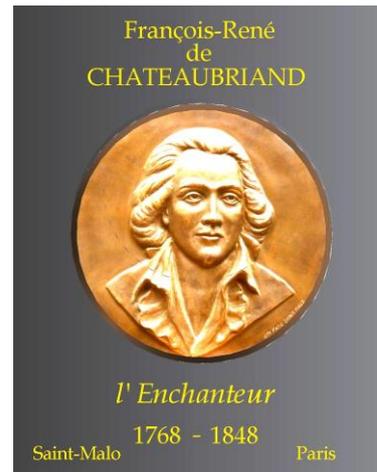
En 1942, pendant l'occupation, d'importants travaux de terrassement devaient être entrepris sur la pointe du Grand-Bé pour l'implantation d'un énorme canon de marine, évidemment à l'emplacement du tombeau de Chateaubriand. Alors, Mme de Durfort, qui était la petite-nièce de l'écrivain, pris rendez-vous avec le Kreiskommandant allemand pour lui faire part des conséquences culturelles que cela pouvait engendrer. L'officier l'a reçue dans la chambre où était né François-René, dont il avait fait son bureau... c'était un grand admirateur de Chateaubriand, il cita des textes qu'il connaissait par cœur ! Il fut fâché de ne pas être informé du projet et fit arrêter tous les travaux. Plus tard, il y aura quand même un projecteur de défense aérienne, détruit "proprement" par les alliés.

Dans les Annales 2006, on trouve l'article de presse du 15 juillet 1848 du célèbre hebdomadaire « *L'illustration* » sur le risque d'érosion de la roche du Grand-Bé recevant la tombe de Chateaubriand.

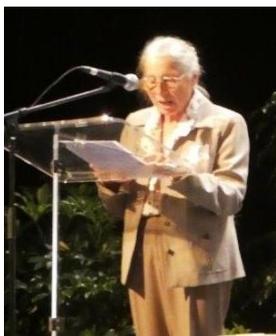


Notre dénomination sociale étant jugée trop longue par les services de l'État, elle a été modifiée et devenue, lors d'une assemblée générale extraordinaire : « *Souvenir de Chateaubriand – Amitiés Culturelles* », qui est le titre de nos Annales depuis 2008 jusqu'à aujourd'hui.

2009 est l'année du médaillon offert par de nombreux souscripteurs de l'association. La plaque a été posée par les employés municipaux le matin du 2 juillet 2009 sur la tour Quick-en-groigne. En complément aux souscripteurs, les associations des *Descendants des Capitaines Corsaires*, de la *Société d'Histoire*, et la ville de Saint-Malo, apportèrent leurs contributions. Elle sera inaugurée le 4 juillet après la cérémonie traditionnelle du Grand-Bé.



Le 4 juillet 2013, la marée rend la traversée de la grève impossible, alors la cérémonie se fait sur la plage sans dépôt de la gerbe qui sera quand même déposée le lendemain par Madame Pastré, en présence du président Debroise et un groupe de fidèles. Cécile Pastré est aujourd'hui administratrice de notre association.



En fin d'année, Monsieur Yves Debroise termine ses trois mandats : Madame Annie Chuberre prend la présidence le 25 novembre 2013.

2014 est la confirmation du 50^{ème} anniversaire de notre association, avec une après-midi festive, le 4 mai, où ont alterné chants, poèmes, et l'écoute d'un enregistrement de la célèbre voix d'Alain Cuny, datant de 1984.

En 2015, nous irons au Mont-Dol, à l'Abbaye du Tronchet, un repas à Combourg devant la statue de François-René adolescent, puis aux Iffs.

En 2016, nous nous rendrons au sud de Dinan pour l'hommage à deux sites importants : La ferme-manoir du Quengo où naquit François de Chateaubriand grand-père de l'écrivain, puis le manoir des Touches, en Guitté, où est né René-Auguste le père de l'écrivain.

La cérémonie du 4 juillet 2016 est flamboyante, le colonel Roland fait venir des soldats costumés de la frégate Hermione dont la réplique est de passage à Saint-Malo. Nous avons eu souvent des personnes en costumes d'époque grâce à la compagnie *Atours d'Autrefois* que nous remercions. Albert Foulon est élu au Conseil d'administration, dont il sera nommé vice-président en décembre 2017, Évelyne Foulon rejoindra le Conseil d'administration.

Madame Théotiste Jamaux quittera le Conseil avec près de 25 années d'activité, mais Alfred restera avec nous.

En 2017, notre promenade se fera dans le Pays d'Antrain. Elle sera évidemment commentée par Alfred Jamaux avec beaucoup de précisions sur les terribles batailles dans les marais de Dol en novembre 1793. Période totalement oubliée dans l'Histoire officielle de la France. Heureusement que Victor Hugo en fera son dernier grand roman *Quatrevingt-treize*.

Nous visiterons le château de La Rouërie où nous serons accueillis, en costume de duel, par Diego et Édouard-Malo Barbier du Mans de Chalais, les deux frères propriétaires actuels du château. Dans le parc, nous avons admiré le célèbre tulipier de Virginie planté par le colonel Armand à son retour d'Amérique en 1784.

À Bazouges-La-Pérouse, c'est un guide alsacien qui nous reçoit, un passionné d'histoire, connaissant le moindre détail de cette belle ville malgré "la maison des pendus" avec ses têtes de morts sur la façade, où la sinistre demeure du docteur Chèvetel (le traître qui dénonça la conjuration Bretonne du colonel Armand de La Rouërie).

2018 fut l'année du 250^{ème} anniversaire de la naissance de Chateaubriand. Une commémoration exemplaire s'imposait. Ce fut l'organisation d'un colloque de 4 jours, du 12 au 15 septembre, intitulé « *Chateaubriand et la Bretagne* », avec le concours de la « Société Chateaubriand », des « Amis de la Maison Chateaubriand », et de notre association du Souvenir, le tout orchestré par le vice-président Albert Foulon, avec l'aide de madame Cécile Pastré, de Monsieur Guy Berger, et de Madame Chuberre accompagnée de son équipe.



Ce fut réellement un travail de collaboration car, après les traditionnels dépôts de gerbes sur le Grand-Bé puis au pied du médaillon, treize conférences furent organisées, une pièce de théâtre, un concert de musique de chambre, une messe en la cathédrale Saint-Vincent avec la présence de huit chevaliers du Saint-Sépulcre, et, pour conclure, une visite du château de Combourg par madame Sonia de la Tour du Pin. Un ouvrage, édité par les éditions Cristel de Saint-Malo, regroupa l'ensemble des conférences.

Notre sortie annuelle s'est tenue dans le pays de la petite enfance de Chateaubriand et de ses origines familiales des "Bédée" : l'église de Nazareth, la maison de la grand-mère : « *Si j'ai vu le bonheur, c'est certainement dans cette maison* » ; le manoir de La Guérande qui est à l'origine du rameau généalogique dont est issu l'écrivain ; le château de Monchoix, où nous avons été reçu par madame et monsieur de Boishamon qui nous ont permis de visiter la chambre de François-René avec ses pots de confiture : « *À Monchoix, j'ai passé les plus joyeuses vacances de ma vie* » ; puis nous avons fait halte au château du Val d'Arguenon, la demeure de Pierre de Chateaubriand du Plessis et de son fils Armand ; avec, en fin de journée, une courte visite au Vieux-Bourg de Saint-Lormel.

Fin 2018, Messieurs Alfred Jamaux et Roland Mazurié des Garennes quitteront le Conseil d'administration après des années et des années au service de l'association.

En 2019, nous avons visité le Pays fougerais et de Saint-Aubin-du-Cormier, le château des Flégés, avec une agréable collation dans les jardins de La Sécardais que nous avaient réservée Monsieur et Madame Bourgain, maîtres actuels du château. La Sécardais était le fief de la famille de La Celle de Châteaubourg. Pascal de Châteaubourg est, depuis 2022, administrateur de notre association.

2019 sera tristement marquée par la disparition de nos deux anciens présidents : Clotilde Duvauferrier et Yves Debroise, décédés à quelques semaines d'intervalle.

En 2020, toute la France est confinée, nous assurons quand même 4 conférences dans l'année. Nous reportons notre 4 juillet traditionnel au 4 septembre, passant de la mort à la naissance donc au renouveau, c'était bienvenu. Pour compenser le manque de conférences et enrichir nos annales, Alfred Jamaux, Annie Chuberre, Yves-Malo Ploton, Sylvie Lorre (professeur de littérature à l'ancienne école de François-René à Dinan), et Michel Désir, rédigeront quelques écrits sur la vie de l'écrivain.

En 2021, nous assurons cinq conférences, c'est la moitié de notre activité habituelle. Nous continuons donc à publier quelques études, et pourtant notre moral était au plus bas, car des figures, des personnalités très importantes de notre équipe décèdent en de tristes circonstances :



Roland Mazurié des Garennes



Jean-Yves Duchêne



Jean-Yves Sancier

Jean-Yves Duchêne, trésorier rigoureux cachant un grand chateaubriandiste, et Roland Mazurié des Garennes, notre mémoire. Nous tiendrons cependant, en novembre, une Assemblée générale, malgré les contraintes imposées par la pandémie. Mais, en 2022, c'est encore un très fidèle qui nous quitte, Jean-Yves Sancier : l'efficacité dans la discrétion.

En leur mémoire, l'association reprend rapidement ses activités avec un cycle de neuf conférences par an et notre sortie annuelle traditionnelle qui nous a emmené à Dol-de-Bretagne, avec comme guide Monsieur Coadic, que l'on avait apprécié lors de deux conférences originales sur « *Le Diable* » et sur la « *Franc-maçonnerie* ». Nous avons visité le cathédraloscope, puis la cathédrale et son trésor ! L'écrivain Ken Follet va offrir l'intégralité de ses droits d'auteur générés par son livre « *Notre-Dame* », pour la restauration de cette cathédrale.

Toujours en 2022, le 4 juillet, nous avons tenu notre cérémonie du Grand-Bé en présence de Monsieur le maire de Saint-Malo, toujours fidèle. Ce même jour du 4 juillet, Michel Désir a fait une

conférence sur la famille Chateaubriand. Pour la première fois, c'est une superbe aquarelle (de Madame Catherine Ploton) qui fera la couverture de nos Annales, et non un dessin.

En 2023, la sortie culturelle se fera à Lamballe : l'Abbatiale, les maisons à pans de bois, la visite du nouveau musée Mathurin Méheut, et bien-sûr, ce qu'il reste du Haras National.

Pour marquer la fin de l'écriture des Mémoires un 16 novembre 1841, nous avons participé à une



table ronde lors d'une journée Chateaubriand organisée par la ville de Saint-Malo. Il s'en est suivi une activité médiatique importante pour notre association qui a même dépassé les frontières, nos amis Suisse sont venus nous interroger sur les relations entre Chateaubriand et la République du Valais, république que Bonaparte avait fondée et où il avait nommé François-René "Ministre de France". Nous avons eu une conférence sur ce sujet il y a quelques années.

Début 2023 marque la fin des trois mandats successifs de madame Annie Chuberre. Le professeur Albert Foulon prend la présidence de notre association.

Le « *Souvenir de Chateaubriand – Amitiés Culturelles* », c'est 60 années d'activité associative sans le moindre temps d'arrêt. On ne peut que souhaiter que cela continue, ce sera à vous d'en décider...



Pour conclure, citons encore Mme Charlotte Poignard, vice-présidente des toutes premières années :

« Notre association est-elle de son temps ? J'y réponds affirmativement, dans la mesure où son apport humanise l'existence individuelle sans se mettre à la remorque de toutes les nouveautés [...] Nous devons apprécier hautement les trésors du Passé pour nous aider à reconnaître ou à acquérir un jugement apte à coordonner nos appréciations avec la largeur de vue indispensable pour créer la "douceur de vivre" en nos temps modernes. »

60 ans plus tard, cela n'a jamais été aussi vrai.



Une des nombreuses conférences de « *Théo et Alfred* »

Lundi 4 juillet 2022

Journée commémorative du souvenir de Chateaubriand

Allocution devant le tombeau de Chateaubriand

Le 4 juillet 1848, entre 8H et 8H15 du matin, François-René de Chateaubriand rendit la vie que sa mère lui avait « infligée ». Moins d'une heure plus tard, Victor Hugo fut un des rares à effectuer une dernière visite à la dépouille du grand écrivain : *« C'était le matin vers neuf heures et demie ou dix heures. C'était par un temps admirable. J'étais seul avec Chateaubriand mort. La face était découverte ; le front, le nez, les yeux fermés apparaissaient avec cette expression de noblesse qu'il avait pendant la vie et à laquelle se mêlait la grave majesté de la mort... les oiseaux chantaient, le soleil découpait dans cette chambre de grandes tranches de lumière... Aux pieds du petit lit de fer à rideaux blancs, deux caisses en bois clair, dont l'une à la serrure brisée contenait les 48 cahiers de ses Mémoires... »*.

Victor Hugo ne reverra pas « celui qu'il voulait être ». Il n'assistera qu'à la cérémonie religieuse du 8 juillet en l'église des Missions étrangères à Paris, cérémonie qu'il qualifia de « médiocre et indigne » : *« J'eusse voulu pour M. de Chateaubriand des funérailles royales, Notre-Dame, le manteau de pair, l'habit de l'Institut, l'épée du gentilhomme émigré, le collier de l'ordre, la Toison d'or, tous les corps présents, la moitié de la garnison sur pied, les tambours drapés, le canon de cinq en cinq minutes, »* ; Victor Hugo voulait une cérémonie digne et grandiose, c'est à Saint-Malo qu'elle se tiendra.

Le 18 juillet à 10 heures du matin, après avoir passé la nuit dans l'humble remise d'un hôtel de Dol, le char mortuaire de François-René de Chateaubriand déboucha sur le Sillon où l'attendait une foule silencieuse. Pas une voix, pas un murmure ne vinrent troubler la religion de ce silence. Après un moment de recueillement, au son du glas, le cortège funèbre reprit sa marche lente jusqu'à la cathédrale. La dépouille de l'Enchanteur fut déposée dans la chapelle du Sacré-Cœur où chacun put se recueillir devant un cercueil recouvert de branches entrelacées du myrte du savoir, et de rameaux de laurier à la gloire des poètes.

Au matin du 19 juillet, le cercueil fut déposé sous le transept orné d'un majestueux catafalque gothique. Toute la famille y était réunie, écoutant avec une immense tristesse la mélodie qu'avait composée François-René lui-même. Puis, sous le tonnerre sourd et régulier des canons, on posa la dépouille du grand écrivain sur un char funèbre traîné par six chevaux noirs qui traversèrent la grève au sable fin jusqu'au pied des rochers du Grand-Bé, *« ce colossal rocher qui défie les tempêtes, et qui restera éternellement noir et vainqueur dans les orages »*.

On dit qu'un vent violent se leva tout comme la nuit de ce 4 septembre 1768 qui le vit naître ; alors, le cercueil fut porté, à main d'homme, par les fils des corsaires qui firent la fortune de son père. A 14H10, précisément, le grand écrivain avait rejoint son éternelle demeure. Et là, rappelons-nous les derniers mots de la dernière page de ses Mémoires : *« on dirait que l'ancien monde finit, et que le nouveau commence. Je vois les reflets d'une aurore dont je ne*

verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse ; après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité. »

François-René de Chateaubriand repose désormais tel qu'il l'avait souhaité, au bord de la mer qu'il avait tant aimée, sous une dalle de granit sans inscription, sans nom ni date, sur un petit coin de terre tout juste suffisant pour contenir son cercueil où, disait-il avec malice, « *Le bruit des vagues m'empêchera d'entendre le bruit du monde... »*.

Gustave Flaubert écrira : « *dans ce sépulcre bâti sur un écueil, son immortalité sera comme fut sa vie, déserte des autres et tout entourée d'orages. Les vagues avec les siècles murmureront longtemps autour de ce grand souvenir ; dans les tempêtes elles bondiront jusqu'à ses pieds, [...] elles lui apporteront la volupté mélancolique des horizons et la caresse des larges brises. Et les jours ainsi s'écoulant, pendant que les flots de la grève natale iront se balançant toujours entre son berceau et son tombeau, le cœur de René devenu froid, lentement, s'éparpillera dans le néant, au rythme sans fin de cette musique éternelle. »*

Michel Désir



Lundi 4 juillet 2022

« *Les cousins maudits de Chateaubriand* »

par Michel Désir

Un après-midi de confinement, un de mes voisins de la baie de Fresnaye, décida de nettoyer sa longère située au cœur de l'ancien village de Saint-Ayde-en-Pléhérel, sur la route du Fort La Latte.

Au-dessus de la porte, il y avait un monumental linteau de granit sur lequel apparut une longue inscription par gravage manuel :

« *Le Vauregnier, réédifié par Lessart de Trebresant an 1875, successeur de François et Hiler de Chateaubriand, seigneur de ce lieu en 1669* ».

Une enquête s'imposait...

J'avais déjà connaissance de ce titre de "*Sieur du Vauregnier*", car il se trouve que pendant les confinements successifs, je me suis occupé à établir un essai de généalogie de la famille Chateaubriand. Évidemment rien d'exhaustif, ce n'est pas *L'Histoire généalogique* établie par le chevalier de Courcelles que cite notre écrivain François-René dans ses Mémoires, mais en vérifiant rapidement, du premier "*Geoffroy*" né en l'an 972, jusqu'à François-René en 1768, cela représente 27 générations sur près de 800 ans, soit environ 29/30 ans par génération, ce qui est tout à fait logique. Les femmes enfantaient à 15 ans, et les maris avaient, en moyenne, 33 ans au premier enfant.

On pourrait remonter la généalogie encore plus loin, vers l'An 560 avec "*Alain 1^{er} Le Blanc, roi de Bretagne*", mais on le surnommait le « *fainéant de Cornouailles* », alors on va l'oublier... Ce qui est sûr c'est que "le petit Chevalier" avait raison d'affirmer qu'il était de sang royal, nous pouvons le démontrer aujourd'hui.

Vous savez ce que pensait Chateaubriand de la généalogie : « *Que de labeurs pour certifier qu'il a existé des cendres* », et pourtant, il avoua que la passion de l'Histoire l'a dominé toute sa vie, qu'il a souvent entretenu des correspondances sur des faits qui n'intéressaient personne, qu'il recherchait le devenir de cadets disparus, tout cela sans autre intérêt que son plaisir d'analyste même si cela peut paraître ennuyeux au goût des autres (a).

En vérité, Chateaubriand avait eu besoin de sa généalogie lors de l'établissement de son « *Mémorial des Actes authentiques* » pour son admission à l'Ordre de Malte en 1789. Cette année-là, nombre de documents de la noblesse ont été brûlés soit par les révolutionnaires, soit par les propriétaires eux-mêmes qui souhaitaient faire disparaître les preuves de leurs titres afin d'échapper à la guillotine. Fort heureusement, le texte du Mémorial de l'écrivain fut sauvé des feux destructeurs de la Révolution française.



François de Chateaubriand : Dans la généalogie, sa recherche était simple à la condition de bien suivre les prénoms composés de la famille Chateaubriand : François, Jan-François, Alexis-François, Hilaire-François, Simon-Alexis-François, François-René... il y a eu autant de *François* que de *Geoffroy de Chateaubriand* pendant 6 générations...

Je voudrais d'ailleurs rappeler que tous les *Geoffroy de Chateaubriand* s'écrivaient avec un t final, car ils résidaient dans le château originel construit par Brien 1^{er} dans les années 1028 à 1050, château qui était une forteresse édifiée sur une ancienne "motte" romaine, à mi-chemin de Rennes à Nantes, et qui était destinée à défendre la Bretagne contre le royaume de France. Le site a donné naissance à la ville de Chateaubriant (avec un t). Le 'd' final des Chateaubriand ne s'écrira qu'à partir de l'apport du château de Beaufort à la famille en 1251.

Hiler : H.I.L.E.R, aurait pu être une déclinaison féminine du prénom masculin breton Saint Hilaire (évêque de Poitiers au IV^{ème} siècle), mais le prénom d'une femme n'est jamais en exergue sur une propriété, d'autant que la femme officielle de François s'appelait *Julienne* avec qui il eut un fils héritier prénommé *Hilaire-François*. Donc, à mon avis, le gravage du linteau indique deux générations : "*François*" le père, et "*Hilaire*" le fils... il manque tout simplement un 's' à 'seigneur' (Tout comme il manque un 's' à 'Trebrasant'). De plus, mes recherches confirment que le père et le fils ont bien habité cette propriété du Vauregnier, ils y sont même nés.

1669 : Cette date confirme ma déduction précédente, le 16 septembre 1669 étant la date officielle de "l'Arrêt de la Chambre établi par le Roi Louis XIV pour la réformation de la noblesse en la province de Bretagne", sur lequel il est signifié qu'un certain *Christophe de Chateaubriand, sieur de la Guérande*, est issu d'une ancienne extraction noble lui accordant de prendre la qualité de 'Chevalier'. Ce *Christophe*, dont descendra l'écrivain François-René, était l'oncle du *François* gravé sur le linteau.

"**Lessart de Tebrasant**", n'était pas le véritable commanditaire du gravage en 1875. Les "**Lessart de Tebrasant**" étaient les propriétaires du Vauregnier depuis 1729, mais un siècle plus tard, en 1828, un notaire a, disons, « emprunté » la propriété où seront effectués de nombreux travaux en 1875. Comme la transaction du bien n'était pas très claire (enregistrée comme "héritage" dans les documents), ce notaire a préféré figurer l'ancien nom de "Lessart" plutôt que le sien (L'historien Daniel de La Motte Rouge écrit cette remarque rurale : « les notaires, tous de la même farine... »). Depuis la propriété est passée de main en main, jusqu'à mes amis aujourd'hui.

Ce que tous ne savaient pas, c'est qu'en réalité, la propriété du Vauregnier appartenait déjà à la famille Chateaubriand depuis trois générations avant François, depuis un certain **Briand de Chateaubriand** dont l'histoire est occultée par notre écrivain François-René dans ses Mémoires officielles, car ce fut un personnage peu honorable, on n'en trouve trace que dans le Supplément à ses Mémoires intitulé « *Généalogie de ma famille* »...

Dans le chapitre 1 du Livre Premier des *Mémoires d'outre-tombe*, François-René n'élabore sa propre généalogie qu'à partir de *Christophe II de la Guérande* (fin du XVIème siècle) en oubliant une génération (celle de *Jan*, supposé 'dément' dans la mémoire familiale) pour arriver directement à *Amaury des Touches* son arrière-grand-père. Mais, comme nous l'avons constaté, notre écrivain avait beau aimer la généalogie, il a attendu quand même 53 ans pour s'apercevoir que son prénom n'était pas le vrai (à l'occasion d'une demande de passeport pour rejoindre son ambassade de Berlin...) Quant à sa date de naissance, il s'était trompé d'un mois...

J'ai cité « **Briand de Chateaubriand** », pourquoi ? L'historien Georges Collas a été lui aussi intrigué par ce personnage sulfureux mis de côté par François-René dans ses Mémoires, alors que Briand est à l'origine de toute sa filiation. Georges Collas a rédigé une étude nommée « *Un drame d'amour en Bretagne au XVIème siècle* » parue dans les "Annales de Bretagne" de 1934, et c'est cette histoire qui vaut la peine d'être racontée :

Quand on étudie l'histoire de la famille, on comprend mieux l'étonnement du maître de Combourg, René-Auguste de Chateaubriand, d'avoir pour fils un jeune poète contemplatif des forêts et des petits oiseaux. Car depuis des siècles, les Chateaubriand ne s'exprimaient que par les armes, et pas toujours pour sauvegarder la bannière de France en la teintant de leur sang, ou chasser les Anglais du Mont-Saint-Michel, mais aussi pour emprunter les femmes des autres y compris dans leur propre famille...

Huit générations avant l'écrivain, dans les années 1540, vivait un certain François de Chateaubriand sur les domaines de Beaufort et du Plessis-Bertrand près de Saint-Coulomb. Sur les quatre fils connus, il y en avait deux, Christophe et Briand, dont, je cite Georges Collas : « *la brutalité des mœurs, l'individualisme effréné que l'infiltration des doctrines italiennes développait dans l'aristocratie, les violences impunies, les querelles religieuses, tout contribuait à surexciter les passions et à libérer l'audace de ces âmes excessives qu'enflammait l'orgueil héréditaire.* ».

Si je résume : l'incivilité des deux frères de bonne naissance avait comme cause les Italiens et les protestants (il ne faut pas oublier que nous sommes sous Henri IV, qui, d'ailleurs, fera raser le château de Beaufort de la famille Chateaubriand en 1598).

Toujours est-il que l'un des deux frères, Briand, fut très attiré par la femme de son cousin *Guy de Guitté* (fils de sa tante, donc très proche). Mais ce cousin Guy était encore pire que les deux frères. Il avait pris pour femme une enfant, « *Jacquemine* », alors qu'elle n'avait que 12 ans, pour en faire son esclave ; il la battait, l'enfermait dans une chambre pendant qu'il recevait des filles de mauvaise vie qu'il entretenait « *à pain et à pot* », des filles de joie que même cette pauvre Jacquemine devait servir à table... Son cauchemar a duré 15 ans,

jusqu'au jour où elle se sauva et se réfugia dans une propriété familiale, le Bois-Gerbault en Ruca, au fond de la vallée de la Fresnaye.

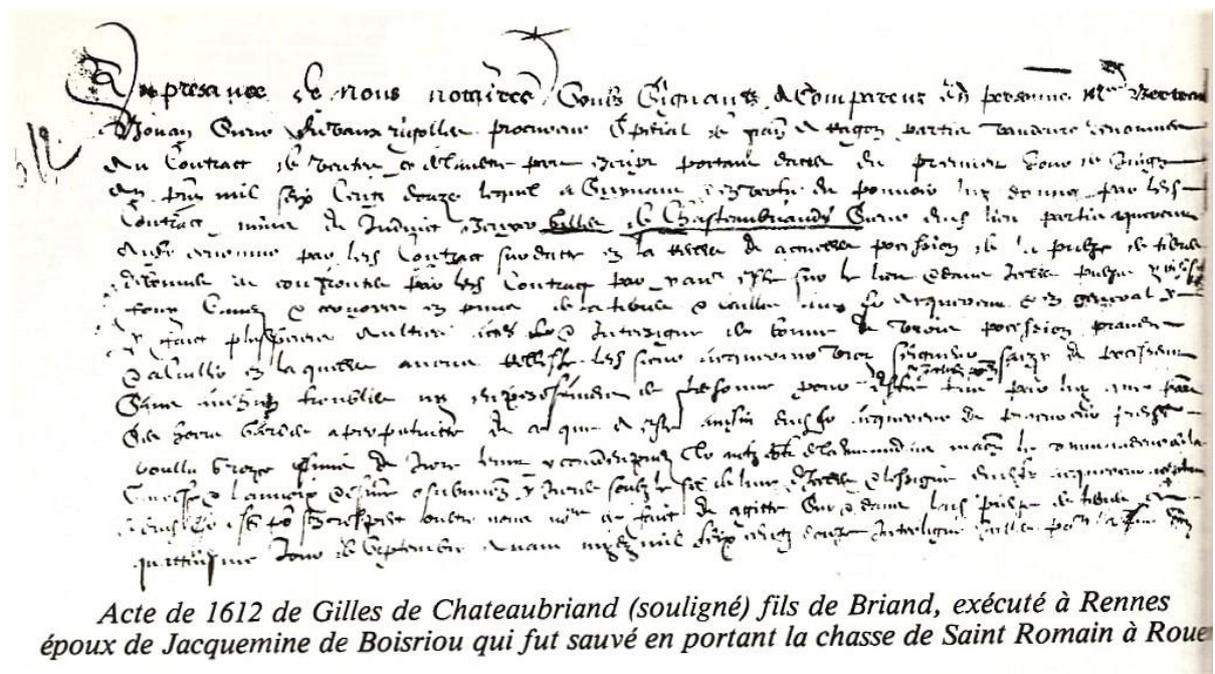
La séparation physique du couple Guy-Jacquemine était donc l'opportunité idéale pour Briand de Chateaubriand qui voulait s'accaparer cette jeune fille devenue une très belle femme, sauf que lui n'avait que 20 ans, alors que Jacquemine, proche de la trentaine, avait plus d'expérience du mal et surtout de filouterie que le jeune homme fou amoureux.

On ne saura jamais ce que les deux amants se sont dit réellement, toujours est-il qu'un matin du mois de mars 1562, Briand de Chateaubriand, accompagné de son frère Christophe, s'est rendu dans le village de Broons où Guy de Guitté faisait bombance avec ses acolytes très alcoolisés. Évidemment, la discussion a tourné court, ils ont sorti les épées. Guy de Guitté et ses compagnons de boisson n'étaient pas en capacité de faire face aux deux frères descendants des Geoffroy...

Guy, le mari, a été tué par Briand, pendant que Christophe égorgeait un des acolytes.

À l'issue du combat, aucune plainte n'étant déposée par Jacquemine, femme légitime de la victime, Briand le vainqueur ne fut pas inquiété par la justice ; ce qui fait que, trois ans plus tard, les amants se marièrent et eurent deux fils : François en 1569 et Gilles l'année suivante.

Seulement c'était sans compter sur l'existence de trois filles que Jacquemine avait eu avec feu son premier mari. Ces trois orphelines furent placées sous le contrôle d'un tuteur peu scrupuleux bien décidé à profiter personnellement de ses protégées. Pour cela il fallait supprimer le beau-père. Alors, le tuteur lança l'affaire en justice et obtint rapidement l'arrestation de Briand de Chateaubriand pour meurtre. Briand sera soumis à la torture d'escarpins (pour savoir si Jacquemine était sa complice avec préméditation), il ne parlera pas, et sera donc jugé et condamné à être décapité.



C'était en 1571, monsieur Guillotin n'avait pas encore inventé la guillotine qui va révolutionner une mise à mort propre. Briand de Chateaubriand n'aura donc pas seulement la tête tranchée, on va d'abord le traîner sur le parvis de l'église Saint-Pierre de Rennes « *torche au poing* », ce qui signifie qu'il devait tenir une lourde torche dont la cire fondue lui brûlait les mains et dont les flammèches lui éclataient au visage. C'est un symbole très ancien utilisé dans les supplices des païens contre les chrétiens. Virgile en fait mention dans la première Énéide où il écrit que « *les torches, par leurs flammes, dispersent les ténèbres* » ; même Cicéron parle de « *délices dans la torche de cire funèbre* » ; Pline, lui, conseille d'utiliser une torche en pin résineux qui offre « *une flamme plus agréable* » (on trouve tous les détails de fabrication d'une bonne torche qui fait très mal dans un livre italien de 1591 d'Antonio Gallonio : le « *Traité des instruments de martyre et des divers modes de supplice* »).

Donc on tranche la tête à Briand, mais pas seulement, il faut satisfaire le public venu au spectacle... Alors on va l'écarteler, le couper en quatre, chaque quartier du corps sera exposé aux quatre accès principaux de Rennes, et sa tête, au bout d'une lance, sera fichée sur la porte Saint-Michel !



Là aussi, pour les détails de ce type d'exécution, je vous conseille de lire un document qui s'appelle « *Damiens le régicide* » : En 1757, François Damiens avait tenté d'assassiner Louis XV avec un canif. Damiens fut donc condamné au même supplice que Briand. Mais deux siècles étaient passés, le bourreau en chef n'avait plus la pratique de ce type de supplice, il fit venir 16 exécuteurs de toutes les régions de France pour le conseiller. Malheureusement, ils étaient aussi incompetents que lui, même les chevaux chargés de tirer sur les membres du supplicié n'étaient pas qualifiés, il en fallut 6 au lieu de 4, il y en a même un qui a glissé sous l'effort et qui est tombé... Alors les exécuteurs ont dû finir le démembrement du pauvre Damiens à la hache ! Ce fut la honte, les restes des membres ne purent pas même être exposés, il a fallu les brûler, « *consommés en cendres jetées au vent...* ».

Donc pour Briand de Chateaubriand, ce fut une exécution présentable, il n'y avait rien à redire... Jacquemine n'était évidemment pas au spectacle du supplice de son amant devenu mari, elle s'était réfugiée en Normandie, laissant tous ses enfants aux mains de deux familles aux intérêts opposés. Elle avait très certainement rejoint Jean, le plus jeune frère de Briand, qui s'était exilé depuis longtemps en Normandie dans la famille de sa grand-mère Marguerite des Planches.

Mais Jacquemine avait oublié l'existence d'un quatrième frère de Briand, prénommé *Georges de Chateaubriand*, qui va se révéler encore pire que tous les autres, car bien décidé à récupérer les avoirs et héritages de son frère, de ses nièces et neveux. Pour ce faire, il lui suffisait d'éliminer Jacquemine en relançant l'affaire en Justice, au motif d'accusation "d'avoir orchestrer la mort de son premier mari Guy" (ce qui est, il faut le reconnaître, très plausible). Georges va arriver à ses fins après trois ans de bataille juridique, Jacquemine va être condamnée à la décapitation par un tribunal breton. Mais, comme elle est réfugiée en Normandie, et non en Bretagne, la sentence ne peut donc pas être exécutée.

Alors, pour ne pas perdre la face, le Tribunal de Rennes va organiser une exécution que l'on qualifierait aujourd'hui de "virtuelle" : le Tribunal va faire réaliser des gravures et des tableaux de Jacquemine, et les accrocher aux mêmes emplacements que les restes de Briand, c'est-à-dire aux quatre portes de Rennes et à une potence ! Ainsi fait, le spectacle est consommé, le peuple a constaté, Jacquemine est considérée comme exécutée. Alors Georges de Chateaubriand va hériter en 1574 de tous les biens de son frère, de Jacquemine et de leurs enfants... Il va se marier la même année, quelques jours après avoir reçu l'héritage. Le couple aura 6 ou 7 enfants, une existence sans éclat, le nom de Chateaubriand de cette branche va s'éteindre, et tous les biens vendus.

Pendant ce temps, Jacquemine vivait tranquillement en Normandie, hors de la Juridiction de Bretagne. Cela finit par vexer les Autorités supérieures qui l'arrêtèrent. Mais elle était extrêmement maligne : elle connaissait une vieille tradition religieuse qui voulait qu'à Rouen, un (ou une) condamné, pouvait porter les reliques de Saint Romain lors d'une procession annuelle, ce qui entraînait automatiquement le pardon de ses actes criminels. Évidemment, Jacquemine fut choisie, et libérée... Mais là, c'en fut trop pour la Justice devenue Royale qui l'arrêta à nouveau et l'envoya en prison. Le Roi Henri III va la gracier au bout de deux ans, et, après un troisième mariage, Jacquemine finira ses jours paisiblement chez son fils Gilles.

Gilles de Chateaubriand, fils d'assassin et d'une mère indigne, mal élevé et volé par sa propre famille, aurait pu être un très mauvais sujet. Pas du tout, il va avoir une vie exemplaire : Georges Collas écrit sur lui cette juste phrase : « *Gilles puisa dans le lointain passé de ses aïeux la leçon qui instruit, et dans l'ouragan l'épreuve qui fortifie* ». C'est lui, Gilles, qui, en se mariant en 1595 avec Marguerite Rogon, va créer, de par ses fils, la vraie dynastie des Chateaubriand avec le regroupement de tous les domaines : La Guérande, la Ville-André, le Vauregnier, et Bellestre qu'il va faire construire en 1612 dans la champagne des Bignons de Pléhérel. Mais à La Guérande, malheureusement, un reste de mauvais gène familial va ressurgir trois générations plus tard...

Ce domaine de La Guérande, en Hénanbihen, va connaître une succession de Chateaubriand encore aux prénoms quasi-identiques : Alexis, Simon-Alexis-François, Alexis-François-Urbain, personnages parfaitement décrits dans les *Mémoires d'outre-tombe* que l'on pourrait résumer ainsi : ivrognes décidés, passaient leurs jours à boire, vivant dans le désordre avec leurs servantes, et mettaient les plus beaux titres de leur maison à couvrir les pots de beurre.

Des Alexis qui, *chefs de nom et d'armes* en titre de la *maison Chateaubriand*, n'ont pas partagé que les prénoms, ils ont aussi partagé les mêmes maîtresses entre pères et fils. Leurs femmes légitimes, pour chasser les prostituées du foyer familial, avaient recours au vicaire du village qui, brandissant un crucifix, pourchassait les femmes de mauvaise vie. Quand certaines ne voulaient pas sortir de la maison, on allait chercher les hommes de main du comte de Pontbriand, le maître régional, qui les emprisonnait à la Trinité de Rennes pour quelques jours.

Le plus pendable des *Chateaubriand de La Guérande* fut Alexis-Urbain qui, pour être définitivement tranquille, a essayé de faire enfermer sa jeune femme au couvent des Ursulines de Montfort. Mais l'affaire est montée jusqu'à la Maison du Roi qui refusa ; le Roi répondit que « *s'il devait enfermer tous les ménages discordants de son royaume... les couvents et les forteresses n'y auraient pas suffi...* »

Je dois préciser que ces mauvais comportements n'ont pas empêché les Chateaubriand de La Guérande d'être courageux tels leurs ancêtres Geoffroy. Lors des recherches que j'ai réalisées pour le patrimoine des Côtes-d'Armor, dans les 'relations' de la bataille de Saint-Cast en 1758 contre les Anglais, j'ai trouvé le nom de Chateaubriand plusieurs fois :

D'après les généalogistes-historiens (M. H. de La Messelière et M. Gaultier du Mottay), il s'agirait de Pierre-Anne de Chateaubriand, l'oncle de l'écrivain, qui était, dès 1756, capitaine de la 8^{ème} compagnie (dite « de Matignon »), milice chargée de la garde des côtes depuis le fort La Latte jusqu'au Guildo. C'est impossible, car Pierre était, à cette époque, sur le célèbre navire « *La Villegénie* » sur lequel il avait embarqué le 1^{er} avril 1758, pour Terre-Neuve, d'où il est rentré le 29 octobre 1758, donc après la bataille de Saint-Cast qui était en septembre. Je pense qu'il s'agit plus justement d'Alexis-Urbain de Chateaubriand de La Guérande, fils de Siméon-Alexis, peut-être accompagné de Marie-Antoine Bédée de La Bouëtardaye et de son fils Ange-Annibal, tous figurant sur les listes des « *volontaires bretons qui se présentèrent au duc d'Aiguillon* ». Dans les « victimes matérielles » dédommagées des dégâts de la bataille de 1758, on trouve aussi : Claude de La Guérande, l'Écuyer Joseph de Bédée, et un Monsieur de La Guérande qui, je pense, était Charles de Chateaubriand dit "*Chateaubriand de la Hoguette*". Pourquoi ce surnom de Hoguette, y-a-t-il un rapport avec la plage en bout du Sillon de Saint-Malo, ou peut-être avec le village de La Hoguette en Normandie où avaient vécu des Chateaubriand deux siècles plus tôt ? Je ne sais pas, je n'ai pas encore tout vérifié. La mauvaise réputation des Alexis de La Guérande aura eu au moins une utilité, c'est qu'ils ne seront pas inquiétés pendant la Révolution de 89, personne ne viendra "s'y frotter", ils conserveront même leur particule de noblesse "de Chateaubriand" pendant les années de la Terreur.



La bravoure n'empêchera pas que le domaine de La Guérande, très mal géré, quittera le patrimoine de la famille Chateaubriand en 1818 ; est-ce aussi parce que ce manoir était, dit-on, hanté ? (tout comme Combourg avec son corsaire, sa jambe de bois et son chat). Il est vrai que certains propriétaires sont morts tragiquement... et même, durant la

guerre 1939-45, alors qu'il était loué à la famille Gouraud, des jeunes filles qui dormaient au premier étage furent horrifiées par des feux follets qui couraient tout le long des murs de leur chambre ! Ce qui est sûr c'est que le bâtiment va rapidement se dégrader, nous l'avons constaté lors de notre sortie associative de juin 2018.

Mais depuis notre visite, suite à la pandémie, le marché local de l'immobilier s'est rapidement modifié. En 2021, La Guérande a été achetée par une célèbre famille. Ils font actuellement d'énormes travaux, les granges en ruine ont été abattues, les écuries sont sauvées, et le bâtiment principal est réhabilité avec une cour d'accès totalement reconstituée, tel un vrai château.



On rattache souvent au domaine de La Guérande le célèbre curé *Charles-Hilaire de Chateaubriand*, gros homme odieux au ton farouche, rouge de visage, portant une soutane déchirée, qui vint « jeter au nez » un écu de six francs enveloppé dans un papier crasseux au visage du jeune collégien François-René alors qu'il était en récréation dans son collège de Dol-de-Bretagne. Je pense plutôt que ce Charles-Hilaire résidait au Vauregnier en Pléhérel où il est né, et non à La Guérande, et, d'ailleurs, il sera recteur de l'église de « *Saint-Germain-de-la-Mer* » située à quelques centaines de mètres. C'est en cette église, devenue chapelle de la paroisse de Matignon, que s'étaient mariés Jean de Chateaubriand et Marguerite du Dresnay en 1650.

Charles-Hilaire de Chateaubriand, c'est encore tout un roman, il faudrait une conférence pour lui seul. À sa décharge, il ne faut pas oublier qu'il fut orphelin à l'âge de 14 ans, son père, Hilaire-François, brigadier des Tabacs, ayant été assassiné dans l'exercice de ses fonctions par des soldats déserteurs. Alors, le jeune Charles renoncera à son droit d'aînesse au profit de son frère cadet *François-Louis* pour entrer dans les Ordres.

Mais ce frère *François-Louis*, pourtant héritier des droits et des titres, devint une « *crapule sans mœurs ne craignant pas de vendre ses hardes pour s'enivrer dans des lieux que l'on ne nomme pas* ». Il va même changer son nom de famille abandonnant "Chateaubriand" pour "Sauvaget" (nom de jeune fille de sa mère) pour échapper à ses créanciers. Pour l'honneur de la famille, René-Auguste de Chateaubriand, comte de Combourg, père de l'écrivain, dut le faire enfermer à Saint-Méen de Rennes, pour « *ivrognerie et imbécillité* ».

Le recteur Charles-hilaire fut chassé de toutes les paroisses où il fut nommé, il se retirera au « Val-aux-Bretons » à Pleine-Fougères de 1776 jusqu'à sa mort le 12 août 1782 (C'est de ce Val qu'il rendra visite au jeune François-René de Chateaubriand en son collège de Dol). Encore une fois, c'est René-Auguste, le maître de Combourg, dont on a toujours fait un terrible portrait, qui va s'occuper de ce vieux recteur devenu très pauvre, en lui obtenant une pension. Ce serait donc par orgueil que ce prêtre ingrat devenu précepteur du jeune duc de Bourbon, viendra jeter les 6 francs moisés au visage du collégien François-René.

Je voudrais conclure cette causerie par une agréable constatation pour la sauvegarde du patrimoine de la famille Chateaubriand :

- Le château de La Guérande est restauré,
- le Vauregnier est devenu une superbe longère,
- quant à la ferme de Bellestre, c'est aujourd'hui un restaurant réputé où l'on peut voir le linteau que Gilles de Chateaubriand a fait graver lors de sa construction : 1612.

Michel DÉsir

(a) « *Supplément à mes Mémoires* » (« *Mémoires d'outre-tombe* » - Fin de la note A)

Bellestre :



Hier



Aujourd'hui



Le Vauregnier

Essai de généalogie de François-René de Chateaubriand

*« Mon nom s'est d'abord écrit Brien, ensuite Briant et Briand, par l'invasion de l'orthographe française »
François-René de Chateaubriand*

Chateaubriant = « Castrum-Briani » (Château de Brien)

- 1- Geoffroy 1^{er} Béranger de Bretagne (972 - 26.11.1008), marié en 996 avec Havoise ou Hadwige de Normandie (975-27.2.1034).
- 2- Eudon de Penthièvre (999 – 7.1.1079), marié avec Agnès-Enoguen de Penthièvre de Cornouailles.
- 3- Le Thiern « Teuharius de Chateaubriant » (1020 - 1085 ?), marié avec « Innogwen (Innoguent) de Biré de Dinan » (1020 – 1065).
- 4- Brien 1^{er} de Chateaubriant (1039 - 1072), marié avec « Hindelind (Aldelende) de Cornouailles » (1035 - ?) + 4 concubines, 4 fils (Geoffroy, Tehel, Guy, et Briant) + 1 bâtard Geoffroy ; bâtisseur du « Château-Briant ». Bataille de Hastings en 1066.
- 5- Geoffroy I de Chateaubriant, dit « Le Bâtard », (1061 - 1116) (croisade de 1096).
- 6- Briant II de Chateaubriant, dit « Le Vieux » (1112 - 1186), marié avec Théophine Du Guesclin (1115 – 1187).
- 7- Geoffroy II de Chateaubriant (1130 - 9.9.1150), marié avec « Consobrina », Régent de Bretagne.
- 8- Geoffroy III de Chateaubriant (? - 1206), marié avec « Quessebrune ».
- 9- Geoffroy IV de Chateaubriant (1185 - 22.3.1233), marié en 1215 avec « Béatrice de Montrevault » (1180 - ?). Bataille de Bouvines en 1214. Sans postérité.
- 10- Geoffroy V de Chateaubriant (1216 - 16.3.1263), neveu de Geoffroy IV, marié à Sibylle de Thouars (? - décède de « joie » au retour de son mari en 1251). C'est à Geoffroy V que la famille doit la devise des Chateaubriand accordée par Saint-Louis en 1250. Enfants : Geoffroy VI ; **Briant** ; Aliénor ; et Sybille.
- 11- **Briant 1^{er}** de Chateaubriand (? - 1301), marié en 1251 à Plerguer, avec « Jeanne de Beaufort » (? - 1280) qui apporte le château de Beaufort à la famille Chateaubriand, 2 fils connus : **Guy** et Briant.
- 12- **Guy** de Chateaubriand (1260 - 1314), marié en 1298 avec « Thominé Le Moine » (1260 - ?), officialise le 16 janvier 1302 la lignée des Geoffroy/Chateaubriand par un traité avec Ysabeau de Machecoul (Belle-fille de Geoffroy VI), rencontre le pape Clément V en 1309. 2 fils : **Briant** et Amaury.
- 13- **Briant II** de Chateaubriand (1300 - ?) marié avec « Marie de Beaumanoir » (1305 - ?) ; ratifie le traité de Guérande en 1381 ; 2 fils : **Bertrand** et Briand.
- 14- **Bertrand-Briand** de Chateaubriand (1325 - 1398), marié avec « Tiphaine du Guesclin » (1330 - ?), puis avec « Jeanne du Mesnil » (? – 26.8.1406) ; 3 fils : **Briand** ; Robert ; et Philippe.
- 15- **Briand** de Chateaubriand (1350 - 1381), marié avec « Isabelle du Chastellier » (1355 - ?). 4 enfants connus : **Briant** ; Marguerite ; Jacques ; et Isabelle.
- 16- **Briant** ou Briand III de Chateaubriand-Beaufort (? - 8 ou 17.7.1462), marié en 1415 avec « Marguerite de Téhillac », hérite, de sa cousine, Tiphaine, de la Châtellerie du Plessis-Bertrand de Saint-Coulomb en 1417. Amiral de la flotte malouine qui chassa les anglais du Mont-Saint-Michel le 16 juin 1425. 3 enfants connus : **Bertrand** ; Jeanne ; et Catherine.

- 17- **Bertrand** de Chasteaubriand-Beaufort (? - 15.6.1479), marié avec « Marie d'Orange ». 2 fils : **Jean** et Bertrand.
- 18- **Jean 1^{er}** de Chasteaubriand-Beaufort (? - 1497), marié en 1468 avec « Jeanne d'Espinay » (1435 - ?), 5 enfants connus : **Jean** ; Guillaume (? - 20.7.1530) qui habitait le château de Plessis-Bertrand ; Pierre ; François ; et Louise.
- 19- **Jean II** de Chasteaubriand-Beaufort (? - 1532), marié avec « Marguerite des Planches » (? - 1547). 4 enfants connus : Jeanne ; **François** ; Catherine qui se marie avec Guillaume de Guitté, ils auront 2 enfants : Guy (assassiné par Briand) et Françoise ; et Louise II.
- 20- **François** de Chasteaubriand-Beaufort et du Plessis-Bertrand (? – 14 ou 15.10.1562 à Saint-Coulomb), marié en 1540 avec « Anne-Jeanne de Tréal ». 4 fils dont : Christophe I qui se marie avec « Jeanne de Sévigné » puis avec « Charlotte de Montgommery » le 30.7.1565. Ils habitent au château du Plessis-Bertrand. Christophe devient protestant et cède ses héritages à son frère Briand avant de décéder le 13.3.1569) que Charlotte, veuve à l'âge de 15 ans, sans postérité, vendra en 1589 à « Guy de Rieux » seigneur de Châteauneuf, puis au duc de Mercœur qui en fit une place forte de la Ligue catholique bretonne. En 1598, Henri IV ordonna la destruction du château du Plessis-Bertrand ; **Briand** qui possède le second château de Beaufort ; Jean (6.2.1553 - 17.3.1578 à Plerguer- exilé en Normandie) ; et Georges (qui se marie avec « Gabrielle Bruslon » en octobre 1574. Georges hérite du second château de Beaufort de son frère Briand le 19.10.1574 par décision judiciaire. Ils ont Pierre en 1577, Guy en avril 1578, Christophe en janvier 1580, Françoise en octobre 1581, Claude (M) en novembre 1582, François (Janvier 1584 – 6 mars 1662), et un fils aîné « Pierre de Chateaubriand » (mars 1577 - 1631) qui se marie en 1607 avec « Françoise de Saint-Gilles » (? – 6.3.1662 à Beaufort) : 9 enfants dont « Gabriel » (1.7.1614 – tué à La Coudrette en Miniac le 9.10.1654) marié le 30.8.1651 avec Marie de Montigny, sans postérité, « Renée » (1610 - 20.5.1683 à Gardisseul), 4 mariages, hérite du second château de Beaufort de son frère Gabriel avant de le vendre le 14.1.1666, « Marguerite » (6.12.1615 - ?), « Jeanne » le 2.2.1617 à Plerguer, « Claude » le 20.5.1618 à Plerguer, « Gilles » le 2.12.1619, « Jacquemine » le 1.10.1621, « Jacques » le 7.5.1623, et « Louise » (10.11.1624 – 7.11.1696 au château de la Roche à Guenroc extinction de la branche de Beaufort) mariée à Louis Boju de La Ménolière le 16.2.1656.
- 21- **Briand** de Chasteaubriand, Seigneur de Vaurenier (1540 ? - décapité en septembre 1571), marié en 1565 avec « Jacquemine du Bois Rioult » (1534 - 1602) dont il a tué le premier mari « Guy de Guitté » fils de sa tante Catherine, en 1562... 3 enfants : François le 3 avril 1569 ; **Gilles** en mai 1570 ; et Jeanne. Après le meurtre, Briand perd le château du Plessis-Bertrand offert par son frère qui devient la propriété de « Charlotte de Montgommery » la seconde épouse de son frère Christophe, et perd également son château de Beaufort au profit de son frère Georges.
- 22- **Gilles** de Chasteaubriand (Baptisé le 14.5.1570 à St-Coulomb-20.7.1642 à Hénanbihen), réside au Boisgerbault en Ruca jusqu'à son mariage en 1595 avec « Marguerite Rogon, Dame de Bellestre et de la Guérande » (? - 1637). Ils habitent alors à La Guérande jusqu'en 1597, puis à Bellestre en Pléhérel. 5 enfants connus : **Christophe II** de Chateaubriand de la Guérande (né en 1597) ; Adrien (né le 9.7.1609 à Pléhérel) ; Jacquemine (née le 22.6.1612 à Pléhérel, décédée le 25.1.1635, elle épouse Pierre de Bouays du Mottay en 1633) ; Jeanne (née en 1617, se marie à Saint-Denoual le 13.6.1637 avec « François Hersart de La Ville-Marquet (Villemarqué) ». Elle décède le 30.7 ou le 20.9 1678 à Hénanbihen) ; et Jacques,

seigneur de La Salle (né en 1620, marié avec « Marguerite Le Normant de la Ville-Helleuc » le 26.1.1640 à Hénanbihen).

- 23- **Christophe II** de Chateaubriand de la Guérande (1.4.1597 à Ruca - 15.12.1675 à Hénanbihen), marié en 1623 avec « Jeanne de Berthelot de la Ville-Estienne et de la Ville-André » (? - 6.1.1664 à Hénanbihen), puis avec « Jacquemine Rogon des Salles » le 20.2.1666 à Hénansal. 7 enfants connus : Marguerite (née le 20.3.1624, épouse le 19.2.1647 « François du Rocher du Quengo » à Brusvilly) ; Louise (baptisée le 4.12.1629) ; **Jan** ; Jeanne (18.4.1633 – 25.11.1651) ; Gillette (née le 2.6.1637) ; Elisabeth (née le 15.3.1639, décède en 1677, se marie avec « Olivier de La Fruglais ») ; et Renée (mariée à « Joubin du Plessix »). Le 7 septembre 1669, Christophe de Chateaubriand a repris officiellement ses titres et ses droits de « sieur de La Guerrande et de la Ville-André ».
- 24- **Jan** (Jean) de Chateaubriand de la Guérande, seigneur de la Ville-André (5.3.1631 à Hénanbihen - 4.12.1711 à Hénanbihen), marié le 22.12.1650 à St Germain-de-la-mer en Matignon avec « Marguerite de La Chapelle du Dresnay » (? Hénanbihen - 15.4.1697) 6 enfants connus : Michel sieur de Bellestre (marié le 26.12.1668 à « Marguerite de La Barre ». Il serait décédé en 1699) ; **Amaury** ; Françoise (née en 1654) ; Toussainte (née le 23.9.1655, mariée en 1677 avec « François Mousson ») ; René (né le 22.3.1657) ; et Claude (né le 3.10.1658).
- 25- **Amaury** de Chateaubriand des Touches (et de La Ville-André en 1669) (Baptisé 9.12.1652 à Pléhérel – 29.7.1690 à Plumaudan), marié le 15.10.1677 à Brusvilly avec « Marie-Jeanne du Rocher du Quengo (1655 – 27.12.1726 au manoir des Touches à Guitté après s’être remariée le 10.1.1696 avec « Jacques de Pontual de la Ville-Guérin), 6 enfants connus dont Pierre-Louis (sieur de la Ville-André, épouse Anne Marie du Frost à Brusvilly, ils ont une fille Marie-Céleste née le 14.1.1706) ; Joseph-Hyacinthe ; **François** ; René-Amaury (sieur du Bignon, marié le 6.7.1720 avec « Claude-Yvonne-Charlotte-Françoise Laignel, dame de la Haye) ; Gabriel ; et Françoise (décédée en 1716).
- 26- **François** de Chateaubriand (19.2.1683 au manoir du Quengo à Brusvilly – 28.3.1729 au manoir des Touches en Guitté), marié le 27.8.1713 à Guenroc avec « Petronille- Claude Lamour de Lanjégu » (27.8.1692 à Izé – 22.10.1781 au château du Val), 12 enfants connus, 4 fils : François-Henri (né le 31.10.1717 – Prêtre – décédé le 26.2.1776 à Merdrignac) ; **René-Auguste** (1718 – 1786) ; Pierre Anne Marie (23 Janvier 1727 aux Touches – 20.8.1794 en prison de Saint-Malo) ; Joseph Urbain (22.3.1728 – 13.8.1772 à Dinan) ; et 8 filles : Céleste-Mélanie le 2.7.1714 ; Catherine-Julienne le 12.7.1715 ; Françoise le 4.6.1716 décédée à Caulnes le 27.7.1716 ; Constance-Modeste le 8.1.1720 ; Marie-Pélagie le 26.11.1720 ; Pélagie-Henriette-Bonne le 23.5.1722 ; Rosalie-Claude le 16.10.1723 ; et Françoise-Mélanie le 25.9.1725.
- 27- **René-Auguste** de Chateaubriand (23.9.1718 aux Touches en Guitté – 6.9.1786 à Combourg), marié le 3.7.1753 à Bourseul avec « Apolline Jeanne Suzanne de Bédée » (née le 7.4.1726 à Bourseul – décédée le 31.5.1798 à La Balue en Saint-Servan). Ils auront 10 enfants : Bénigne-Marie-Angélique le 2.12.1754 à Bourseul ; Geoffroy (4.5.1758 – 28.9.1759) ; Jean-Baptiste le 23.6.1759 (marié en 1787 avec « Aline Le Pelletier de Rosambo ». Ils furent guillotisés à Paris le 22.4.1794) ; Marie-Anne-Françoise 4.7.1760 – 11.7.1860 (mariée le 11.1.1780 à « François Geffelot » comte de Marigny) ; Bénigne-Jeanne en août 1761 (mariée en 1ère nocés le 11.1.1780 à « Jean-François Xavier » de Guébriac, puis en secondes nocés au comte de Châteaubourg) ; Julie-Marie le 2.9.1763 (mariée le 23.4.1782 à « Annibal Pierre François de

Farcy de Montvalon) ; Lucile (7.8.1764 – 9.11.1804) (mariée le 2.8.1796 au marquis de Caud) ; Auguste-Louis (mai 1766 – 30.12.1767) ; Calixte-Anne (30.6.1767 – 13.6.1769) ; et **François René**.

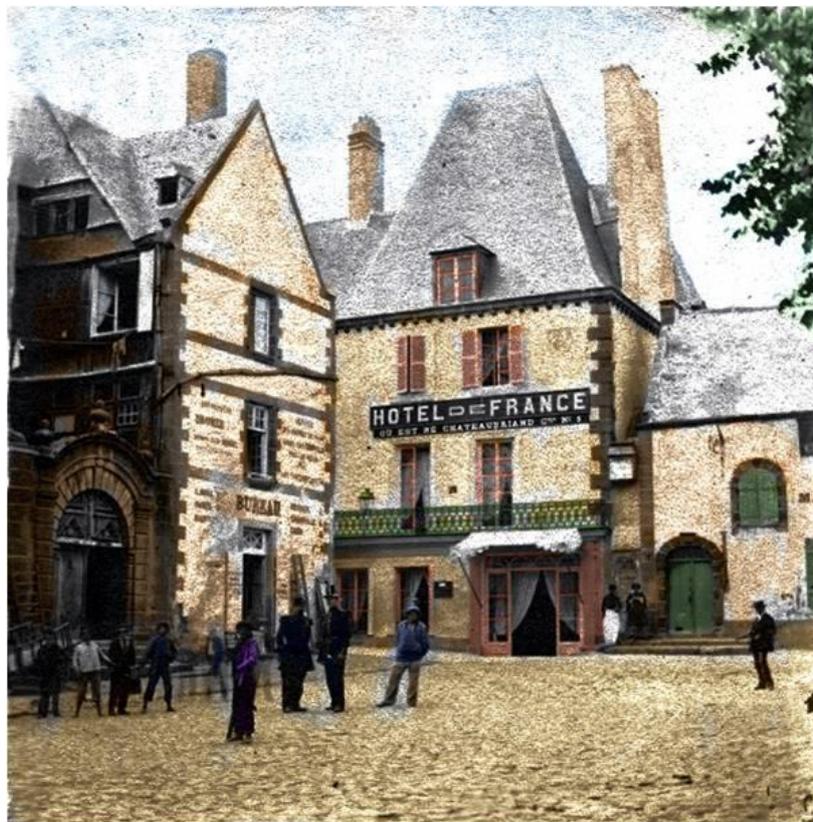
28- **François René de Chateaubriand**, né le 4.9.1768 à Saint-Malo – décédé le 4.7.1848 à Paris. (marié le 19.3.1792 avec « Céleste Buisson de La Vigne »). Sans postérité.



« Je sème l'or »
(semis de pommes de pin)



« Mon sang teint la bannière de France »
(Bannière de gueules semée de fleurs de lys d'or sans nombre)



DR

Sous « HOTEL DE FRANCE », il est indiqué : "où est né Chateaubriand Ch N°8"...

Samedi 15 octobre 2022

« Chateaubriand et les écrivains bretons : une intemporelle modernité »

par Yannick Pelletier

*Il est né sur un « rocher » un jour de tempête, le 4 septembre 1768.
Il repose sur un rocher face à la mer.*

« Me zo ganet e kreiz er mor » (1), dira bien plus tard le poète Yann-Ber Calloc'h (1888-1917), rejoint par la poétesse Angèle Vannier (1917-1980) qui dans *L'Arbre à feu* (1950), proclame : « Je suis née de la mer »... Lieu de naissance, espace réel ou imaginé des premiers apprentissages : tout se tient là. « Les flots, les vents, (la) solitude, qui furent mes premiers maîtres, convenaient [...] à la nature de mon esprit et de mon cœur » convient Chateaubriand dans *Mémoires de ma vie*.

Le vide et le retrait



Reprenant les propos de Chateaubriand, le philosophe Jean Grenier, dans *Les Grèves* (1957) - titre inspiré du vaste estran de la baie de Saint-Brieuc - célèbre les nuages protéiformes et libres parcourant « cette arène incommensurable qui se remplit à mesure qu'elle se vide ». Naît en l'homme le sentiment de la « frivolité » de ses occupations et préoccupations : il se sent heureusement superflu, éprouve son bonheur de l'inutilité. Et Grenier retiendra de sa « fréquentation assidue de la mer », le « caractère illusoire » de toute chose. À quoi cela mène-t-il ? « À rien ». Et précise-t-il, ce n'est pas un « mal littéraire ». C'est un mal métaphysique. N'est-ce pas ce même vertige, cette même délicieuse angoisse du vide qui tourmentèrent et enchantèrent François-René et René ? Tout désir enflammé s'éteint dans sa réalisation. Le vent des passions, comme le vent de l'Histoire, emporte tout. « [Entré] avec ravissement dans les mois des tempêtes », comment ne pas vouloir se faire « errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes » (*René*) ? Pour exprimer ces sensations, Chateaubriand laissera libre cours à ces phrases longues et rythmées qui se chassent l'une l'autre, se retirent l'une après l'autre, comme les vagues de la mer précise Grenier. La houle marine est au cœur du style de Chateaubriand.

Comme la mer nous livre au trop plein de ses flots et au trop vide de ses grèves, la forêt nous enferme dans sa luxuriance et dans une solitude appétante du désert et de la méditation.

Et ceci encore : jamais réellement là mais toujours présente, la Sylphide adorée ; toujours bien là, mais jamais réellement présentes, tant de femmes aimées. Autant en emportent le vent et les vagues... Tel est le jeu de l'absence-présence entre vide et plein, désir et satiété. Qu'y pouvons-nous ? – interrogeait René ? Rien, concluait-il...

Le vide et la plénitude

Que faire de ce trop plein qui est tout à la fois un trop vide et vice versa ? Et d'ailleurs un vide de quoi, un plein de quoi ? Face à l'infini que suggère la mer, aux nébuleux ailleurs qui hantent le ciel, à l'encercllement de la forêt fantasmagorique, Chateaubriand ne peut découvrir que son propre moi, sans limites comme la mer, insondable comme le ciel, impénétrable comme la forêt. Et au cœur de ce moi, rayonnant comme un Graal toujours à conquérir, cela seul : « ma liberté ». René est en bonne part le roman analytique de cette expérience métaphysique, encore que réelle et concrète.

À René qui ressent « au fond de son cœur [...] la puissance de créer des mondes », Jacques, le personnage éponyme d'un roman de Jean Grenier, répond : « je voudrais posséder tout » (2). Non pas « tout posséder », expression d'une addition-accumulation qui ressortirait de caprices enfantins. René veut être le guerrier et le pâtre. L'un ou l'autre ne sont que finitudes. Stendhal nous offre un singulier parallèle : Julien Sorel veut le Rouge et le Noir, Mme de Rênal et Mathilde de la Mole. Ici, il faut revenir à *Jacques*, la seule aventure qui vaille est celle de la liberté, la seule quête qui vaille est celle de l'Absolu. Au début du XXe siècle, à l'aube de la création de son œuvre romanesque, Louis Guilloux rêva avec quelques amis, dont Jean Grenier, de former à l'écart du monde une petite société où ils n'auraient qu'à travailler à leurs œuvres : « l'Abbaye », une « recherche de l'absolu. [...] Nous ne deviendrons pas, nous serions ». Être ou exister ...

La leçon de la mer

La vie et l'œuvre de Chateaubriand l'ont manifestement retenue. C'est (donc) à Louis Guilloux que nous en demanderons l'expression : « La mer [...] est la pureté. La terre, c'est l'inverse. L'idée de la mer, c'est tout de même l'idée de l'infini dans [...] tout ce qu'on voudra et l'abandon du fumier de la terre.



Si l'on réfléchissait à l'inverse, à savoir : faut-il réussir quoi que ce soit ? Il ne faut pas rentrer à l'Académie française (3), il ne faut pas être riche et ainsi de suite, ou alors c'est qu'on a limité ses ambitions à des ambitions purement terrestres » (4). Fuir le « fumier » et les turpitudes de la société, les prétentions de l'ego infatué ; ne pas monter sinon savoir descendre, se retirer : Chateaubriand aime les honneurs mais sait les rejeter, et les avantages qui vont avec comme il le fit lors de la prise de pouvoir de Louis-Philippe. Il voulut l'ambassade de Rome « parce que - dit-il - elle menait à rien, et qu'elle était une retraite dans une impasse ». Il embrasse une carrière politique à seule fin que s'instaure le régime de la liberté garantie par une presse libre. Cette même intention de liberté conduira Jules Lequier (1814-1862) à démissionner de Polytechnique ou Louis Guilloux à ne pas se soumettre à Aragon : écrire contre ce *Retour de l'URSS* de Gide en échange de son maintien de journaliste littéraire à *Ce Soir*.

Alors « si l'on réfléchissait » : la joie de la mer est donc de descendre, d'abandonner la boue du monde qu'elle ne rejoindra que contrainte par le flux. Extraordinaire contradiction puisque descendre, c'est monter (vers l'idéal) alors que monter, c'est descendre (vers l'impur et le souillé).

Contradiction : un point sur lequel s'accordent les exégètes de Chateaubriand. J.P. Clément nuance : « apparente incohérence ». J. d'Ormesson place l'incohérence et la mer au cœur de la psychologie et de l'œuvre de Chateaubriand. Cripure, le héros du *Sang noir* de Louis Guilloux (1935) affirme que la seule liberté de l'homme est de se contredire sans quoi il lui faut admettre une seule vérité, un seul code d'idées, en un mot une orthodoxie. Ce que vécut et dénonce Chateaubriand à travers le jacobinisme et son corollaire de la Terreur, Michel Le Bris le reprendra dans ses analyses à la lumière du XXe siècle, dans *L'homme aux semelles de vent* (1977) puis dans *Le journal du Romantisme* (1981).

Cet « esprit d'indépendance » est esprit de révolte et ne peut s'accommoder avec les « idées » dont « l'invasion sera équivalente à celle des barbares » (Chateaubriand). Le fameux Mal du siècle est intrinsèquement un mal historique. Chateaubriand a compris les dérives inhérentes à la Révolution : sans la liberté, la Terreur l'emportera ou, à défaut de Totalitarisme, le pouvoir mou de politiques prébendés régnant sur des féodalités de groupes pour mieux encadrer des citoyens « libres par la loi, esclaves par l'administration ».

De l'athéisme social au bonheur des hérésies

Chateaubriand : « Je ne crois à rien, excepté en religion ». Pas même en la liberté ? Il n'y a pas à y croire : elle n'est pas un idéal, elle est la réalité, la vie même, la part divine qui est en chaque homme. Chateaubriand, Lamennais, Lequier sont ici en total accord.

Or avec la fin de la royauté, voici le temps de l'Histoire. Celle-ci est en marche, stricto sensu elle est le progrès et exige donc la participation de tout homme ou son rejet. Elle a ses thuriféraires et ses gardiens du temple – de la déesse Raison – plus tard devenus gardiens de camps. Le temps sera aux « fonctionnaires de l'idéal », pâtres nouveaux menant les citoyens-moutons (5). Chateaubriand ne cesse de nous prévenir opposant « la liberté, [...] sentiment des âmes élevées », refusant tout « despotisme » à l'égalité, « passion des petites âmes », expression de « l'envie » et source des « basses résolutions ». Dans sa lignée, le philosophe Georges Palante (1862-1925) auteur de *Combat pour l'individu*, des *Antinomies de l'individu et de la société* forgea l'expression d'« athéisme social ». Jean Grenier, en 1938, publia son *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, dénonçant les totalitarismes présents et à venir.



Curieux et merveilleux hasard : Jean Grenier, un temps nommé professeur à Alger, aura pour élève Albert Camus qui, dans la même perspective publiera *La Peste* puis *L'Homme révolté*. « La Terreur [...] fut tout simplement une maladie morale, une peste » : de qui ? De Chateaubriand, lequel célébra les « hérésies » qui ne furent, ne sont et ne seront « que la vérité philosophique ou l'indépendance de l'esprit refusant son adhésion à la chose adoptée ». « Droit naturel et sacré », elles sont « une de nos plus nobles facultés » et préservent de « la complète barbarie ». C'est pourquoi « toujours il y aura des hérésies » parce que l'homme est « né libre ». Telle est l'essence du Romantisme philosophique et politique dont Michel Le Bris affirmera l'intemporelle modernité : « Le Romantisme aujourd'hui n'est autre que ce qu'il a toujours été : la rébellion contre cette entreprise d'anéantissement du sujet qu'est le monde moderne, l'affirmation contre tous les systèmes d'une conception esthétique et morale de la vie ».

Hérétiques de toutes les Bretagnes...

Il faut commencer par Pélage contre saint Augustin, Scot Origène (implicitement évoqué par Louis Guilloux dans *Le Jeu de patience*), Abélard voulant concilier science et foi comme bien plus tard Jules Lequier désirant accorder foi, raison et liberté. Il ne faudrait pas oublier Renan pour qui le but de la science est de nous dévoiler « le divin idéal qui seul donne du prix à l'existence humaine » et qui confiera au lecteur : « tout me prédestinait donc bien réellement [...] au romantisme de l'âme et de l'imagination, à l'idéal pur » (*Avenir de la science*).

Et voici que les rejoignent Saint-Pol-Roux, marseillais devenu l'un des plus grands poètes bretons, célébrant « l'idéo-réalité » pour mieux combattre l' « empire de la bêtise » incarné dans le culte de l'Histoire et dans les idéologies ; Armand Robin (1912-1961), poète libertaire clamant haut l'insurrection de l'esprit et l'amour humble de la vie ; Benjamin Péret (1899-1959), poète surréaliste, fustigeant la dictature des idées toutes faites et des nobles sentiments, auteur de *Mort aux vaches et au champ d'honneur*. Ne seront pas en reste Villiers de l'Isle-Adam ni Tristan Corbière habités par « un refus de se plier au monde » que Jean Grenier analysera sous le nom de « mal celtique », le mal de René qui ne se réduit pas à un mal du siècle. Plus proche de nous, Xavier Grall (1930-1981), proche d'un Lamennais, ancre sa révolte humaniste, européenne et chrétienne dans la terre et dans l'âme bretonnes, reprenant à Chateaubriand la notion de « service » qu'il partage avec Pierre-Jakez Hélias.

Les romanciers ? Eux non plus ne manquent pas, qui trempent leur plume dans le sillage de Chateaubriand : Roger Nimier et ses *Enfants tristes* (1953) promenant un « beau désespoir » dans un monde en déliquescence. Paul Nizan (1905-1940), dandy révolté qui entra au Parti communiste comme on entre en religion, lui qui rêvait d'une « Abbaye » où se retirer en écriture. « J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie », s'insurge-t-il dans *Aden-Arabie* avant de mettre en scène dans *Antoine Bloyé*, un René qui, ayant oublié sa révolte, finirait en retraité ranci, « un fantôme humilié ». Une vie volée puisque « tu n'as pas eu ton dû parce que tu n'as pas su le prendre », vitupérera P.J. Hélias dans *L'Herbe d'or* (1982). Mais quel dû ? « Je cherche quelque chose. Il commence à faire nuit. Je ne me rappelle pas bien ce que c'était » se désole le « René » de *Topologie d'une cité fantôme* (1976) du Brestois Alain Robbe-Grillet. Et volé par qui ? Par soi-même pour avoir oublié la leçon de la mer ? L'insoumission de la liberté ? Parce qu'une âme trop grande habite un monde trop limité dans un corps trop étriqué ? « Levez-vous vite, orages désirés... ». À qui voudra poursuivre la quête de l'Absolu, le rêve de l'ailleurs, le désir de l'Outre(-Monde) comme les « clochards célestes » de Jack Kerouac (Jean-Louis Lebris de Kerouac, d'origine bretonne), il pourra embarquer à bord de *Vent de soleil* (P.J Hélias), de *Chronique des gens de la nuit dans un port de l'Atlantique nord* (Philippe Hadengue), des *Noces barbares* (Yann Queffelec), des *Livres des guerriers d'or* (Philippe Le Guillou), du *Sang noir* (Louis Guilloux). Sans doute conviendrait-il aussi de se souvenir de celui qui se définissait « celte avant tout, rêveur bardique », L.F. Céline qui mit en exergue à son *Voyage au bout de la nuit* : « [...] Notre voyage à nous est entièrement imaginaire. Voilà sa force. [...] C'est un roman, rien qu'une histoire fictive. [...] C'est de l'autre côté de la vie ».

Il faut garder en soi « la puissance de créer des mondes » et d'écouter « la vie (redoublant) au fond de (son) cœur » : de Chateaubriand à aujourd'hui, une même invite nous est adressée. « Pour trouver le parfait et l'éternel, il faut dépasser l'humanité et plonger dans la grande mer », conseille Renan : « C'est là que j'ai été élevé, compagnon des flots et des vents », certifie Chateaubriand. Et Le Bris de rappeler que la vocation de la littérature est de « nous reconduire obstinément [...] vers la mer en nous ».

Retour vers le politique : Chateaubriand et Mona Ozouf



Composition française (2009) de Mona Ozouf, corrobore les remarques et analyses historiques de Chateaubriand : l'exécution du roi marque l'abandon du réel, charnel et local, au profit de l'abstrait et de l'universalisme. Le roi était un homme, la république est un principe. Si la Révolution a tué la royauté, elle a consacré la monarchie : pouvoir d'un seul homme ou d'un seul parti. Le roi, c'est le monde d'autrefois dans sa diversité et ses libertés. La République une et indivisible ne peut que récuser et mépriser les particularités. Et Mona Ozouf constatant l'écrasement du girondisme, ne peut que constater également qu'à toutes les « banalisations » jacobines, « la personnalité bretonne a opposé son obstination légendaire. Elle témoigne, plus que toute autre province, de la vie rebelle de l'esprit des lieux », cet « esprit » qui fait des Bretons d'éternels rebelles, d'indestructibles « hérétiques » comme l'auront vu et écrit tant d'écrivains bretons, à la suite de Chateaubriand fier de « cet esprit d'indépendance de ma province », disait-il...

Et pour conclure...

Il ne faut guère se méprendre sur le Romantisme de Chateaubriand : René, revenu d'Amérique, pourrait bien devenir ministre. Mais le tourment de son cœur aura pour corollaire la liberté de sa pensée. Le « mal celtique » n'empêcha pas Chateaubriand d'avoir pour morale, et l'honneur et l'amour de la vie : un matin, à Venise, il se sentit tout guilleret et heureux parce qu'il goûtait un beurre - salé, bien sûr – presque aussi excellent que celui de la Préalaye, près de Rennes.



D'outre-tombe et de sa tombe au bord de la mer, il nous rappelle que notre force est d'être de son lieu plus que de son temps... Pierre-Jakez Hélias ne dit pas autre chose et Louis Guilloux prolonge quand il affirme que « le seul progrès qui importe est celui d'une certaine conscience ».

Yannick PELLETIER

NOTES :

- (1) « Je suis né au milieu de la mer » ; *Ar en deulin* (Kendalc'h, 1986).
- (2) Roman posthume édité par les soins de Louis Guilloux aux éditions Calligrammes, 1979.
- (3) Elu en 1811 à l'Académie au fauteuil de Marie-Joseph Chénier, en réaction à la censure de son « discours de réception, éloge vibrant de la liberté », Chateaubriand « renonce à être reçu » (J.P. Clément, *Chateaubriand politique*, Hachette, 1987).
- (4) Entretiens avec Yannick Pelletier, publié dans *Louis Guilloux*, « Plein Chant », Bassac, 1982.
- (5) Louis Guilloux, *Les Batailles perdues*, Gallimard, 1960.



Louis Guilloux et Albert Camus

Samedi 3 juillet 2021

« Chateaubriand et Lamennais »

Prophètes de l'avenir

par Bernard Heudré

Naître dans un port, qui était alors l'un des plus florissants d'Europe, ne peut manquer d'influencer la sensibilité et l'intelligence. Un port regarde toujours plus loin, au-delà des horizons familiers avec ce qu'ils peuvent représenter de routine et d'enfermement.

Saint-Malo, comme un belvédère au-dessus des larges espaces maritimes, a invité ses enfants à prendre le risque de l'aventure, aventure au sens physique du terme avec des hommes comme Jacques Cartier, Duguay-Trouin, l'amiral Bouvet et tous les « Messieurs de Saint-Malo », aventure de l'esprit avec Maupertuis, La Mettrie, Chateaubriand et Lamennais.

Ces deux derniers se sont voulu comme des vigies scrutant les bouleversements de l'Histoire et indiquant des routes possibles pour affronter l'Avenir.



Dans une lettre publiée par le professeur Louis Le Guillou, que malheureusement il n'a pu dater, Chateaubriand écrit à Lamennais :

« L'avenir, quand il s'occupera de nous, remarquera peut-être que nous sommes tous deux nés sur le même rocher, à quelques années l'un de l'autre. Alcyons du même écueil, nous avons eu la même mer pour berceau et nous avons été battus par la même tempête. » (1)*

Les deux fils d'armateurs nés à quatorze ans d'intervalle ne se sont pas toujours bien compris. Au début de la Restauration, Lamennais, ultramontain et ultraroyaliste, se méfie de Chateaubriand qu'il juge trop libéral, s'accommodant un peu dangereusement de certaines idées révolutionnaires. En 1815, voici ce que Lamennais écrit de Chateaubriand, le comparant aux journalistes qui acceptent de collaborer au *Journal des Débats* :

« Chateaubriand est assez bien à sa place au milieu de cette canaille. » (2)

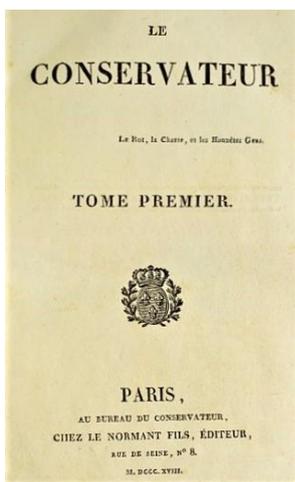
L'antagonisme peut aussi s'expliquer par le fait que les deux jeunes bretons tentent de se faire une place dans le monde littéraire et politique, et Chateaubriand a, si je puis dire, une sérieuse longueur d'avance. Dans les *Réflexions sur l'état de l'Église en France pendant le XVIIIème siècle*, ouvrage publié en 1808, Lamennais affecte d'ignorer le *Génie du Christianisme* alors qu'il s'en inspire ouvertement. Lorsque, quelques années plus tard, il met au point sa doctrine du sens commun pour défendre le Christianisme, il continue de s'inspirer de Chateaubriand qui, chez les sauvages d'Amérique, repère un pressentiment de la foi en la Trinité et affirme que le péché originel est « connu de tous les peuples ». La nécessité de la religion pour garantir l'ordre social, sans cesse rappelée dans l'*Essai sur l'indifférence*, est très largement exploitée dans le *Génie du Christianisme* où Chateaubriand déclare notamment : « *Il faut une religion ou la société périt.* ». Comme Chateaubriand a publié une *Défense du Génie du Christianisme*, Lamennais publie une *Défense de l'Essai*.

La première rencontre entre Chateaubriand et Lamennais eut sans doute lieu en 1816, ainsi qu'en témoigne une lettre du 20 octobre, adressée par Lamennais à Jean-Joseph Querret, principal du collège de Saint-Malo :

« Je lui témoignai, le plus honnêtement qu'il me fut possible le désir de cultiver sa connaissance... Peut-être penserez-vous que j'aurais dû aller voir M. de Chateaubriand. Cela eût été, j'en conviens, très fort dans la règle ; mais cette règle est ici totalement incompatible avec les devoirs des gens occupés. ». (3)

Lorsqu'en 1817, Chateaubriand publie un texte politique qui compte dans son œuvre, *Du Système Politique suivi par le Ministère*, Lamennais le commente ainsi à son frère Jean-Marie :

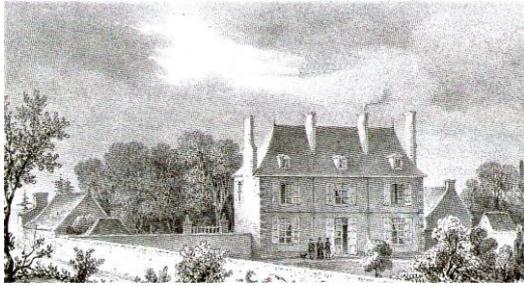
« Il y a de bonnes choses, mais que tout le monde suit et répète, de la manie libérale et constitutionnelle, et quelques traits heureux et brillants. Cet homme a un grand talent ; mais son esprit a peu de racine, et c'est ce qui fait que sa gloire séchera promptement. Comme certains arbrisseaux, il ne se nourrit guère que par les feuilles. » (4)



Les préventions de Lamennais à l'égard de Chateaubriand vont tomber avec leur collaboration au journal *Le Conservateur* publié à partir de 1818. Lamennais y fait ses premières armes de journaliste. Le 25 octobre, il écrit à son frère Jean-Marie :

« Quand ils surent au Conservateur que je consentais à donner des articles, ils furent ravis. Chateaubriand vint me voir, il fut fort aimable, me dit que nous étions nés sur le même rocher, que nous avions entendu les mêmes flots, etc... Je lui lus mon article : il en parut très content, et cet article se trouvera dans le 4^{ème} cahier. J'y traite de l'éducation des peuples. » (5)

En réalité, seule la première partie de l'article parut. La suite fit peur aux autres rédacteurs qui goûtaient peu les philippiques du jeune prêtre. Lamennais ne fut qu'un collaborateur occasionnel du journal, proposant un article chaque fois que l'actualité le mettait en colère. À propos du monopole universitaire, des honneurs rendus aux processions ou des projets de Concordat, il rédige des réquisitoires implacables contre le pouvoir politique. Son ultramontanisme exacerbé et sa haine de l'État laïc issu de la Révolution nourrissent l'éloquence de ce premier Lamennais journaliste.



Cependant la fréquentation plus habituelle de Chateaubriand le fait changer d'avis à l'égard de ce dernier, devenu l'illustre historien, le grand écrivain au charme inexprimable. Mais, lorsqu'en 1826 Chateaubriand a définitivement déserté le parti ultra, le ton se fait critique. De la Chênaie, Lamennais écrit le 22 janvier au comte de Senfft :

« M. de Chateaubriand nous donne articles sur articles ; cela n'a point de fin. Il ne peut se détacher de la diplomatie. On ne conçoit pas, et lui moins que personne, que l'Europe se passe de ses talents. Il lui annonce qu'elle s'en trouvera mal, et qu'elle périra par la conspiration des absolutistes. » (6)

Lors du conclave de 1829, Lamennais se moque du discours de Chateaubriand aux cardinaux, alors que l'ambassadeur du roi de France développe des thèmes que Lamennais va largement orchestrer après 1830. Voici ce que ce dernier écrit à son ami ultra, le baron de Vitrolles, le 6 avril 1829 :

« On a beaucoup parlé des discours de Chateaubriand au Conclave. Jamais, je crois, les cardinaux n'en avaient entendu de semblables. Enfin voilà le Saint-Esprit bien averti et s'il s'y trompe cette fois, ce ne sera pas la faute de M. de Chateaubriand. » (7)

Les coups de griffe de Lamennais continuent après la Révolution de 1830, alors que désormais les deux hommes se rangent dans le même camp politique, ou du moins la même opposition au régime de Louis-Philippe. Alors que Chateaubriand avait tout mis en œuvre pour le défendre à Rome, lorsqu'il était ambassadeur, Lamennais véritable écorché vif, poursuit ses remarques acerbes. Il commente ainsi le *Mémoire sur la captivité de la Duchesse de Berry*, que Chateaubriand a publié en 1833 :

« Ce mélange de Ronsard avec la langue et les formes de style de notre époque et l'espèce de recherche et d'affectation propre à Chateaubriand, forme le plus curieux composé que je vis oncques. Le fonds m'a paru extrêmement maigre... » (8)

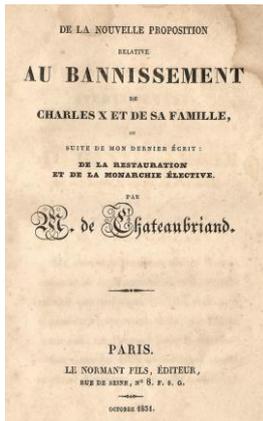
Une semaine plus tard, il est encore plus féroce dans une lettre à la comtesse Senfft :

« Le dernier écrit de Chateaubriand a un immense succès de parti. Les caisses royalistes se sont ouvertes, ce qui est la vraie pierre de touche, et la France a été, d'un bout à l'autre, inondée des phrases plus que jamais extraordinaires du « grand écrivain national ». C'est aujourd'hui son titre. Figurez-vous Ronsard épousant Atala : le chef-d'œuvre en question sera l'enfant de ce mariage. » (9)

C'est la crise traversée par Lamennais en 1833, le conduisant à publier les *Paroles d'un croyant*, qui réconcilie en profondeur deux hommes beaucoup plus proches qu'ils ne pensaient l'être, deux hommes dont la réflexion sur le devenir de la société et de l'Église avait déjà convergé. Au début d'avril 1834, Lamennais, grâce à une intervention de Ballanche, rencontre Chateaubriand chez Mme Récamier. Sainte-Beuve, présent, évoque cette rencontre dans *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire* :

« Il était curieux de les entendre s'appeler M. l'abbé, M. le vicomte, en se raccrochant à des temps déjà bien éloignés, et où ils étaient l'un et l'autre fort différents. » (10)

Dans une lettre à son ami Benoit d'Azy, adressée le lendemain de la rencontre, Lamennais écrit :



« Je rencontrais hier Chateaubriand chez Mme Récamier. Il y a dix ans que je ne l'ai vu. Je l'ai trouvé changé et vieilli étonnamment, la bouche creuse, le nez pincé et ridé comme le nez des morts, les yeux enfoncés dans les orbites. Cela m'a fait de la peine. » (11)

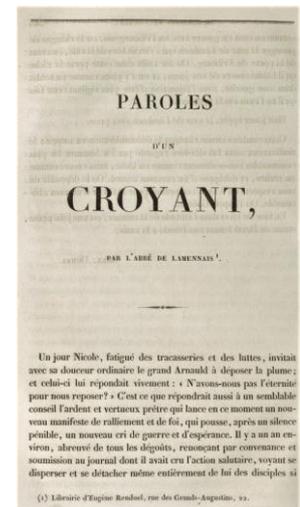
Ce mois d'avril 1834 n'est pas seulement une rencontre physique, c'est aussi une surprenante rencontre intellectuelle. Le 15 avril 1834, la *Revue des Deux Mondes* publie un texte capital de Chateaubriand, *Avenir du monde*, où se révèlent le visionnaire et le prophète. Le 30 avril, paraissent les *Paroles d'un croyant* qui consacrent la rupture de Lamennais avec l'Église. Lamennais découvre enfin celui qui écrivait en 1831 dans *De la Nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille* :

« Quant à moi, qui suis républicain par nature, monarchiste par raison, et bourbonniste par honneur. » (12)

Après la parution des *Paroles d'un croyant*, certains invitent Chateaubriand à répliquer et à réfuter les idées de Lamennais qui, dans une lettre du 25 mai, évoque cette tentative et cite la réponse de Chateaubriand :

« Répondre à M. de Lamennais ? Mais c'est indigne ! J'écrirais plutôt dix mille fois dans le même sens. » (13)

Voyons donc ce sens emprunté par les deux malouins, ce sens qui les conduit à dépasser les aléas du débat politique et social pour tenter de préparer les voies de l'avenir. Chateaubriand et Lamennais participent à ce que Paul Bénichou appelle « le sacre de l'écrivain », avec le sous-titre explicitant le contenu de son étude : *Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïc dans la France moderne*. Face à la faiblesse de la théologie, et même le prêtre Lamennais n'a pas eu de véritable formation théologique, l'écrivain se fait poète de l'avenir.



Chateaubriand avait déjà esquissé dans le *Génie du Christianisme* l'un des axes essentiels de sa pensée : en s'adaptant à son temps, le Christianisme pourra contribuer à ressouder un ordre social mis à mal par la Révolution française. En transformant les structures sociales, la Révolution a en effet cassé les liens de solidarité tissés au long des siècles, notamment ceux du travail et de la famille. La suppression des corporations et l'institution du divorce en sont deux manifestations. Chateaubriand craint l'éclatement d'une société soumettant l'homme à la loi implacable de la productivité. L'analyse qu'il fait du processus révolutionnaire, esquissée dans *l'Essai sur les révolutions* et reprise tout au long de son œuvre, annonce celle de Tocqueville ou, plus proche de nous, celle de François Furet. Ce que Paul Bénichou appelle le « néo-catholicisme » de Chateaubriand et Lamennais est susceptible d'intégrer les valeurs laïques contemporaines, comme la liberté, le progrès, l'émancipation des « laissés-pour-compte » et, au terme, la régénération de l'espèce humaine. L'un et l'autre vont désormais célébrer l'alliance de la religion et de la liberté. Alors que l'on a souvent soupçonné Chateaubriand d'opportunisme, il anticipe le plus souvent Lamennais. Dans la préface à la réédition de *l'Essai sur les révolutions*, de l'édition Ladvocat, publiée en 1826, Chateaubriand dit sa satisfaction de voir établie en France une monarchie représentative, mais si on s'avisait de revenir à une

monarchie absolue, il est clair que l'on s'orienterait vers une république représentative. De toute manière, pour assurer des garanties suffisantes de liberté, Chateaubriand est amené à confier une mission politique au Christianisme qui, bien sûr, devra abandonner toute tentative d'empiéter sur le pouvoir temporel pour se contenter d'agir dans la cité comme une influence spirituelle féconde. En 1822, dans un texte qui n'a été publié qu'en 1947, sous le titre *Incidences, Disgression philosophique*, Chateaubriand écrit :

« Le christianisme est l'appréciation la plus philosophique et la plus rationnelle de Dieu et de l'homme, il renferme les trois grandes lois de l'univers, la loi divine, la loi morale, la loi politique ; la loi divine, unité de Dieu en trois essences ; la loi morale, charité ; la loi politique, liberté. La chute de l'homme et le sacrifice du Christ, ne sont plus aujourd'hui des mystères ; la faute et l'expiation restent l'histoire la plus touchante et la plus profonde de l'humanité » (14)

Dans le discours du 7 août 1830 à la Chambre des pairs, il déclare : *« La liberté ne découle pas du droit politique [...] elle vient du droit naturel. »*. Déjà dans une note de 1829, en écrivant *« La liberté est chrétienne »*, il devance l'équation mennaisienne : *« Dieu et la liberté »* mise en exergue du journal *L'Avenir*. Dès 1828-1829, Chateaubriand a mis au point cette confession surprenante qui termine le *Congrès de Vérone*, publié en 1838 :

« Les sociétés meurent comme les individus. Dorénavant indépendant de ces sociétés transitoires et variables, je ne reconnais plus que l'autorité mystérieusement souveraine attachée par le Christ aux bras de la Croix avec la liberté première. Mieux vaut relever du ciel que des hommes : la Religion est le seul pouvoir devant lequel on peut se courber sans s'avilir. » (15)

Au début de la Monarchie de Juillet, Chateaubriand se fait le directeur de conscience d'une jeunesse gagnée aux idées de *L'Avenir*. Dans la *Lettre aux rédacteurs de la Revue Européenne*, publiée le 15 décembre 1831, rédacteurs parmi lesquels nous trouvons Frédéric Ozanam et Mgr d'Hulst, Chateaubriand reprend des éléments de son discours aux cardinaux du Conclave :

« Lumière quand elle se mêle aux facultés intellectuelles, sentiment quand elle s'associe aux mouvements de l'âme, la religion chrétienne croît avec la civilisation et marche avec le temps... Après avoir traversé des âges de ténèbres et de force, le christianisme devient chez les peuples modernes le perfectionnement même de la société. » (16)

Dans cette lettre, avec son sens de l'inéluctable mort des sociétés et des individus, il laisse pourtant éclater un chant d'espérance, après avoir annoncé la fin de la puissance temporelle de l'Église :

« Mais ce n'était là qu'une transformation et non une fin. Le christianisme retournera à l'obscurité des cryptes qu'avaient reproduites nos basiliques du Moyen Âge ; il se replongera dans le tombeau du Sauveur pour y rallumer son flambeau, ressusciter un jour glorieux d'une nouvelle Pâque et changer une seconde fois la face de la terre. » (17)

Mais jamais Chateaubriand ne dresse mieux sa stature de prophète que dans l'article de la *Revue des Deux Mondes*, réutilisé et orchestré dans la conclusion des *Mémoires d'outre-tombe*. Tirant, comme Lamennais, les leçons de la Révolution française, il insiste sur la nécessité d'accepter résolument le mouvement et la vie, en refusant la stagnation et surtout la réaction. Utilisant un maître-mot du vocabulaire religieux du XIX^{ème} siècle, il invite à discerner ce que la Providence veut dire aux hommes de son temps.

L'une des questions principales alors soulevées est celle de la propriété. Voici ce qu'il écrit dans son *Avenir du monde* :

« Quand il ne s'agirait que de la seule propriété, n'y touchera-t-on point ? Restera-t-elle distribuée comme elle l'est. Une société où les individus ont deux millions de revenu, tandis que d'autres sont réduits à remplir leurs bouges de monceaux de pourriture pour y ramasser des vers (vers qui, vendus aux pêcheurs, sont le seul moyen d'existence de ces familles autochtones du fumier), une telle société peut-elle demeurer stationnaire sur de tels fondements au milieu du progrès des idées ?

Mais si l'on touche à la propriété, il en résultera des bouleversements immenses qui ne s'accompliront pas sans effusion de sang ; la loi du sang et du sacrifice est partout : Dieu a livré son fils aux clous de la croix pour renouveler l'ordre de l'univers. Avant qu'un nouveau droit soit sorti de ce chaos, les astres se seront souvent levés et couchés. Dix-huit cents ans depuis l'ère chrétienne n'ont pas suffi à l'abolition de l'esclavage ; il n'y a encore qu'une très petite partie accomplie de la mission évangélique. » (18)

Le ton n'est pas loin de celui de Lamennais dans les *Paroles d'un croyant* qui fait dire au « Jeune soldat » du ch.35 :

« - Jeune soldat, où vas-tu ?

- *Je vais combattre pour que tous ne soient plus la proie de quelques-uns, pour relever les têtes courbées et soutenir les genoux qui fléchissent. » (19)*

Lamennais publie d'ailleurs un article dans cette même *Revue des Deux Mondes* au mois d'août 1834, sous le titre *De l'Absolutisme et de la Liberté*. Les thèmes qu'il développe sont très proches de ceux de Chateaubriand. Ce qui explique l'étonnement de Lamennais de voir Rome condamner sa pensée. Il écrit à Emmanuel d'Alzon :

« Il est étrange qu'à Rome on fasse de moi un bouc émissaire, on me désigne à la haine, à l'horreur de tous les chrétiens, on me charge d'anathèmes et de malédictions, tandis que tant d'autres, et pour ne citer que les noms les plus honorés, Lamartine, Chateaubriand, tiennent le même langage que moi, professent les mêmes principes, annoncent hautement les mêmes prévisions, sans que qui que ce soit y trouve à redire. C'est là, certes, une singulière équité. Dieu jugera... » (20)

Lamennais oubliait sans doute que lui était prêtre, alors que Chateaubriand et Lamartine étaient laïcs, ce qui ne pouvait manquer d'entraîner une appréciation différente de la part de Rome.

Désormais Chateaubriand et Lamennais entretiennent des échanges réguliers. Lorsque ce dernier s'en prenait au catholicisme qui l'avait déçu, Chateaubriand l'arrêtait aussitôt par un ferme « Je veux croire ». Sa foi, un moment appuyée sur la confiance que lui inspirait la vie, le guérit du désespoir que cette vie lui inspire. Elle lui est plus nécessaire que jamais. *« Ma conviction religieuse, en grandissant, a dévoré mes autres convictions ; il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi. »* Son scepticisme humain a renforcé son espérance religieuse.

Alors que Lamennais soumet volontiers l'Écriture aux exigences d'un messianisme social qui fait se poser des questions sur le contenu de sa foi au Christ, Chateaubriand, ainsi que le souligne justement Jean-Paul Clément dans son introduction à l'édition de la *Lettre à MM. Les rédacteurs de la Revue Européenne*, ne se transforme pas *« en apôtre d'un peuple promu au rang de puissance messianique. C'est en observateur engagé mais lucide, partagé entre la nostalgie et l'anticipation, que le « maître » assiste aux bouleversements de la société européenne. » (21)*

Chateaubriand sait qu'il faudra beaucoup de temps pour arriver à la République, au nivellement des fortunes ou à l'émancipation légale de la femme. Mais sa foi en un avenir meilleur, soutenue par « *cette espérance chrétienne dont les ailes croissent à mesure que tout semble la trahir* » (22), reste ferme comme il le dit dans les dernières lignes des *Mémoires d'outre-tombe* : « *Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil.* » (23)

Le soleil s'est-il levé ? Pour une part, certes, mais il n'a pas achevé sa course.

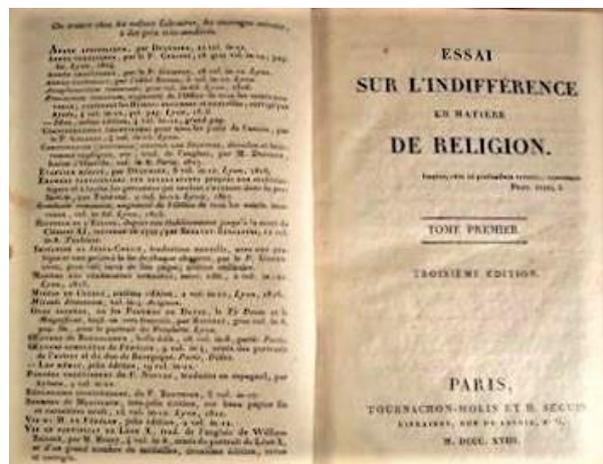
Les deux prophètes de l'avenir ont tenté de soulever le voile. Leur œuvre a nourri des générations. Leur admiration réciproque a renforcé leurs convictions. Dans son *Essai sur la littérature anglaise* (1836), Chateaubriand cite un long passage des *Paroles d'un croyant*, avec cette belle introduction :

« *La révolution française a produit aussi des écrivains qui ont vu la liberté dans la religion ; mais ici notre supériorité est manifeste. C'est dans les champs de la Croix que l'abbé de Lamennais a recueilli cet intérêt si tendre pour la nature humaine, pour les classes laborieuses, pauvres et souffrantes de la société ; c'est en errant avec le Christ sur les chemins, en voyant les petits rassemblés aux pieds du Sauveur du monde, qu'il a retrouvé la poésie de l'évangile. Ne dirait-on pas que ce tableau est une parabole détachée du sermon de la Montagne ?* » (24)

Dans le portrait de Lamennais placé à la fin des *Mémoires*, Chateaubriand dit qu'il aurait aimé recevoir de lui l'absolution sur son lit de mort. La scène aurait été belle, le 19 juillet 1848, de voir Lamennais donner une dernière bénédiction à celui que tout Saint-Malo venait de mettre en terre. L'essentiel demeure : l'acuité de leur regard porté sur l'avenir, et leur engagement pour commencer à donner au monde cette espérance sans laquelle l'avenir demeure un rêve.



Bernard Heudré

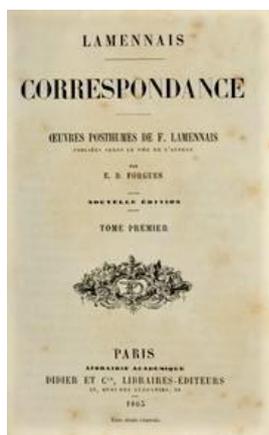


Notes :

*Alcyon, oiseau mythique, rencontre considérée par les Grecs comme un heureux présage.

(1) Lettre citée par Louis Le Guillou, in *Lamennais vu par Chateaubriand*, Bicentenaire de Chateaubriand, Paris, Minard, 1971, p.63

(2) Ibidem, p.64



(3) Lamennais – *Correspondance générale*, Paris, Armand Colin, 1971, t.I, p.321

(4) Ibidem, p.375

(5) Ibidem, p.446

(6) Ibidem, t.III, p.147

(7) Ibidem, t.IV, p.125

(8) Ibidem, t.V, p.276

(9) Ibidem, p.296

(10) Sainte-Beuve - *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, Paris, Garnier Frères, 1861, t.II, p.393

(11) Lamennais – *Correspondance générale*, op.cit t.VI, p.114

(12) *De la Nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille*, édit. J.P. Clément, Paris, Imprimerie Nationale, 1993, t.II, p.620

(13) Lamennais – *Correspondance générale*, op.cit t.VI, p.114

(14) Cité dans *M.O.T.*, édition Levaillant, t.I, p.633

(15) Chateaubriand – *Congrès de Vérone*, Paris, Delloye, 1839, t.II, pp.450-451

(16) Marcellus – *Chateaubriand et son temps*, Paris, Michel Lévy Frères, 1859, p.356

(17) *Lettre aux rédacteurs de la Revue Européenne*, édition J.P. Clément, Imprimerie Nationale, 1993, t.II, p.744

(18) *Lectures des Mémoires d'outre-tombe*, 1834, pp.153-154

(19) *Paroles d'un croyant*, 1834, p.203

(20) Lamennais – *Correspondance générale*, t.VI, p.207

(21) *Lettre aux rédacteurs de la Revue Européenne*, édition J.P. Clément, t.II, p.734

(22) *M.O.T.*, t.II, livre 44, ch.7, p.93

(23) Ibidem

(24) *Essai sur la littérature anglaise*, t.I, p.357

Samedi 10 juillet 2021

Marcel PROUST et François-René de CHATEAUBRIAND

par Guy Berger



Marcel Proust est né à Auteuil le 10 juillet 1871. Il est décédé à Paris, rue Hamelin, le 18 novembre 1922. Cette année 2021 est, donc, l'année du cent-cinquantième anniversaire de sa naissance et l'année prochaine sera celle du centenaire de sa disparition. D'ores et déjà, pour commémorer ce double anniversaire de l'écrivain qui est aujourd'hui universellement considéré comme le plus grand du XXème siècle français, ont été annoncés des publications, des colloques et des expositions. Gallimard a publié en avril de cette année *Soixante-quinze feuillets et autres manuscrits inédits*, un recueil mis au point par Nathalie Mauriac Dyer de premières esquisses de *La Recherche du temps perdu*, que l'on peut dater de 1908. Les Cahiers de l'Herne ont fait paraître en mars un riche *Cahier Proust*, sous la direction de Jean-Yves Tadié, l'éditeur de la *Recherche* dans la Bibliothèque de la Pléiade. Le mois dernier, en septembre 2021, Michel Erman a donné chez Actes Sud un bref essai suggestif : *Marcel Proust, la vie, le temps*. Une grande exposition sera organisée à la Bibliothèque nationale de France en octobre 2022. D'autres expositions sont annoncées pour les mois à venir au Musée Carnavalet et au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme à Paris. Notre Société ne pouvait manquer de participer à la célébration de ces anniversaires.

C'est peu dire, en effet, que de rappeler que Proust fut un grand lecteur de Chateaubriand. On peut percevoir l'écho de ses lectures, saisir les nuances de son admiration, d'abord dans ses écrits de critique littéraire qui ont pour la plupart précédé la rédaction de la *Recherche du temps perdu*, mais aussi dans certains passages décisifs de celle-ci.

Le rapport de Proust à Chateaubriand n'est pas un thème mineur. Il a déjà été étudié par d'éminents commentateurs ou analystes de Proust : Bernard de Fallois a consacré à la confrontation Proust-Chateaubriand une de ses *Sept conférences sur Marcel Proust*, un livre publié en 2019. J'aimerais aussi citer l'article *Chateaubriand* dû à Pierre-Louis Rey, professeur émérite à la Sorbonne nouvelle, du *Dictionnaire Marcel Proust* paru en 2014 chez Champion. Le *Cahier de l'Herne* relatif à Proust contient un bel essai : *Transversale, Proust et Chateaubriand*, dû à notre ami Sébastien Baudoin.

La confrontation de Proust et de Chateaubriand a un intérêt qui va bien au-delà du simple examen d'un éventuel rapport d'influence ou de parenté entre deux écrivains, tel qu'il peut en exister, assez fréquemment, pour d'autres auteurs proches dans le temps, dans les domaines des

idées, des images, du style ou de la langue. Les *Mémoires d'outre-tombe* et la *Recherche du temps perdu*, ces deux livres que moins d'un siècle sépare, bien que fort différents, ont une unité profonde en ce sens qu'ils ont un thème central identique : la méditation sur l'homme dans le temps et sur le travail de la mémoire. C'est ce que nous souhaiterions commencer à vous montrer cet après-midi.

Pour ma part, mon exposé n'aura pour ambition que d'introduire ce sujet. Après avoir rappelé brièvement la vie et l'œuvre de Proust, j'examinerai deux textes de critique littéraire de Proust ayant trait à Chateaubriand, puis je rechercherai dans son œuvre maîtresse, la *Recherche du temps perdu*, particulièrement dans le volume paru en 1927, le *Temps retrouvé*, le souvenir de la lecture par son auteur des *Mémoires d'outre-tombe*.

Qui était Marcel Proust ? Quelle fut la genèse de son œuvre maîtresse, *La recherche du temps perdu* ? Il peut paraître aujourd'hui un peu provocateur de commencer une communication sur Proust en posant de telles questions. Nul n'ignore qu'il a consacré un livre, connu sous le titre *Contre Sainte-Beuve*, un livre que toutefois il n'a pas publié lui-même de son vivant, pour dénoncer l'erreur de la méthode dite biographique, celle, représentée selon lui par Sainte-Beuve, Taine, Paul Bourget, et qui partirait de l'idée que l'on ne doit pas se contenter de lire les œuvres d'un écrivain pour s'imaginer le connaître, parce qu'un homme n'est jamais un pur esprit et qu'il faut enquêter sur ce que fut sa vie, son milieu social et son époque, avant de prétendre comprendre ou même apprécier les écrits qu'il a laissés. Écoutons Proust « *Cette méthode qui consiste à ne pas séparer l'homme et l'œuvre, ... cette méthode méconnaît ce qu'une fréquentation un peu profonde avec nous-mêmes nous apprend : un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices* »¹⁶. Proust dans une lettre du 1^{er} janvier 1921, l'année précédant sa mort, écrira : « *Je tiens absolument à ce qu'il ne soit conservé et a fortiori publié aucune correspondance de moi* »¹⁷. Faut-il vous dire qu'il n'a guère été suivi par les proustiens. Nous disposons aujourd'hui de savantes biographies qui utilisent, entre autres sources, la correspondance abondante qui a été publiée, de même que les témoignages laissés par ceux qui l'ont connu, ses amis ou les personnes à son service¹⁸. Les volumes des éditions de ses œuvres, notamment ceux de la Pléiade, contiennent donc des chronologies détaillées de sa vie.

Proust ne se faisait pas d'illusion. Cette curiosité n'est pas anormale. Elle n'est discutable, comme l'a bien vu Proust, que si elle a la prétention de découvrir des faits qui auraient pu « déterminer » la naissance d'une œuvre, que si elle croit qu'il est possible d'« expliquer » totalement par des causes physiologiques, psychologiques, sociales et économiques ce qui est à l'origine d'une œuvre artistique et ce qui fait son originalité et sa valeur. Mais Proust pouvait ressentir lui-même cette curiosité et l'exprimer. En novembre 1902, lors d'un de ses voyages en Hollande, il avait emporté un livre d'Eugène Fromentin, *Les Maîtres d'autrefois*. Il écrivit à sa mère qui lui avait conseillé cette lecture, pour lui demander si elle n'avait pas des renseignements sur la

¹⁶ Marcel Proust, *Contre Sainte Beuve*, édition de la Pléiade, pp. 221-222.

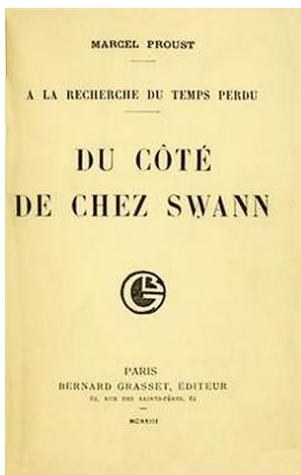
¹⁷ Marcel Proust, *Correspondance*, tome XX, p. 35.

¹⁸ Particulièrement Jean Cocteau (*Le Passé défini*, p.193), Paul Morand (*Le visiteur du soir*, 1949), Céléste Albaret (*Monsieur Proust*, 1973).

vie de ce Fromentin : « *C'est ennuyeux, écrivait-il, de n'avoir aucun tuyau sur quelqu'un avec qui on vient de passer quinze jours à l'hôtel.* »¹⁹

Comme il est vraisemblable que vous aurez cette même curiosité concernant un écrivain qui vous est sans doute moins familier que Chateaubriand, j'ai consigné dans un document qui sera publié en annexe de cette communication une chronologie de la biographie de Proust et quelques indications sur sa bibliographie. Permettez-moi de commenter rapidement ce document.

La vie de Proust fut brève et marquée par l'asthme qui le fit souffrir dès son enfance. Sa vocation d'écrivain se manifesta dès sa jeunesse. Son premier livre, *Les Plaisirs et les Jours*, apparut lorsqu'il avait 25 ans. Ecrire fut très tôt le seul but de sa vie. Il y consacra toute son énergie qui était grande. Mais il n'appartint jamais vraiment au milieu littéraire. Ses parents lui laissèrent une fortune suffisante pour lui éviter de travailler en exerçant une profession. Il put même vivre jusqu'à sa mort dans un certain luxe, voyageant en Bretagne et sur la côte normande, en Suisse, aux Pays-Bas et en Italie, recevant ses amis au Ritz et disposant de personnes à son service.



Après diverses tentatives, dont des traductions dotées de préfaces, et la publication dans la presse de textes courts, ce n'est, cependant, qu'à partir de 1908-1910, quelques années après la mort de ses parents, qu'il entreprit la rédaction de ce qui sera l'œuvre de sa vie : un grand et long roman : *A la recherche du temps perdu*, désigné aussi comme *Les intermittences du cœur*. Ce livre est un roman, ayant une ambition morale ou philosophique, et non une autobiographie. C'est une différence majeure avec *Les Mémoires d'outre-tombe*. Mais on sait aussi qu'il se présente par moments comme une confession, voire un livre de souvenirs, ce qui a pu induire en erreur certains biographes. Chacun connaît l'incipit du premier tome, *Du côté de chez Swann* : « *Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors.* »²⁰ Proust y travailla jusqu'à la veille de sa mort. Dans un premier temps, malgré ses nombreuses relations mondaines, il eut des difficultés pour trouver un éditeur. Ce n'est qu'en 1916 que Gallimard, se rendant compte, un peu tardivement, de la qualité littéraire de l'écrivain, accepta de devenir son éditeur. Les cinq premiers tomes, *Du côté de chez Swann*, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *Le côté de Guermantes*, *Sodomie et Gomorrhe*, *La Prisonnière*, parurent de 1917 à 1922. Les deux derniers, *Albertine disparue* et *Le temps retrouvé*, qui donnent la clef de l'œuvre, son ultime signification, ne furent publiés qu'en 1925 et 1927, trois ans et cinq ans après la mort de leur auteur.

A partir de ces années 1920, Proust n'a jamais cessé d'être lu et même de passionner les lecteurs avertis. *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* reçut, en 1919, le prix Goncourt. Cela reste un des titres de gloire de ce jury qui ne fut pas toujours aussi bien inspiré. Mais il fallut, alors, toute l'autorité dans les milieux nationaux de Léon Daudet, un des éditorialistes réguliers de l'Action française, pour faire admettre, un an après la fin de la guerre, que ce livre soit préféré aux Croix de bois, un beau livre de Roland Dorgelès. Raymond Aron, né le 14 mars 1905, rappelle dans ses Mémoires qu'élève à l'ENS où

¹⁹ Marcel Proust, *Correspondance*, tome III, p. 165. Eugène Fromentin, né et mort à La Rochelle, a vécu de 1820 à 1876. Il fut un peintre et un écrivain. *Dominique*, le roman considéré comme son chef-d'œuvre littéraire, parut en 1862. *Les Maîtres d'autrefois*, une étude de la peinture flamande et hollandaise, parurent en 1876.

²⁰ Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, édition de la Pléiade, tome I, p. 3.

il avait été reçu en 1924, il avait « gardé le culte de Proust ». En 1928, invité par Paul Desjardins aux décades de Pontigny, après son agrégation de philosophie où il avait été reçu premier, il donna une communication sur cet écrivain qui, dit-il, le « transportait ». Un peu plus tard, en 1930, lecteur de français à l'Université de Cologne, il le fera lire aux étudiants allemands²¹. Albert Thibaudet donna en 1936 une *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours* (chez Stock) qui est restée célèbre par la façon originale et perspicace dont il groupait les écrivains par « générations ». Pour la dernière génération, celle de 1914, Proust était le seul qu'il avait pu étudier un peu longuement. « *Le premier ébranlement, et celui qui jusqu'à présent a eu le plus de conséquences, écrivait Thibaudet, fut communiqué par le roman de Proust. La Recherche du temps perdu parut d'abord dans la littérature une œuvre inattendue et inclassable, une rupture, une aventure* »²²

Néanmoins Proust fut longtemps absent des programmes universitaires. Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, la mode était, en outre, à la littérature engagée. On était un peu revenu à l'époque (1912) où Gide avait écrit que Proust « n'était qu'un snob et un mondain ». Sartre déclarait d'ailleurs, sur un ton péremptoire, que nous étions enfin « débarrassés » de Proust. Il fallut attendre 1969 pour que Proust soit proposé pour la première fois à l'agrégation avec *Le Côté de Guermantes*. Les choses, vous le savez, ont bien changé à partir des années 1970. Les travaux de Jean-Yves Tadié, de Luc Fraisse, de Pierre-Louis Rey, d'Antoine Compagnon, de Michel Erman, de Maurice Bardèche, de Georges Poulet, d'Henri Bonnet, de Michel Schneider et de bien d'autres spécialistes ont transformé le paysage intellectuel. Les éditions de la Pléiade, de 1971 à 1989, la publication chez Plon de la *Correspondance* de 1970 à 1993, ont donné un accès désormais facile et sûr aux textes. Un homme a eu dans cette évolution un rôle décisif et précurseur : Bernard de Fallois. C'est lui qui ayant entrepris une thèse sur la formation de la *Recherche du temps perdu*, à un moment où ce sujet était totalement délaissé, demanda conseil à André Maurois qui venait de publier *A la recherche de Marcel Proust* (Paris, Hachette, 1949), la première bonne biographie de Proust. Celui-ci l'orienta vers les dossiers conservés chez la nièce de Marcel Proust, la fille de son frère Robert. Ils lui permirent, après un gros travail, d'éditer, en 1952, *Jean Santeuil*, un premier essai de roman, commencé en 1895, abandonné par son auteur en 1900, resté inédit, et, en 1954, *Contre Sainte-Beuve*, un ouvrage de critique littéraire rédigé en 1908, également resté inédit. Plus récemment, on doit à Bernard de Fallois deux précieux ouvrages d'initiation à la lecture de Proust : *Introduction à La Recherche du temps perdu* et *Sept conférences sur Marcel Proust*, qui ont été publiés en 2018 et 2019²³.

Venons en maintenant à Proust lecteur de Chateaubriand. Deux textes, appartenant au genre de la critique littéraire, vont nous permettre de comprendre ce que Proust a retenu de cette lecture, le premier est antérieur à la rédaction de *La Recherche du temps perdu* et date sans doute de 1898-1900, le second est de la fin de 1919, voire du début de 1920, et date donc d'une période où Proust a déjà composé l'essentiel de son grand roman.

²¹ Raymond Aron, *Mémoires*, Paris, Julliard, 1983, pp. 68-69.

²² Albert Thibaudet, *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, Paris, Stock, 1936, p. 534.

²³ Voir sur ce sujet l'article de Dominique Goust, *Bernard de Fallois, le proustien capital*, et celui de Luc Fraisse, *Les soixante-quinze feuillets*, in *Commentaire*, n° 175, automne 2021, pp. 675-678 et 707-710.

Le premier est une note de lecture de deux pages intitulée « *Sur Chateaubriand* ». Elle a été retrouvée dans les manuscrits de Proust et a été publiée par Pierre Clarac et Yves Sandre dans le volume *Contre Sainte-Beuve* de la bibliothèque de la Pléiade paru en 1971. Cette note a été placée au sein d'un recueil d'*Essais et articles* qui fait suite à une réédition des *Pastiches et mélanges* de 1919 et au *Contre Sainte-Beuve*, dont Bernard de Fallois avait donné une première édition en 1954²⁴. Elle n'est pas datée mais elle commence par une citation des *Mémoires d'outre-tombe* qui porte une référence précise à l'édition mise au point par Edmond Biré pour Garnier frères et parue en 1898. C'est cette édition, la première qui fut de qualité qui donna à ce livre, aux yeux des connaisseurs, sa place, la première, dans l'œuvre de Chateaubriand. Proust l'acquiesça aussitôt et on peut penser que cette note de lecture fut rédigée peu après. Cette citation est extraite de la conclusion du chapitre 11 du livre XVI (dans l'édition de Jean-Claude Berchet²⁵). Dans ce chapitre intitulé « *Abandon de Chantilly* », Chateaubriand clôt le livre sur l'année 1804 où il a traité longuement de l'exécution du duc d'Enghien. La rédaction en a été datée par lui de 1838 pour faire suite à une visite de Chantilly. Les Condé ont disparu, le château et son parc sont déserts. En mêlant à sa description des lieux des citations allusives de l'oraison funèbre du prince de Condé par Bossuet et de l'épître à Racine de Boileau, Chateaubriand a évoqué les gloires passées de la famille de Condé et souligné le contraste avec la désolation présente des lieux : « [...] quelques coursiers de marbre au-dessus des écuries vides que n'anime plus de ses hennissements le cheval de Rocroi ; près d'un manège une haute porte non achevée : voilà ce qui reste des souvenirs d'une race héroïque ». La conclusion, que Proust cite textuellement, est chargée de mélancolie : « *Hommes obscurs, que sommes-nous auprès de ces hommes fameux ? [Il s'agit des Condé mais aussi de Bossuet, de Boileau et de Racine] Nous disparaîtrons sans retour : vous renaîtrez, œillet de poète, qui reposez sur ma table auprès de ce papier, et dont j'ai cueilli la petite fleur attardée parmi les bruyères ; mais nous, nous ne revivrons pas avec la solitaire parfumée qui m'a distrait* ». Le commentaire de Proust vaut d'être cité. C'est un cri spontané d'admiration d'un lecteur fasciné par la sombre poésie du texte de Chateaubriand dont il perçoit tous les prolongements au-delà du désenchantement : « *J'aime lire Chateaubriand parce qu'en faisant entendre toutes les deux ou trois pages (comme après un intervalle de silence dans les nuits d'été on entend les deux notes, toujours les mêmes, qui composent le chant de la chouette) ce qui est son cri à lui, aussi monotone mais aussi inimitable, on sent bien ce que c'est qu'un poète. Il nous dit que rien n'est sur la terre, bientôt il mourra, l'oubli l'emportera ; nous sentons qu'il dit vrai, car il est un homme parmi les hommes ; mais tout d'un coup parmi ces événements, ces idées, par le mystère de sa nature il a découvert cette poésie qu'il cherche uniquement, et voici que cette pensée qui devait nous attrister nous enchante et nous sentons non pas qu'il mourra, mais qu'il vit, qu'il est quelque chose de supérieur aux choses, aux événements, aux années, et nous sourions en pensant que ce quelque chose est le même que nous avons déjà aimé en lui. Cette permanence même nous enivre, car nous sentons qu'il y a quelque chose de plus haut que les événements, le néant, la mort, l'inutilité de tout... Et quand Chateaubriand, tandis qu'il se lamente, donne son essor à cette personne merveilleuse et transcendante qu'il est, nous sourions, car, au moment même où il se dit anéanti, il s'évade, il vit d'une vie où l'on ne meurt point. Il est certain qu'il n'a pas toujours été cette personne. Souvent, et surtout quand il veut être spirituel, français, vif, voltairien, nous pouvons l'admirer, nous ne le reconnaissons pas. Mais peu à peu à force de sincérité il l'était devenue. Et alors quand c'est elle qui parle, même quand c'est pour nous donner toutes les raisons du monde de son*

²⁴ Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1971, pp. 651-653

²⁵ Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, La Pochothèque, Paris, Le Livre de Poche/Classiques Garnier, 2003, tome 1, pp. 762-764. Cette édition est aujourd'hui l'édition de référence.

néant, elle nous inspire précisément le contraire, parce que nous sentons qu'elle vit... Tout d'un coup, qu'il s'agisse du Grand Condé ou d'une petite fleur cueillie à Chantilly, on sent sous sa phrase une autre réalité, transparente sous la phrase, et dont la physionomie se marque sous les différents membres de la phrase, à leurs traits qui se correspondent ». Il est vraiment fascinant de voir Proust donner dans cette modeste note de lecture de Chateaubriand, restée longtemps inédite, l'essentiel de la pensée qu'il développera un peu plus tard, au fil des volumes, dans son grand roman en reprenant pour son compte ce qu'il dit de Chateaubriand.

Mais il est une seconde observation sur Chateaubriand que nous trouvons chez lui et qui n'est pas moins révélatrice. Elle apparaît vers la fin d'un article qu'il rédigea pour la *Nouvelle Revue Française*, en décembre 1919, afin de répondre, en le contestant, à un article d'Albert Thibaudet paru dans la même revue en novembre 1919. L'article de Proust fut publié dès janvier 1920 sous le titre : *A propos du style de Flaubert*²⁶, ce qui montre le crédit que son auteur avait désormais chez La NRF et Gallimard. Dans cet article, après avoir longuement analysé, pour le louer, le style de Flaubert, il nota un peu en passant : « *M. Thibaudet, lecteur si docte et si avisé, cite une phrase de Chateaubriand. Il n'avait que l'embaras du choix. Combien sont nombreuses celles sur quoi il y a à s'extasier ! M. Thibaudet (voulant il est vrai montrer que l'usage de l'anacoluthie allège le style) cite une phrase du moins beau Chateaubriand, du Chateaubriand rien moins qu'éloquent, et sur le peu d'intérêt de laquelle mon distingué confrère aurait pu être averti par le plaisir même que M. Guizot avait à la déclamer. En règle générale, tout ce qui dans Chateaubriand continue ou présage l'éloquence politique du XVIII^e et du XIX^e siècle n'est pas du vrai Chateaubriand. Et nous devons mettre quelque scrupule, quelque conscience, dans notre appréciation des diverses œuvres d'un grand écrivain ».* Cette phrase que Proust dit ne pas aimer car elle serait du « *moins beau Chateaubriand* », c'est, vous l'avez compris, le célèbre morceau de bravoure de l'article du *Mercur de France* de juillet 1807 sur un livre d'Alexandre de Laborde : « *Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur ; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire ».* Chateaubriand en était pourtant très fier. Il la cita dans les *Mémoires d'outre-tombe*. De façon amusante, du point de vue de Proust, cette citation figurait dans le chapitre 10 du livre XVI, qui précédait exactement celui sur l'abandon de Chantilly qui l'avait tant séduit vingt ans plus tôt.

Dans la dernière page de son article de janvier 1920, Proust annonçait que « *dans le dernier volume non encore publié de son œuvre* » il présenterait bientôt « *toute sa théorie de l'art* » et, par exemple, comment « *pour passer d'un plan à un autre plan* » dans la composition, il usait dans son œuvre « *non d'un fait mais de ce qu'il avait trouvé plus pur, plus précieux comme jointure, un phénomène de mémoire* ». Il se réclamait pour cela des précédents des *Mémoires d'outre-tombe* et des *Filles du Feu* de Gérard de Nerval.

²⁶ Cet article figure pp. 586 à 600 dans l'édition du *Contre Sainte-Beuve* de la Bibliothèque de la Pléiade. On peut également le lire dans les *Ecrits sur l'art*, le recueil de textes de Proust édité par Jérôme Picon chez GF Flammarion en 1999, pp.314 à 329.

De fait, dans *Le Temps retrouvé*, son dernier volume, qui ne sera publié qu'en 1927, il nota, dans un premier temps, que « ce qui modifie pour les esprits qui se sont fait une vie intérieure l'ordre des pensées c'est quelque chose qui semble en soi n'avoir aucune importance mais qui renverse pour eux l'ordre du temps en les faisant contemporains d'un autre temps de leur vie ». « On peut s'en rendre compte pratiquement, poursuit-il, à la beauté des pages qu'inspire un chant d'oiseau dans le parc de Montboissier ou une brise chargée de l'odeur du réséda. Ce sont évidemment des événements de moindre conséquence que les plus grandes dates de la Révolution et de l'Empire. Ils ont cependant inspiré à Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe* des pages d'une valeur infiniment plus grande »²⁷

Proust se référait ici à deux passages célèbres des *Mémoires d'outre-tombe* : le premier est celui du chapitre 9 du livre II. Chateaubriand y narre une promenade dans le parc de Montboissier en juillet 1817 : « Je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. A l'instant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel »²⁸, un domaine où il ne s'est pas rendu depuis janvier 1791. Le second est, au chapitre 5 du livre VI, le souvenir d'une escale à l'île de Saint-Pierre lors du voyage en Amérique. Chez le gouverneur de l'île il a senti au jardin « une odeur fine et suave d'héliotrope [qui] s'exhalait d'un petit carré de fèves en fleurs ; elle ne nous était point apportée par une brise de la patrie, mais par un vent sauvage de Terre-Neuve [...] Dans ce parfum non respiré de la beauté, non épuré dans son sein, non répandu sur ses traces, dans ce parfum changé d'aurore, de culture et de monde, il y avait toutes les mélancolies des regrets, de l'absence et de la jeunesse »²⁹.

Un peu plus loin³⁰, dans le même volume du *Temps retrouvé*, Proust revient sur ces deux passages des *Mémoires d'outre-tombe* qu'il cite, cette fois, *expressis verbis*. Il les relie à une expérience personnelle du narrateur, qui ici ne se distingue guère de l'auteur du roman, celle de la madeleine, qu'il a exposée dans le premier volume de *La recherche du temps perdu*, *Du côté de chez Swann* : « N'est-ce pas à une sensation du genre de celle de la madeleine qu'est suspendue la plus belle partie des *Mémoires d'outre-tombe* » et il ajoute plus loin, après les citations des textes de Chateaubriand : « Un des chefs-d'œuvre de la littérature française, *Sylvie*, de Gérard de Nerval, a, tout comme le livre des *Mémoires d'outre-tombe* relatif à Combourg, une sensation du même genre que le goût de la madeleine et « le gazouillement de la grive ». Chez Baudelaire enfin, ces réminiscences, plus nombreuses encore, sont évidemment moins fortuites et par conséquent, à mon avis, décisives ».

On voit que le rapprochement entre les deux expériences de la grive de Montboissier et de la madeleine de tante Léonie à Combray ne vient pas d'un quelconque commentateur de l'un ou l'autre des deux écrivains. C'est Proust lui-même qui l'a instauré. Proust, auteur conscient, s'il en fut jamais, de ses procédés d'exposition des états psychologiques et si soucieux de les analyser pour les justifier ; Proust qui, notons le, ne se réclame pas seulement de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, mais revendique aussi l'héritage de Nerval et de Baudelaire.

Néanmoins, il suffit de lire avec attention les textes de Chateaubriand et de Proust pour voir des différences majeures. Chez ces deux auteurs nous sommes certes devant des phénomènes de « mémoire involontaire » mis en jeu par des hasards imprévisibles. Mais les faits psychiques ne se

²⁷ Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, édition de la Pléiade, tome IV p. 306

²⁸ Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, La Pochothèque, tome I, p.191

²⁹ Ibidem, tome I, p. 336.

³⁰ Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, tome IV, p. 498

déroulent pas de la même façon. Chez Chateaubriand l'effet du retour en arrière dans le passé est immédiat. Chez Proust, il demande du temps, il reste aléatoire mais il peut être plus vaste, plus durable et plus profond.

Pour s'en convaincre il faut relire les cinq pages de la fin de la première partie de *Du côté de chez Swann* : *Combray*³¹ dont voici les morceaux les plus significatifs :



« Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée de miettes de gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? [...] Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté [...] Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme dans un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon, donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque-là) ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau [...]

³¹ Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, tome I, pp. 43-47. L'édition de la Pléiade donne aussi deux esquisses de cette partie finale de *Combray* : pp. 695-702.

maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé ».

Marcel Proust

Je n'ai fait, bien sûr, dans cet exposé d'introduction que de vous présenter les textes qui montrent ce que fut la structure du rapport de Proust à Chateaubriand. Mais il est d'autres rencontres qu'ont mentionnées Bernard de Fallois dans l'une de ses *Sept conférences* et Sébastien Baudoin dans son article du *Cahier de l'Herne* de cette année. Vous pourrez les retrouver en lisant ces écrits.

Guy Berger

Président de la Société Chateaubriand



MARCEL PROUST (1871-1922)

Les dates principales de sa biographie - Brève bibliographie

Biographie



1871 : Naissance à Auteuil (au 96 rue La Fontaine, dans un hôtel particulier aujourd'hui disparu), le 10 juillet, de Marcel Proust, fils d'Adrien Proust, professeur agrégé de médecine, chef de clinique à l'hôpital de la Charité, et de Jeanne Weil, fille de Nathé Weil, ancien agent de change, rentier. La maison d'Auteuil appartient à l'oncle maternel Louis Weil. L'enfant est baptisé le 5 août en l'église Saint-Louis d'Antin à Paris.

1873 : Naissance le 24 mai de Robert Proust, frère de Marcel. La famille Proust s'installe en août à Paris, au premier étage du 9 boulevard Malesherbes (VIII^e arrondissement), non loin de la Madeleine. Elle passe les vacances dans la maison de la tante paternelle, Elisabeth Amiot, à Illiers, à 25 km de Chartres et 114 km de Paris.

1879 : Le professeur Adrien Proust est élu à l'Académie de médecine.



1881 : Première crise d'asthme à l'occasion d'une promenade au bois de Boulogne.

1882 : Entre au lycée Fontanes, futur lycée Condorcet. Toute la scolarité de Marcel Proust se déroulera dans cet établissement.

1888 : En octobre il entre en philosophie. Son professeur est Alphonse Darlu. Il confesse à un camarade avoir eu une expérience homosexuelle et l'avoir avouée à son père.

1889 : Est reçu au baccalauréat ès lettres. Devance l'appel en novembre et s'engage pour un an de service militaire à Orléans. Il est présenté à Anatole France et à Mme Arman de Caillavet.

1890 : S'inscrit à la faculté de droit de Paris et à l'Ecole libre des sciences politiques où il suit les cours d'Albert Sorel et d'Anatole Leroy-Beaulieu. Fonde la revue *Le Mensuel*. Entame une carrière mondaine dans les salons parisiens, fréquente le cercle de Mme Straus. Mort de sa grand-mère maternelle, Mme Nathé Weil, en janvier.

1891 : Passe le début de l'automne sur la côte normande (Cabourg et Trouville) où il se rendra régulièrement jusqu'en 1914.





1892 : En juillet, Jacques-Emile Blanche achève son portrait, un tableau qui deviendra célèbre.

1892-1895 : Marcel Proust, pour satisfaire son père, essaie brièvement et sans conviction diverses professions : en 1893, après avoir obtenu sa licence en droit, il effectue un stage comme clerc d'avoué ; en 1895, après avoir été reçu à la licence ès lettres, il commence à travailler comme attaché à la Bibliothèque Mazarine. Mais l'écriture se révèle être sa vocation. Il publie des

textes courts dans diverses revues : *Le Banquet*, fondée en 1892 avec d'anciens camarades de Condorcet (Daniel Halévy, Jacques Bizet, Robert Dreyfus, Fernand Gregh), *La Revue Blanche*. Il noue des amitiés durables : en 1893 avec Robert de Montesquiou, en 1894 avec Reynaldo Hahn. Il fréquente de nombreux salons dont ceux de la princesse Mathilde, de Mme Lemaire et de la princesse Edmond de Polignac. En 1895, au cours d'un séjour en Bretagne (à Belle-Île et à Beg-Meil, un village marin situé dans la baie de Concarneau) il entreprend l'écriture d'un roman autobiographique : *Jean Santeuil*. Mais celui-ci restera inachevé.

1896 : En juin, parution chez Calmann-Lévy de son premier livre : *Les Plaisirs et les Jours*, un recueil d'essais, de poèmes et de nouvelles. Anatole France lui a fait l'honneur d'une brève préface et Madeleine Lemaire a composé pour lui des illustrations. Le livre contient aussi quatre pièces pour piano de Reynaldo Hahn. Il est vendu au prix de 13,50 francs (le prix habituel d'un ouvrage est alors de 3,50 francs). *Les Plaisirs et les Jours* rencontrent un certain succès d'estime auprès des connaisseurs : Léon Blum les mentionne dans un article de *La Revue Blanche* mais parle d'un « livre trop coquet et trop joli ». Charles Maurras, jeune débutant dans le monde des lettres, relève les grandes qualités de styliste de l'auteur dans un article de *La Revue encyclopédique* (22 août 1896). Arthur Meyer lui ouvre les colonnes du *Gaulois*. Cette année 1896, Marcel Proust fait la connaissance de Lucien Daudet, le plus jeune fils d'Alphonse Daudet, âgé de dix-sept ans, qui devient un de ses grands amis. En mai, son grand-oncle maternel, Louis Weil meurt, en juin son grand-père maternel, Nathé Weil meurt à son tour. Louis Weil était le propriétaire de la maison d'Auteuil. Celle-ci sera vendue en mars de l'année suivante.

1897 : Le 6 février, Marcel Proust se bat en duel avec Jean Lorrain. Ce dernier, écrivain décadent et dandy, avait qualifié, dans *Le Journal*, *Les Plaisirs et les Jours* « d'élégiaques veuleries, de flirts en style précieux et prétentieux » et avait fait allusion aux relations intimes entre Marcel Proust et Lucien Daudet. Il s'était aussi moqué d'Anatole France qui aurait donné sa préface à Proust pour complaire à sa maîtresse, Mme de Caillavet. La rencontre eut lieu au bois de Meudon. Deux balles furent échangées, sans résultat, mais ce ne fut pas un simulacre. Marcel manqua de peu son adversaire. Ses amis le félicitèrent pour son courage. Il passa un mois de vacances à Bad-Kreuznach, en Rhénanie, auprès de sa mère qui faisait une cure. Il y découvre Ruskin en lisant un livre de Robert de La Sizeranne, *Ruskin et la religion de la beauté*.



Son père, Adrien Proust, est alors au sommet de sa carrière médicale. En novembre 1897, l'opinion française est saisie de ce qui va devenir l'Affaire Dreyfus. Un débat mettant en cause les valeurs morales et politiques va déchirer profondément les élites qui se partagent en deux camps passionnément hostiles. Sous l'influence de ses amis Straus qui étaient en relations avec le sénateur Scheurer-Kestner, Marcel Proust devient vite un partisan de Dreyfus, convaincu de l'innocence de celui-ci. Il signe une pétition d'intellectuels (Anatole France, André Gide, Jules Renard, Léon Blum, ...) demandant la révision du procès d'Alfred Dreyfus. Cette pétition paraît dans *L'Aurore*, le lendemain de la publication du *J'Accuse* d'Emile Zola (13 et 14 janvier 1898). Le 1^{er} octobre 1898, Marcel Proust entraînera son ami Constantin de Brancovan à une réunion publique tenue par Jaurès.

1898-1905 : Au cours de ces années, Marcel Proust s'intéresse surtout à la critique d'art. En 1898, il se rend à Amsterdam pour visiter l'exposition Rembrandt. Il retourne à Bruges et en Hollande en 1902 : à La Haye il voit la *Vue de Delft* de Vermeer. En 1900, il entreprend en avril et en octobre deux voyages en Italie, séjourne longuement à Venise et à Padoue. En France, il se passionne en Normandie et en Bourgogne pour l'architecture médiévale et étudie *L'Art religieux du XIII^e siècle en France* d'Emile Mâle. En 1899, il commence à travailler sur l'œuvre de John Ruskin sur lequel il publie en 1900, après la mort de l'écrivain, des articles dans *La Gazette des Beaux-Arts*. Ces travaux débouchent en 1904 sur la publication au Mercure de France d'une traduction de *La Bible d'Amiens* précédée d'une longue préface et en 1905 sur une traduction de *Sésame et les Lys* (un livre constitué de deux conférences de Ruskin). Sa compétence est vite reconnue : à partir de 1903 il publie régulièrement dans *Le Figaro* des articles sur les salons artistiques. A la fin de ces années, il perd ses parents auprès desquels il vivait dans un grand appartement près du Parc Monceau : le 26 novembre 1903, le professeur Adrien Proust meurt à la suite d'un accident vasculaire, sa mère Jeanne Proust, malade depuis plusieurs années, meurt d'une néphrite le 26 septembre 1905. Ces deuils le bouleversent.

1906 : Il passe cette année dans la solitude, profondément déprimé à l'hôtel des Réservoirs à Versailles.



1907-1908 : Revenu à Paris, installé au 102 boulevard Haussmann, dans l'appartement qui avait appartenu à son oncle Georges Weil, près de l'église Saint-Augustin, il recommence à écrire et rencontre un jeune chauffeur de taxi, Alfred Agostinelli, avec lequel il visite des églises en Normandie. Il fait paraître dans *Le Figaro* : *Impressions de route en automobile*.

1908-1909-1910 : Il rédige et publie des pastiches et commence la rédaction d'un essai critique et romanesque : *Contre Sainte-Beuve*. En 1909 le projet d'un grand roman prend

forme et remplace l'essai critique. Mais l'année suivante, il échoue à le faire paraître en feuilleton dans *Le Figaro* malgré des promesses de Gaston Calmette et essuie également un refus du Mercure de France pour la publication.

1911-1912 : Il achève la première partie de son roman. Mais malgré la publication, sous forme de textes indépendants, de trois extraits dans *Le Figaro*, il essuie un refus de publication de Fasquelle, de Gallimard et d'Ollendorf.

1913 : Il publie à compte d'auteur chez Bernard Grasset la première partie d'*À la recherche du temps perdu : Du côté de chez Swann*. Le livre est en librairie le 14 novembre 1913.

1914 : Alfred Agostinelli qu'il avait installé chez lui avec sa compagne Anna, en qualité de secrétaire, meurt le 30 mai dans un accident d'avion. Céleste Albaret, l'épouse de son chauffeur Odilon, s'installe chez lui. Elle sera jusqu'à la fin de sa vie sa gouvernante et sa confidente.



1914-1918 : Proust poursuit pendant toute la guerre la rédaction de son œuvre mais refuse de la publier avant la fin du conflit. En 1916, Gallimard qui s'est rendu compte de son erreur s'est offert de prendre en charge la publication du roman dans son ensemble. Gide a fait une démarche auprès de Proust présentant les regrets de la maison d'édition pour sa première attitude. Dès 1917 Gallimard entreprend une nouvelle édition de *Du côté de chez Swann* et commence l'impression d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, le volume qui doit suivre.

1919 : Le 21 juin paraissent trois livres chez Gallimard : une nouvelle édition de *Du côté de chez Swann*, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* et *Pastiches et Mélanges*.

Le 10 décembre *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* reçoit le prix Goncourt par six voix contre quatre aux *Croix de bois* de Roland Dorgelès. Léon Daudet et Rosny aîné ont fait campagne pour le livre de Proust.

Il déménage à la fin de l'année au 44 rue Hamelin, près du Trocadéro, un appartement situé au cinquième étage sans ascenseur où il restera jusqu'à la fin de sa vie.

1920 : En janvier article dans la *Nouvelle Revue Française* : *À Propos du style de Flaubert*, en réponse à un article d'Albert Thibaudet paru dans le numéro de novembre de la *Nouvelle Revue Française*.

Le 24 septembre, Marcel Proust est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

En octobre : Parution de *Le Côté de Guermantes I*

1921 : Le 2 mai : Parution de *Le Côté de Guermantes II* et de *Sodome et Gomorrhe I*

1922 : Le 29 avril : Parution de *Sodome et Gomorrhe II*.
Sodome et Gomorrhe III et *La Prisonnière* paraissent à l'automne.



Le 18 novembre 1922 : Marcel Proust meurt au matin dans les bras de son frère des suites d'une bronchite. Le lendemain l'abbé Mugnier vient prier auprès de lui, comme Marcel l'avait demandé à Céleste Albaret.

1925 : Publication d'*Albertine disparue*.

1927 : Publication de *Le Temps retrouvé*. Robert Proust réunit d'anciens articles de son frère, qu'il fait paraître sous le titre *Chroniques* chez Gallimard.

1952 : Bernard de Fallois fait paraître chez Gallimard *Jean Santeuil* à partir des manuscrits de Marcel Proust.

1954 : Bernard de Fallois fait paraître chez Gallimard *Contre Saint-Beuve* à partir des manuscrits de Marcel Proust.

1970-1993 : Philip Kolb établit et fait paraître chez Plon en 21 volumes la *Correspondance générale de Marcel Proust*.

2019 : Luc Fraisse fait paraître aux Editions de Fallois *Le Mystérieux Correspondant et autres nouvelles inédites*.



Céleste Albaret

Marcel Proust

Bibliographie

On trouvera dans la Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard éditeur), l'édition de référence d'*À la recherche du temps perdu*. Les quatre volumes sont parus de 1987 à 1989. L'édition a été établie sous la direction de Jean-Yves Tadié.

Jean Santeuil, précédé de *Les Plaisirs et les Jours*, a été publié en 1971 dans la Bibliothèque de la Pléiade. Cette édition a été établie par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre.

Contre Sainte-Beuve, précédé de *Pastiches et Mélanges*, et suivi d'*Essais et articles*, a été publié en 1971 dans la Bibliothèque de la Pléiade. Cette édition a été établie par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre.

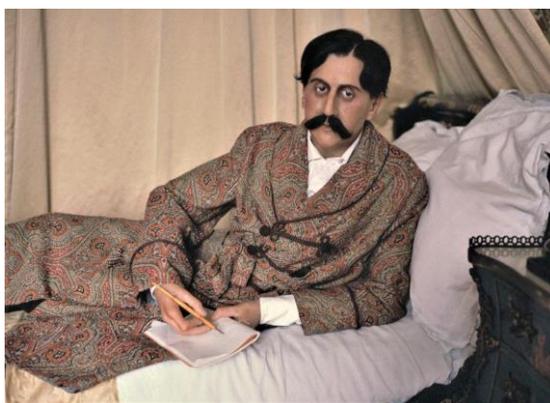
Les Editions de Fallois ont publié en 2021 une édition en fac-simile de *Les Plaisirs et les Jours*. On y trouvera, comme dans l'édition originale de 1896, les illustrations de Madeleine Lemaire, la préface d'Anatole France et les partitions des quatre pièces pour piano de Reynaldo Hahn.

Pour les autres textes, signalons les deux volumes parus chez GF Flammarion avec présentation et notes de Jérôme Picon : *Ecrits sur l'art* (1999) et *Correspondance* (2007). Signalons aussi l'édition critique des *Lettres à Reynaldo Hahn*, Paris, Editions Sillage, 2012.

Pour la biographie et la genèse de l'œuvre, signalons André Maurois, *À la recherche de Marcel Proust*, Paris, Hachette, 1949, réimpression chez La Mémoire du Livre, avec une préface de Michel Crépu, Paris, 2003 ; George D. Painter, *Marcel Proust*, 2 vol., Paris, Mercure de France, 1985 ; Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust*, Paris, Gallimard, 1996 ; Michel Erman, *Marcel Proust, une biographie*, Paris, La Table Ronde, 2018.

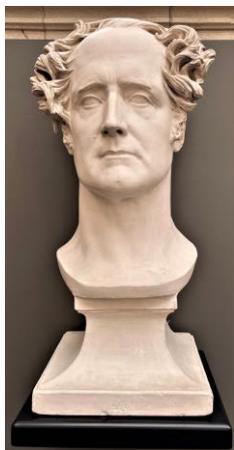
Rappelons parmi les publications récentes le *Dictionnaire Marcel Proust* paru en 2014 chez Champion, le *Cahier de l'Herne Proust* paru en 2021 sous la direction de Jean-Yves Tadié.

La bibliographie sur Proust est aujourd'hui immense et multilingue. Ceux qui redouteraient de s'y perdre et voudraient commencer à aborder l'essentiel pourront trouver une première aide dans les *Sept conférences sur Marcel Proust* et *l'Introduction à la Recherche du temps perdu* de Bernard de Fallois, deux livres parus en 2019 et 2018 aux Editions de Fallois.



« Moïse », une réelle tragédie...

par Michel DÉSIR



En juin 1829, David d'Angers, le plus grand sculpteur de ce début du XIX^{ème} siècle, achève ce qui va rester son œuvre majeure : « *Le buste de Combourg* »

Bien qu'*Atala* soit l'un de ses livres préférés, David connaît peu Chateaubriand. Ils se sont rencontrés en septembre 1827, pour une première séance de pose durant laquelle le vicomte était fort occupé à dicter son *Dernier avis aux électeurs* destiné à rassembler ses amis politiques opposants au président du Conseil en exercice, le comte Joseph de Villèle.

Pour le sculpteur, l'agitation incessante de Chateaubriand lors de la pose ne fut pas une gêne, bien au contraire, « *Ainsi l'intérieur de l'homme me fut dévoilé [...] le physique s'éclaire par le moral.* » écrira-t-il, ce que Rodin traduira par « *descendre l'âme dans la pierre* ».

David sera tellement impressionné par la personnalité de l'écrivain qu'il va même le représenter dans un bas-relief du monument funéraire du Général Foy au Père-Lachaise.

Un mercredi matin, David reçoit un courrier signé d'un certain Ballanche :

« *Monsieur,*

Il doit y avoir, dimanche prochain, à huit heures du soir, une lecture de « Moïse » chez Mme Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois. »

Monsieur de Chateaubriand doit y assister parce qu'il a désiré l'entendre pour mieux juger de l'ensemble de la pièce.

Je suis chargé de vous engager à vous trouver à cette lecture qui ne peut manquer de vous intéresser. »

Alors, au soir du dimanche 21 juin 1829, David se rendit à l'Abbaye-aux-Bois dont le sol était recouvert de fleurs en ce jour de procession de la Fête-Dieu.



Tout le grand monde, « *toute la gloire et tout le charme de la France* » étaient là, toute l'élite intellectuelle, plus de soixante notabilités des Arts et de la Littérature qui se saluent, se congratulent, chacun « *parlant bas dans un demi-jour quasi-religieux* ». Madame Récamier

est « *visiblement fébrile* », ce n'est pas son tempérament habituel en réception. Lamartine rapportera que c'était un spectacle triste et touchant de voir cette beauté célèbre s'agiter d'un groupe à l'autre pour y donner le mot d'ordre du jour : « *silence, attention, enthousiasme final dans un tonnerre d'applaudissements...* », comportement singulier pour cette noble dame.

Dans l'assemblée, on y voit ce « grand dadais » de Lamartine chuchoter à l'oreille du « crapaud empoisonneur d'éloges » Sainte-Beuve, sous le regard inquiet du philosophe Pierre-Simon Ballanche en charge de l'organisation de cette lecture qui va être rapportée par tous les critiques de l'époque : journalistes, écrivains, et ce, pendant des mois..., surtout par ceux qui n'y étaient pas.

On sait aujourd'hui le sujet du chuchotement : « *Les femmes étaient en plus grand nombre que les hommes* », ce qui était loin de déplaire au très élégant Lamartine que Chateaubriand, par jalousie envers Mme Récamier, avait effectivement traité de « grand dadais » ... mais celui-ci ne fut pas en reste, il traitera François-René de « *Matamore de tragédie* ».

« Tragédie », le mot était bien choisi, et de circonstance.

Tout a commencé en 1811. François-René de Chateaubriand est à la Vallée-aux-Loups en son bureau isolé de sa tour « Velléda ». Après son voyage de Paris à Jérusalem en 1806, ayant encore à l'esprit ses « *souvenirs d'Orient dans toute leur fraîcheur* », il entreprend la réalisation d'une tragédie, en cinq actes, écrite en alexandrins, avec des chœurs : « *J'avais autrefois conçu le dessein de faire trois tragédies : la première sur un sujet antique, dans le système complet de la tragédie grecque ; la seconde sur un sujet emprunté de l'Écriture ; la troisième sur un sujet tiré de l'histoire des temps modernes* ».

C'est une tragédie « hébraïque » que va écrire Chateaubriand : quinze mois de travail, et plus de vingt ans de corrections. Le sujet est connu de tous : poursuivis par Pharaon et son armée, les Israélites, conduits par Moïse, quittèrent l'Égypte en traversant la mer Rouge, emportant avec eux le cercueil contenant les ossements de Joseph.

Les Hébreux gagnèrent le désert de Sinaï où Dieu appela Moïse au sommet de la montagne. Sous un ciel sombre déchiré d'éclairs, *Moïse parla à Dieu et Dieu lui répondit* par les « dix paroles », un Décalogue de dix commandements gravés sur deux tablettes de pierre scellant matériellement l'Alliance entre le peuple d'Israël et Lui, le Seigneur. Mais lorsque Moïse redescendit du Mont Sinaï



au bout de 40 jours et 40 nuits, le peuple, le croyant disparu, s'était tourné vers d'autres dieux, d'autres idoles à vénérer tel un veau en or que son propre frère, Aaron, avait réalisé en faisant fondre les boucles d'oreilles des femmes. Alors Moïse, de colère, jeta au sol les tablettes sacrées qui se brisèrent ; puis, il fit réduire le « Veau d'or » en poussière, et, sur ordre de Dieu, passa plusieurs milliers d'adorateurs de l'idole au fil de l'épée... Bien sûr, dans

cette légende, Chateaubriand-René va accorder une importance certaine aux sentiments : l'amour de Nadab, fils d'Aaron donc neveu de Moïse, envers la voluptueuse Arzane, reine des Amalécites opposée à la « sévère religion des Hébreux ». Chateaubriand va terminer sa tragédie par ce qui sera plus tard sujet à polémique pour tous les historiens des Écritures : « *Les Hébreux furent entraînés à l'idolâtrie par les femmes étrangères [...] elles vous pervertiront le cœur pour vous faire adorer leurs dieux [...] idolâtrie qui précipitera Israël dans le péché, compromettant les destinées de ce peuple et du monde...* ».



Légende ou vérité, l'histoire est belle et méritait d'être contée par l'auteur du *Génie du Christianisme*.



Mais où était le grand écrivain ? Il trônait majestueusement assis au fond du salon, entre la monumentale cheminée de marbre blanc et l'immense tableau du peintre Gérard représentant *Corinne au Cap Misène* en mémoire de Mme de Staël.

Selon certains, Chateaubriand n'était plus même Moïse, il était Dieu. Dans son *Cours Familier de Littérature*, Lamartine – qui justifia sa présence pour avoir simplement accompagné sa mère et sa sœur - a fait de son rival une description remarquable dans sa forme, mais sans complaisance : « *disgrâce de ses épaules inégales – taille courte – jambes grêles ; on n'entrevoyait que le buste viril et la tête olympienne. Cette tête attirait et pétrifiait les yeux ; des cheveux soyeux et inspirés sous leur neige, un front plein et rebombé de sa plénitude, des yeux noirs comme deux charbons mal éteints par l'âge, un nez fin et presque féminin par la délicatesse du profil ; une bouche tantôt pincée par une contraction solennelle, tantôt déridée par un sourire de Cour plus que de cœur ; des joues ridées comme les joues du Dante par des années qui avaient roulé dans ces ornières autant de passions ambitieuses que de jours ; un faux air de modestie qui ressemblait à la pudeur ou plutôt au fard de la gloire, [...] ; il recevait et il rendait les saluts de tous les arrivants avec une politesse embarrassée qui sollicitait visiblement l'indulgence.* »

De toute évidence, ces deux-là ne s'appréciaient pas...

Peu après vingt heures, dames et demoiselles se posèrent en cercle sur des « tabourets de duchesses » de part et d'autre de l'auteur, délimitant ainsi un espace pour le comédien chargé de la lecture. Les hommes restèrent debout, aux rangs de leur rang : ambassadeurs et personnages "dont le nom seul se passait de prénom et de titre" ; à l'arrière, les courtisans en nombre tel qu'un second salon ne suffit pas, même les escaliers furent envahis.

Ce fut le début de la représentation. Les "trois coups" traditionnels inutiles, le silence était pesant, le "bouche-à-oreille" avait déjà fait son œuvre depuis qu'un soir, chez Mme de Boigne, lors d'une lecture intime, le duc Armand de Richelieu s'était endormi... Ballanche, Ampère, Pasquier, Barante, Villemain, tous avaient supplié l'auteur de surseoir à cette première. Il était trop tard.

L'honneur de cette représentation officieusement officielle aurait dû revenir au "Grand Tragédien" François-Joseph Talma, du « Théâtre-Français », qui avait lu le projet de Chateaubriand et « *lui avait donné d'excellents conseils [...] son incomparable talent pouvait laisser la chance d'un succès* ». Mais, trois ans plus tôt, Talma avait quitté la scène du monde pour toujours.

Ce fut à Pierre Lafon, acteur-musicien, sociétaire de la Comédie-Française, que l'on confia la lecture. « Le beau Lafon » comme on le surnommait, dont le talent était sans conteste, mais surtout d'une beauté antique laissant toute critique féminine sans voix.

La lecture commença ; laissons encore à Lamartine la responsabilité de ses écrits :

« *Lafon, à qui on n'avait pas communiqué à temps le manuscrit du Moïse, n'avait pu préparer ni ses yeux ni ses intonations. Il lut bien les premiers actes, mais il lut avec tâtonnement du regard et avec hésitation de la voix. Les vers étaient beaux, raciniens, bibliques,*



dignes d'une main qui avait façonné tant de prose en rythmes aussi sonores que les plus beaux vers ; l'originalité seule manquait : c'était un écho de Racine et de David, ce n'était ni David ni Racine : c'était leur ombre, un pastiche d'homme de génie, mais pastiche ; cela ressemblait aux tragédies en monologues du Piémontais Alfieri, ce faux Sénèque d'une fausse Rome. Le talent de M. de Chateaubriand était lyrique et non scénique ; son imagination le soutenait sur ses ailes dans des régions trop élevées de la pensée pour s'abattre en face d'un parterre et pour faire dialoguer des hommes d'os et de chair. Il n'y avait rien de Shakespeare dans Chateaubriand, il y avait du Pindare en prose. Était-ce supériorité ou infériorité ? Je n'ose prononcer, mais je crois que l'inspiration du lyrique est supérieure à la combinaison du machiniste qui fait jouer sur la scène ces marionnettes humaines qu'on appelle des personnages dramatiques ; seulement, quand ces personnages parlent comme les font parler les grands poètes dramatiques, le génie est égal et l'emploi est différent. »

Là, le grand dadais de Lamartine n'est pas correct. Chateaubriand, comme pour toutes ses œuvres, n'avait pas choisi la facilité. L'action de sa tragédie se situait au moment le plus controversé de l'histoire hébraïque : l'interprétation de la genèse du Deutéronome, le second code des Lois. Comme nous venons de le rappeler, Moïse est donc descendu de la montagne sous une clarté de lune au soir du quarantième jour après son départ, tablettes originelles « gravées du Doigt de Dieu » en mains. Personne ne soupçonnant sa présence, il écoute... Il entend sa sœur Marie ; son frère Aaron accompagné de son fils Nadab et de son compagnon Dathan ; Caleb, prince de Juda ; Arzane, reine des Amalécites et sa confidente Nébée la jeune Tyrienne de sa suite ; les chants des Lévites, les chœurs des jeunes filles Amalécites et Israélites ; des vieillards, des princes du peuple, des pasteurs, des soldats... Beaucoup de personnages, beaucoup trop.

Les deux premiers actes se clamèrent fort bien. Ils furent même entrecoupés de « mille interruptions admiratives » ; mais le troisième commença à poser quelques problèmes au comédien Lafon ; Il peinait à déchiffrer l'écriture de l'auteur... alors, Monsieur de Chateaubriand, humilié, arracha le manuscrit des mains du grand acteur, pour le lire lui-même...

Les premières scènes du quatrième acte firent sensation de nouveauté ; on applaudit ! Mais, rapidement, Chateaubriand fatigua, les vers balbutiés avec monotonie « tombaient essoufflés dans l'oreille » ; pire, le manuscrit était tellement raturé, que le grand écrivain s'interrompit pour dénoncer lui-même son échec... Lamartine : « On souffrait de ce que devait souffrir le poète lui-même ; on assistait à un supplice d'amour-propre, supplice presque aussi pénible à contempler qu'une torture physique ; on détournait la tête, on baissait les yeux. ».

Alors, dans le premier cercle des intimes, une fine voix lui souffla les quelques vers oubliés. C'était la très jeune Sophie Gay, douée d'une mémoire admirable, qui avait déjà entendu l'œuvre de son Maître. L'auteur lui sourit, et d'un dernier effort, acheva la lecture du quatrième acte, puis jeta le manuscrit au comédien dans un tonnerre d'applaudissements.

L'acte cinquième fut apprécié. L'action se fit plus vive : Moïse brisa les Tables de la Loi, renversa l'autel et ses idoles, la belle Arzane arracha son voile, le ciel se couvrit, Moïse bénit son peuple qui s'inclina devant son Prophète...

Les applaudissements redoublèrent, mais... « il y avait plus de bienséance que d'émotion dans ces applaudissements ; les mains battaient sans le cœur [...] on voulait un triomphe, on n'avait eu qu'un cérémonial d'enthousiasme [...] On se retira avec une émotion factice, mais un respect réel... ».

Bien que la jalousie aveugle Lamartine, son intelligence lui ordonne un « respect réel » ; d'ailleurs, un jour qu'il devait signer un document sur lequel figurait déjà le paraphe de Chateaubriand, il déclara : « Comment signer sous ce rayon de gloire ? C'est d'une ombre immortelle abriter sa mémoire. »

Le lendemain même de la mémorable séance, un article paraissait dans la *Revue de Paris*. L'auteur était Hyacinthe Thabaud de La Touche, dit « Henry de Latouche », écrivain-journaliste, un voisin de la Vallée-aux-Loups. Son instantané, dur et sans concession, sera considéré comme un chef-d'œuvre par les détracteurs de François-René. C'est vrai pendant dix-sept pages, mais ont-ils lu l'article jusqu'à sa conclusion ? : « *Que de beaux vers ! Comment prouver mieux, que l'auteur qui a su confier tant d'harmonie et d'images à la prose, n'avait longtemps abandonné nos rythmes que par dédain, et qu'il eût été, parmi ses contemporains, le premier poète en vers, si cette supériorité l'avait tenté ? [...]* La fable de Moïse est privée de cet intérêt de curiosité vulgaire qui soutient ailleurs les plus infirmes ouvrages. Le style est plus fort que le drame ; [...] Moïse n'est pas une tragédie : c'est une épopée tout entière ! Le poète n'a pas touché le but, car il l'a dépassé... ».



Ce ne sera pas l'avis de tous, un mois plus tard, le 21 juillet 1829, un imprimeur de Lyon va éditer une nouvelle moquerie, un petit fascicule sur papier-chiffon en seulement vingt exemplaires : *Lecture du Moïse de Monsieur De Chateaubriand*. Le texte, tout en vers, n'est pas signé, mais il finit en ces mots : « *Messieurs, avec franchise, donnez-moi votre avis : faut-il jouer Moïse ?* » ; Réponse des chœurs célestes : « *Non : gardez-vous en bien !* »

Chateaubriand, dépité, se consola en rendant visite à son ami sculpteur David D'Angers pour admirer son buste en marbre devant lequel, paraît-il, il se « pâma d'extase ». Dans l'atelier de l'artiste, une tête rivale était en exécution, celle de...Lamartine ! Puis il s'en alla à Cauterets pour y rencontrer Léontine de Villeneuve, future comtesse de Castelbajac, dite « l'Occitanienne », avec qui il entretenait une correspondance depuis deux ans... Le 28 juillet 1829, une nouvelle et belle histoire commençait, c'était à nouveau « René » qui apparaissait. Plus tard, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand, jouant de son intelligence d'écriture, va volontairement mélanger légende et vérité sur cette liaison, nous laissant, nous, encore aujourd'hui, dans l'incertitude... mais c'est une autre histoire, celle de *Moïse* n'est pas encore terminée.



En réalité, *Moïse* fut une réelle déception pour Chateaubriand. À l'origine, un an après avoir composé les premiers alexandrins, le 3 juillet 1812, il avait écrit à son amie, sa « sœur de cœur » Claire de Duras : « *La tragédie est un petit chef-d'œuvre, vraiment elle est venue en perfection* ». Puis le 16 juillet : « *Je viens de mettre au net la tragédie. L'histoire marche. J'ai hâte que vous en voyiez les premières pages ; vous serez, je crois, contente* ». De même, il n'y avait pas une lettre à Juliette Récamier où il n'y faisait pas allusion : « *Je n'ai plus qu'une ambition, celle de faire applaudir ou siffler Moïse*. »

« Siffler Moïse » car il se doutait qu'il serait incompris, que peu de critiques n'en mesureraient ni la portée, ni la profondeur, ni la difficulté de son travail ; mais il se devait de l'écrire cette tragédie, pour lui, pour son œuvre, sans se préoccuper du faible jugement des autres.

En 1828, il reçut à Rome la visite du baron Taylor, commissaire Royal à la Comédie-Française, venu, sur ordre du vicomte Sosthènes de La Rochefoucauld alors directeur général des Beaux-Arts et des Théâtres royaux, lui proposer de monter sa pièce au Théâtre-Français. Le projet se concrétisa par une mise en scène somptueuse orchestrée d'un prélude de Fromental Halévy avec les chœurs de l'Opéra. Mais, la veille de la « première », Chateaubriand refusa que sa pièce soit représentée... On murmura qu'il ne pouvait « risquer les sifflets », et surtout qu'il allait perdre la face en tant qu'ambassadeur à Rome et voir ainsi sa carrière politique compromise ; c'est très possible. Avec regret et beaucoup

d'amertume, il publiera la version définitive de sa tragédie dans l'édition de ses œuvres complètes de 1831, incluse dans le livre XXII-bis de la dernière livraison du 20 avril des *Études historiques*, avec en préface : « *On lira donc cette tragédie, si on la lit, dans la solitude et le silence du cabinet, au lieu de la voir environnée des prestiges et du bruit du théâtre ; c'est la mettre à une rude épreuve...* ».

En 1834, "Carmouche", le directeur emblématique du Théâtre municipal de Versailles (aujourd'hui Théâtre Montansier), demanda à nouveau l'autorisation à Chateaubriand de monter *Moïse*. L'auteur refusa. Le directeur lui répondit par écrit : « *Votre pièce est imprimée ; elle appartient au public. Je passe outre votre refus et vous serez joué !* ». Chateaubriand, fatigué, laissa faire : « *La tragédie de Moïse appartenant aux acquéreurs de mes œuvres, je n'avais rien à réclamer comme propriétaire, et j'avais fait toutes les résistances convenables comme auteur. Je m'endormis dans la paix d'une conscience sans reproche. Si j'essuie maintenant une défaite sur le nouveau champ de bataille où l'on me fait descendre, il restera prouvé que je n'ai pas cherché le combat.* ». Le peu scrupuleux Carmouche changea le titre de *Moïse* par *Mont-Sinaï*, et la pièce fut jouée le 2 octobre 1834 dans des décors misérables. Le résultat fut une nouvelle catastrophe ; Carmouche, qui voulait exploiter le « filon » Chateaubriand, en fut pour ses frais, on ne la présenta que cinq fois...

Puis, en 1913, André Antoine monta la pièce au théâtre de l'Odéon. Il le fit avec « *religion et ferveur* », sous une musique de scène inédite du célèbre compositeur Émile Bretonneau dont la partition autographe est conservée à la Bibliothèque Nationale de France. L'écrivain-journaliste mondain, Tancrède De Visan, qui préfaça la dernière publication de la tragédie dans *L'Édition Populaire* de la même année, nota : « *Justice tardive, mais justice enfin a été rendue à cette tragédie qui manqua ne pas connaître la terre promise.* »

Enfin, le 17 mai 1935, à l'occasion des *Journées Chateaubriand*, une scène avec les chœurs, a été présentée au théâtre de Madame de Staël, à Coppet, en Suisse, sur le bord du lac Léman (a). Ce fut la dernière représentation.

Ironie de l'histoire, la *Tragédie de Moïse* fut le premier livre de Chateaubriand qu'on ait traduit... au Japon !

Michel DÉSIR

Bibliographie :

- « *Cours Familier de Littérature* » par Lamartine, Tome IX, XLIX^{ème} entretien : Les salons littéraires, Souvenirs de madame Récamier.
- « *Revue de Paris* » par Henry de Latouche, Tome troisième, juin 1829.
- « *Moïse, Tragédie, avec notice par Tancrède de Visan* » de Chateaubriand - G. Mertens, Éditeur- 1920 – University of Toronto Library.
- « *Chateaubriand et David d'Angers* » par Fernand Letessier – Lettre d'humanité N°12 - décembre 1953
- « *Lecture du Moyse de Monsieur De Châteaubriand à l'Abbaye aux Bois* » Auteur inconnu – Imprimerie de G. Rossary -Lyon – 1829.
- *La tragédie « transfigurée »* par Tatiana Victoroff – Journée d'étude "Tragique et tragédie" du 5 juin 2004 à La Sorbonne, Paris.

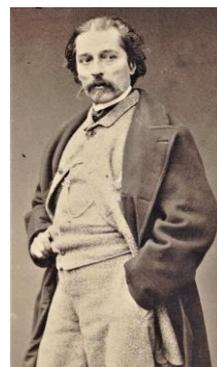
(a) Madame de Staël, influencée par les romantiques allemands, y avait écrit quelques « essais dramatiques ».

Histoire de la statue de Chateaubriand d'Aimé Millet- 1875

L'idée de l'érection d'une statue en l'honneur de Chateaubriand a germé dans les esprits malouins dès octobre 1848. Une commission est constituée le 29 septembre 1849 à l'initiative de la Municipalité, mais les aléas de la politique enterrent le projet qui émerge à nouveau en 1863, à l'initiative de M. Charles Rouxin, maire de Saint-Malo. En 1864, le Conseil municipal nomme une première commission chargée des formalités relatives à l'érection d'une statue. Le 11 juin 1865, un décret de Napoléon III autorise l'érection d'une statue de Chateaubriand ; le Conseil municipal complète alors la composition de la commission. M. de Bachasson, conseiller municipal, ancien receveur des Finances, est nommé trésorier de cette commission.

M. le Maire prend contact avec le chef de la famille de Chateaubriand : M. le comte de Chateaubriand, qui recommande de choisir le sculpteur Aimé Millet, membre de l'Institut, pour réaliser l'ouvrage.

Le Conseil municipal se rallie à ce choix. Mais le projet est, à nouveau, suspendu en raison d'un revirement de Napoléon III. Il faudra attendre 1874 pour que le projet soit relancé à la demande de Charles Rouxin, redevenu conseiller municipal. Entre le 16 mai 1874 et le 26 juillet 1875, sept séances du Conseil municipal ont consacré une question du jour à l'érection de cette statue, le choix de son emplacement et de la date d'inauguration, etc... À la lecture des procès-verbaux on voit l'évolution du projet. Initialement il était prévu de représenter Chateaubriand debout, mais, au cours de la séance du 16 août 1874, le Maire donne connaissance d'une lettre d'Aimé Millet du 8 août précédent où il explique qu'il voyait le personnage assis, mais comme certains le voudraient debout, il a trouvé un compromis. Voici ce que le sculpteur écrit :



« [...] Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire notre langue sculpturale n'a qu'un mode très restreint de mots et décors. Comme je l'avais pensé tout d'abord, je vois le personnage assis. Mais en mûrissant l'idée et en tenant le compte que je devais de l'opinion de ceux qui la désiraient debout, je suis arrivé à un compromis qui donne satisfaction à toutes les exigences de la statue comme des gens , c'est à dire que je l'appuie plutôt que je ne l'assois, sur un rocher un peu élevé que je suppose battu par les flots[...]Je lui couvre donc les épaules du manteau du voyageur qu'il fut, et lui mettant la plume de l'écrivain à la main qui s'appuie sur le rocher , je lui fais tenir dans la main gauche la croix emblème ou plutôt rappel d'une de ses œuvres les plus importantes, de celle, en tout cas, à laquelle il dut la plus grande part de ses inspirations, et j'ajouterai de sa réputation, le « Génie du christianisme ». Atala, René, le Voyage de Paris à Jérusalem sortent tous de là et après avoir commencé sa gloire, ce sera encore cette œuvre vraiment imposée qui lui donnera l'immortalité. Comme je vous l'ai dit, j'estime d'abord que la statue doit être érigée en bronze, sur un piédestal en granit, entouré d'un banc et d'un trottoir pouvant servir de refuge [...]La statue devant avoir 1m.80c. ou 90c. de hauteur sur une plinthe de 70 à 80c., celle-ci vient en quelque sorte

nous donner l'épaisseur du socle auquel j'accorde 2m.60c. de hauteur. Sur tous ces détails, j'aurai à m'entendre avec M. Frangeul [architecte de la Ville] qui voudra bien me faire un croquis ; m'engageant à l'avance à en comprendre l'exécution dans la somme totale de 20.000 francs qui m'est allouée par le Conseil municipal. Je m'engage à avoir terminé ce travail et à le tenir prêt à l'inauguration le 12 août 1875, sous peine de 50 francs de dommages et intérêts par chaque jour de retard.

Quant au paiement de ladite somme de vingt mille francs, il pourrait s'effectuer, selon les usages suivis en pareille matière, par tiers :

- le premier tiers, dès que le modèle de la statue sera achevé et moulé en plâtre : 7000
 - le deuxième tiers, après la fonte de la statue 6000
 - le troisième tiers, dans les huit jours qui suivront l'inauguration 7000
- Total Fr. 20000

[...] Signé : Aimé Millet

P.S. J'ai oublié de dire que selon le désir qui m'en a été exprimé, je tiendrai à la disposition de la Ville de Saint-Malo le modèle en plâtre de la statue »

À la séance du 11 janvier 1875, le Maire donne connaissance au Conseil municipal d'une nouvelle lettre d'Aimé Millet expliquant que ce dernier avait apporté quelques modifications à son projet initial, supprimant la croix au motif qu'« il a craint que cette croix en donnant à Chateaubriand l'apparence d'un missionnaire ne le fit voir que d'un seul côté. Il ne faut pas voir, en effet, dans Chateaubriand l'auteur du Génie du Christianisme, il faut aussi penser au poète, au romancier, au voyageur, et enfin, à l'homme d'État. M. Millet, après bien des tâtonnements a trouvé [...]une pose qui lui donne toute satisfaction et le laisse sans inquiétude sur le succès de son œuvre[...] ».



Le projet est accepté. Le lieu de l'érection de la statue est choisi place Chateaubriand, en face de son lieu de naissance et la date finalement fixée au dimanche 5 septembre 1875, jour jugé plus favorable que le samedi 4 septembre, bien que celui-ci correspondît à la date anniversaire de la naissance de Chateaubriand. Ce jour-là, à midi, les invités et les membres de la famille Chateaubriand présents à Saint-Malo se réunissent dans la galerie des Portraits de l'Hôtel de Ville. À midi et demi le cortège se rend solennellement à la cathédrale où la messe est célébrée par l'abbé Combes, vicaire général de Rennes, représentant le cardinal-archevêque, Mgr Godefroy Brossay-Saint-Marc. Les musiques de la Ville de Saint-Malo et du 47ème de Ligne s'y font entendre.

À une heure a lieu, sur la place Chateaubriand, l'inauguration de la statue qui commence par son dévoilement sous les applaudissements de la foule. C'est ensuite l'heure des discours. Prennent la parole successivement :

- M. Houitte de la Chesnais, maire de Saint-Malo.
- M. Camille Doucet, directeur de l'Académie française.
- M. le duc de Noailles, successeur de Chateaubriand à l'Académie française (dont vous trouverez le discours dans la présente édition de nos Annales).
- M. Paul Féval, président de la Société des Gens de Lettres et représentant cette société (auteur notamment de « La Fée des grèves »).
- Et M. Chèvremont, préfet honoraire, maire de la Ville de Saint-Servan qui a lu l'ode de M. Maury, empêché pour cause de maladie.

M. de La Borderie, député, président de l'Association bretonne, qui devait prendre la parole au nom de cette association, n'a pu le faire à cause d'une « erreur regrettable ».

Dans la « Gazette de France » du 7 septembre 1875, le journaliste Dancourt qui couvre l'événement, relate qu'au cours de la cérémonie du dévoilement de la statue « [...] *Un incident assez inattendu et tout fantaisiste est venu interrompre M. Camille Doucet. Dans l'après-midi d'hier [le 5 septembre], le fond de la place Chateaubriand avait été aménagé en square factice. Deux petits bassins munis de jets d'eau y avaient été improvisés. Tout-à-coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, voilà l'eau qui jaillit gracieusement, mais faisant tomber une véritable averse de pluie fine et ténue sur les spectateurs privilégiés des estrades. M. le sous-préfet de Saint-Malo a été tout particulièrement inondé. Heureusement le soleil, dont la chaleur semblait redoubler d'intensité, a séché tout cela en quelques minutes. Le préposé à l'hydraulique a été vivement tancé. Le pauvre homme était désolé. Des jets d'eau si bien aménagés et défense de les faire agir. Il ne s'en console qu'à l'idée de pouvoir ce soir, librement et tout à son aise, arroser le commun des spectateurs.* »

Après les discours s'ensuivent les distractions populaires : « *mât de cocagne, tourniquet et jeux divers. Lancement d'une flottille de ballons enlevant des parachutes, ballons grotesques.* »

Puis vient le moment du banquet à l'Hôtel de Ville où 140 personnes étaient conviées à six heures et demie. Le tout sous la présidence de la statue de plâtre de Chateaubriand, ayant servi de modèle au bronze inauguré plus tôt, don de M. Aimé Millet à la Ville de Saint-Malo.

Au dessert, différents toasts ont été portés par :

- M. le Maire.
- M. le Préfet.
- M. Desjardins, représentant le ministre de l'Instruction publique.
- M. de Bachasson, conseiller municipal, ancien receveur des Finances.

Auxquels ont répondu :

- M. le comte de Chateaubriand.
- M. Caro, chancelier de l'Académie française.
- M.P. Sauzet, président de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.

Le banquet terminé, tous se retrouvèrent quai Saint-Louis pour admirer le feu d'artifice et suivre la retraite aux flambeaux achevant la journée du 5 septembre 1875.

Les festivités reprirent le lundi 6 septembre et furent clôturées par un « *Bal à grand orchestre dans les salons de l'Hôtel-de-Ville* »

À noter que le programme précisait :

« *Un train de plaisir partira de Paris-Montparnasse le 4 septembre.*

Le retour de Saint-Malo s'effectuera le Mardi soir 7 septembre. »

La presse nationale se fit largement l'écho de ces festivités, chacun y allant de son anecdote.

Ainsi, dans son article paru dans la Gazette de France (déjà cité plus haut), M. Dancourt relate :

« [...] Rien de plus imposant que cette cérémonie religieuse, malgré sa brièveté. Il est midi et demie et l'inauguration est indiquée à une heure. Le front pressé contre les barreaux qui ferment le chœur, c'est un spectacle charmant et plein de pittoresque que ces paysannes bretonnes venues de tous les environs de Dinan, de Redon, de Cancale, de Rennes, de Combourg, de Dol, de partout enfin, avec leurs fichus [sic] de couleur, leur châle serré à la taille en façon d'écharpe, leur bonnet blanc retenu par une jugulaire de toile blanche qui rappelle les anciens chevaliers, ou bien attaché de côté par un large nœud posé sur l'oreille. Ce sont bien là ces excellentes femmes sur lesquelles Feyen-Perrin, le peintre intime de la mer, me racontait hier ce mot d'une naïveté presque sublime. Feyen était hier à Cancale, lorsque des femmes de pêcheurs l'abordèrent et lui demandèrent « s'il allait à Chateaubriand. ».

Feyen joua l'étonnement.

- *Qu'est-ce que c'est que Chateaubriand ? demanda-t-il.*

- *Dame ! monsieur, répondirent les femmes, on dit que c'est un saint.*

Quel mot rendrait mieux la ligne de respect et d'admiration qui est en train de se former en Bretagne autour de l'auteur du GÉNIE DU CHRISTIANISME ? »

Un tout autre ton est donné quand Émile Zola fait la relation des festivités auxquelles il vient d'assister. Mais, peu satisfait de ce qu'il a vu, il égratigne beaucoup au passage :

« *Cette ville [Saint-Malo] a attendu vingt-sept ans pour payer sa dette. Il faut dire que Chateaubriand, à son lit de mort, n'avait demandé à ses compatriotes qu'un tombeau [...] »*



Émile Zola admire la Tombe qu'il trouve grandiose dans son cadre.

Il poursuit : « [...] j'imagine que Chateaubriand aurait refusé la statue, s'il avait pu être consulté [...] que l'invention de cette statue est mesquine, à côté de cette attitude héroïque du mort qui a rêvé l'immortalité face à face avec l'infini ! »

Émile Zola s'en prend ensuite à l'emplacement choisi pour poser la statue : « [...] Sept platanes maigres y étouffent la statue ; les maisons voisines l'écrasent, à ce point qu'elle paraît être au fond d'un puits. En outre, on a eu la fâcheuse idée de la flanquer, à gauche et à droite de deux bassins, de ces bassins ridicules que les petits boutiquiers retirés font creuser dans leurs villas de Vincennes ou d'Asnières. Ainsi accompagné, Chateaubriand a l'air d'un sujet de pendule, entre deux flambeaux de verre filé. Et quel pauvre Chateaubriand ! M. Aimé Millet [...] a [...] exécuté un Chateaubriand

tout petit, une très médiocre figure qui prête à sourire [...] ». Il décrit la statue et ajoute : « *J'avoue que, pour ma part, je trouve cette composition tout à fait fâcheuse. Je ne puis m'imaginer Chateaubriand autrement que debout ; il devait écrire debout, ce noble artisan du style [...]. »*

Ensuite Émile Zola déplore que le choix des orateurs ne se soit pas arrêté sur Victor Hugo seul digne, à ses yeux, de parler de Chateaubriand. Au lieu de cela, la Municipalité « *s'est bornée à lancer des invitations que j'appellerai officielles ; et c'est ainsi que trois académiciens, MM. Camille Doucet, Caro et de Noailles, et qu'un romancier, M. Paul Féval, se sont trouvés chargés de représenter la littérature française à Saint-Malo [...] M. de Noailles est un duc et rien de plus.* ». Plus loin il enfonce le clou « *Nous avons, je l'affirme, des géants à côté de ces nains.* ».

Après la fête, les discours, les reportages, le silence est retombé sur Saint-Malo qui a repris le cours normal de ses activités.



En 1881, la statue sera déplacée dans le jardin du Casino, pompeusement rebaptisé « Square Chateaubriand » ; puis, à nouveau, en 1930, transférée au Fort La Reine où elle fut confisquée par les Allemands le 25 février 1941 pour être fondue et devenir arme de guerre contre la France, dont Chateaubriand s'était efforcé de relever la gloire après la Révolution et la triste fin du 1^{er} Empire.

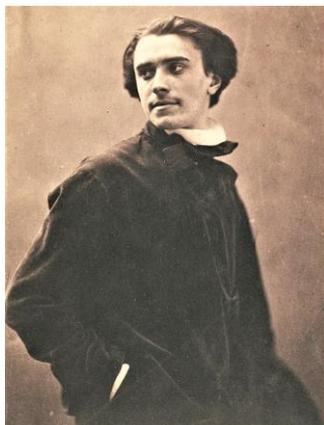
Sources :

1- Registre des délibérations du Conseil municipal de Saint-Malo pour les années 1874 à 1877 (Archives municipales).

2- « *La statue de Chateaubriand* » par M. de Bachasson, conseiller municipal. Saint-Malo- Imprimerie E. Hamel.1876.

3- « *Le Grand-Bé - Chateaubriand- La mer et le vent* » par Bernard Heudré, Éditions Jean-Pierre Bihl - décembre 1995.

4- « *Saint-Malo, 2000 ans d'Histoire* » par Gilles Foucqueron - novembre 1999.



Aimé Millet

Né à Paris le 28 septembre 1819, sculpteur, dessinateur et peintre, fils de Frédéric Millet (1786-1859), lui-même peintre, portraitiste-miniaturiste et aquarelliste.

Il fut l'élève de David d'Angers et Viollet-le-Duc. Il fut d'abord connu pour de remarquables dessins, tels Sainte Anne et Marie d'après Raphaël. Il se lança très rapidement dans la sculpture à laquelle il finit par s'adonner complètement.

On lui doit entre-autres : Gay-Lussac (1852), buste en marbre à l'Institut de France ; Mercure, statue en marbre, à la cour du Vieux Louvre ; la Justice, statue en pierre, à la mairie du 1^{er} arrondissement de Paris ; Apollon entre les Muses de la Danse et de la Musique, couronnant la façade de l'Opéra Garnier, la statue colossale de Vercingétorix, à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or) ; sans oublier, bien sûr, le bronze de Chateaubriand de 1875. Millet mourut à Paris le 14 janvier 1891.

Annie Chuberre

Sources :

- Nouveau Larousse Illustré, S.D. Claude Augé, 1902, p 99.
- « E. BÉNÉZIT », T.9, Éd. Gründ, Février 1999, p 638.

DISCOURS DE M. LE DUC PAUL DE NOAILLES, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PRONONCÉ À L'INAUGURATION DE LA STATUE DE CHATEAUBRIAND À SAINT-MALO, le 5 sept. 1875.

Messieurs,

C'est en ma qualité de successeur de M. de Chateaubriand à l'Académie française que j'ai le privilège d'être invité à la cérémonie auguste à laquelle nous assistons. À ce titre honorable et cher je demande la permission d'ajouter un mot aux paroles éloquentes que l'Académie elle-même vient d'adresser à la ville de Saint-Malo par l'organe de son honorable directeur.

Comment d'ailleurs, empressé de répondre à cet appel et pénétré de mes souvenirs personnels, comment rester muet en présence de cette tombe qui, sur son rocher, sera saluée par les navigateurs du monde entier qui passent et de ce monument qui perpétuera le sentiment d'admiration qui l'a élevé ?

Ne dois-je point enfin l'honneur auquel vous m'avez appelé, Messieurs, à l'ancienne amitié qu'avait pour moi celui qui est l'objet de votre hommage, peut-être aussi au désir de voir ici, pour célébrer sa mémoire, un représentant de l'opinion politique qu'il a professée avec tant d'éclat ?

Certes, on peut dire que personne plus que Chateaubriand n'a mérité une statue. Un simple coup d'œil jeté sur sa carrière montre en lui, non-seulement le grand chef littéraire de notre siècle, mais le grand auteur politique qui a tant influé sur ses destinées.

On a vu, en effet, une triple gloire, une triple couronne se poser sur sa tête, au moment où, après la Révolution, une si grande place fut prise dans notre histoire par ces trois événements : le rétablissement de la Religion, la renaissance des lettres, la restauration de la Monarchie. Vous avez nommé, Messieurs, et l'on vous signalait tout-à-l'heure le Génie du Christianisme, les Martyrs, et les nombreux écrits politiques à la tête desquels brillent l'écrit intitulé : De Bonaparte et des Bourbons, et celui de la Monarchie selon la Charte. Ce furent deux événements.

Quel auteur a jamais vu son nom et l'influence de son talent mêlés à des événements si considérables ?

Après les sombres et affreux malheurs où la Révolution, détournée de sa première et véritable voie, avait plongé la France, et où la Religion persécutée semblait éteinte, on vit, quand reparut l'aurore de jours meilleurs, l'effet et la puissance de sa parole, l'enthousiasme et l'entraînement qu'elle excita, et le Génie du Christianisme reconquérir les âmes par les beautés de la Religion méconnues.

Après les froides spéculations d'esprit du dix-huitième siècle et la stérilité littéraire dans laquelle il finit son cours, Chateaubriand réveilla la France, lui fit connaître un style nouveau, et, s'adressant aux imaginations et aux cœurs, lui révéla le prestige des images, l'éblouit par l'éclat de la pensée, et rajeunit les formes de la littérature ; on sentit qu'une vie nouvelle était là.

Après l'empire et sa chute, après ces grandes années où la liberté s'était perdue dans la gloire, comme sous la Révolution elle s'était perdue dans le crime, à l'époque où, malgré toutes nos victoires,

le sol français tremblait sous les pas de l'étranger, Chateaubriand prit la plume, et, comme on l'a dit alors, sa brochure valut une armée.

Il rappela avec une éloquence passionnée la grande Maison de France aux Français ; puis le trône antique à peine relevé, il en révéla le caractère nouveau dans cette œuvre mémorable intitulée : la Monarchie selon la Charte, où il enseigna le vrai gouvernement représentatif, où son style se transforma, et plaça l'auteur au premier rang dans l'éloquence politique.

Si je cite les deux écrits que je viens de nommer parmi les compositions si nombreuses et si fortes qui sont sorties de sa plume sur tant de graves questions, c'est qu'ils contiennent ce que l'on peut appeler les deux articles de foi politique qui gouvernèrent toute sa vie.

Il se montra aussi fécond et supérieur dans la précision de la langue des affaires qu'il avait été harmonieux et éclatant dans le langage poétique de ses autres ouvrages.

On irait loin, Messieurs, sur ce sujet, en traçant la vie de cet homme illustre, en étudiant ses œuvres immortelles, en peignant son caractère comme son génie, sa physionomie comme ses qualités, et l'histoire de notre pays confondue dans la sienne. Que de richesses s'il fallait tout exposer ! Quelle mine inépuisable s'il fallait puiser dans de si nombreux volumes ! Que de temps il faudrait pour peindre Chateaubriand tout entier !

D'ailleurs, je suis venu en simple pèlerin à cette fête pour payer ma dette personnelle à la mémoire de votre compatriote illustre, pour unir mes hommages aux vôtres et à ceux qui sont rendus de toutes parts à cette grande et belle figure désormais historique, à celui qui fut aussi remarquable par la variété de son talent littéraire que par l'unité de sa carrière politique.

Mais, Messieurs, je m'arrête. Si je me laissais entraîner, vous le pardonneriez à mon amitié et à mes souvenirs.

Adieu, grand écrivain ! Que la ville de Saint-Malo reste fière de ta naissance et de ta statue ! Qu'elle soit de nouveau remerciée d'avoir senti ce que tu valais, et qu'elle jouisse de la part que la France entière prend à cette journée solennelle.

Pour nous qui t'aimions, nous pensions comme toi. Si notre âge a pu nous permettre de lutter encore à tes côtés, il fait de nous aujourd'hui ton survivant attristé. Pour la France tu resteras son histoire parlante, et, si sa transformation selon tes vœux a échoué, tu n'en seras pas moins une de ses gloires immortelles.



A handwritten signature in cursive script, reading "le duc de Noailles". The signature is written in dark ink on a light background.

Le duc Paul de Noailles naquit à Paris le 4 janvier 1802.

Homme politique et écrivain français, historien. Il devint pair de France en 1825, mais ne siégea à la Chambre des pairs qu'à partir de sa majorité en 1827. Membre actif de cette Chambre, il y prit souvent la parole. En 1848, il rentra dans la vie privée. Habitué du salon de Mme Récamier et ami et confident de Chateaubriand, il se présenta à l'Académie française en vue de lui succéder. Il se fit appuyer par Mme Récamier, la princesse de Liéven et le duc Pasquier. Il fut élu le 11 janvier 1849 et reçu le 6 décembre 1849. En 1871, il fut ambassadeur à Saint-Petersbourg. Il fut Chevalier de la Toison d'or. Il mourut à Paris le 29 mai 1885, après avoir été, pendant sept jours, le doyen de l'Académie.

Chateaubriand fut reçu à plusieurs reprises au château de Maintenon par le duc Paul de Noailles, et lui consacra un chapitre des « Mémoires » qui fut finalement retranché (voir Pochothèque t.II page 1427 – Quarto t.2 page 3254 et sq.)

Annie Chuberre

Quelle est cette porte de chapelle ?



C'est l'entrée que franchirent, deux jours avant la veillée de Noël de l'An 1650, *Jan de Chateaubriand* et *Marguerite de La Chapelle du Dresnay*, pour se marier en ce qui était, alors, l'église de « Saint-Germain de Matignon ». Le couple aura six enfants, dont un fils : *Amaury*, baptisé en 1652 à Pléhérel, qui sera l'origine, en « nom et d'armes », de la lignée de la famille « *Chateaubriand, sieurs de La Guérande* ». Un siècle plus tard, sa descendance va offrir à notre pays le plus grand des écrivains : *François-René de Chateaubriand*. François-René qui, enfant, collégien à Dol-de-Bretagne, sera un jour interpellé dans la cour de son école par un gros homme odieux, rouge de visage, portant une soutane déchirée, qui vint lui « jeter au nez » un écu de six francs enveloppé dans un papier crasseux : c'était *Charles-Hilaire de Chateaubriand*, recteur de cette même église devenue « *Saint-Germain-de-la-Mer* ».

Charles-Hilaire de Chateaubriand, né le 15 septembre 1708 à Pléhérel, avait renoncé à son droit d'aînesse au profit de son frère *François-Louis* pour entrer dans les Ordres. Il devint donc recteur de « Saint-Germain-de-la-Mer » en janvier 1746, puis recteur de « Saint-Étienne » de Rennes d'où il sera chassé pour rébellion par le Chapitre, et exilé le 2 juin 1767 à La Bazouge-du-Désert ; Il reviendra comme recteur de « Toussaints » à Rennes en 1770 mais, de nouveau écarté, il se retirera au « Val-aux-Bretons » à Pleine-Fougères de 1776 jusqu'à sa mort le 12 août 1782 (C'est de ce Val qu'il rendra visite au jeune François-René de Chateaubriand en son collège de Dol-de-Bretagne). Son frère cadet, François-Louis, héritier des droits, devint une « *crapule sans mœurs ne craignant pas de vendre ses hardes pour s'enivrer dans des lieux que l'on ne nomme pas* » ; pour l'honneur de la famille, René-Auguste de Chateaubriand, comte de Combourg, dut le faire enfermer pour « *ivrognerie et imbécillité* » (a)...

Charles-Hilaire était le descendant de la famille Chateaubriand provenant des enfants du couple « *Gilles de Chateaubriand – Marguerite Rogon, Dame de Bellestre et de La Guérande* » mariés en 1595. De cette union étaient nés cinq enfants dont deux fils : *Jacques* et *Christophe*.

Jacques sera l'aïeul de Charles-Hilaire par la branche de *Bellestre* et du *Vaurenier* (Ste-Aide / Pléhérel) Christophe engendrera la branche de La Guérande, dont sera issu François-René de Chateaubriand.

Michel DÉSIR

Administrateur des « Amis du Passé en Pays de Matignon », association qui finance l'entretien et la rénovation de la chapelle de Saint-Germain-de-la-Mer.

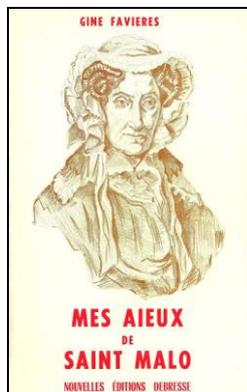
(a) *Georges Collas – Archives d'I.-et-V.*



Au VI^{ème} siècle, se produit une importante vague d'immigration venant de Grande Bretagne et d'Irlande, dont un ermite Irlandais « *Gibrian* » accompagné de ses frères. Ce sont des « saints », l'équivalent de nos « prêtres ». L'un d'eux, *Germain*, va fonder une communauté sur les hauteurs de la baie de La Fresnaye, site idéal de débarquement pour les immigrants. C'est vraisemblablement l'origine de Saint-Germain-de-la-Mer. Guibrian deviendra, lui, « Saint Gibrien » dont la dépouille repose dans la basilique de « Saint-Remi » à Reims.

Quand Thérèse Gauttier du Parc dansait avec Chateaubriand

Connaissez-vous l'ouvrage intitulé *Mes aïeux de Saint-Malo*³² publié en 1973 par Gine Favières³³, descendante de vieilles familles malouines ?



Cette chronique familiale, qui s'inscrit dans le contexte de l'histoire de Saint-Malo, fourmille de détails et d'anecdotes à caractère tantôt grave, tantôt anodin, illustrant la vie quotidienne à Saint-Malo et aidant à comprendre les mentalités, les motivations, les pensées, les difficultés et les usages aux siècles passés dans la bourgeoisie de cette partie du pays Gallo réputée pour les caractères bien trempés de ses habitants.

Tout autant que des hommes, sinon plus, ce livre a la vertu rare de parler des femmes et de mettre en lumière leur rôle toujours discret, mais ô combien important dans la vie des familles aux enfants parfois très nombreux et aux pères souvent absents.

Dans le foisonnement de l'histoire familiale relatée par Gine Favières en se basant sur des archives privées – en particulier des courriers –, sur la tradition orale et sur ses propres souvenirs, trente pages sont consacrées au "journal de Manon", dont "**la sœur Thérèse dansait avec Chateaubriand**", dit l'auteur.

Qui donc étaient Manon et Thérèse ?

Marie-Louise Gauttier du Parc, Manon pour les intimes (née à Saint-Malo³⁴ le 7 janvier 1763, décédée à Saint-Malo le 17 mai 1826), et Thérèse Gauttier du Parc (née à Saint-Malo le 25 octobre 1768, sept semaines après François-René de Chateaubriand, décédée à Saint-Malo le 9 mai 1861, à l'âge de 92 ans) étaient respectivement l'aînée et la sixième des treize enfants de Pierre Henry Gauttier du Parc (Saint-Malo 1736 – Saint-Malo 1811), armateur, et de Perrine Marie Loyson de La Rondinière (Saint-Malo 1736 – Saint-Malo 1813).

Leur grand-père maternel Mathieu Loyson de La Rondinière (Saint-Malo 1710 – Plouguenast 1773), négociant, s'était illustré comme capitaine de navires corsaires et avait reçu en récompense une épée d'honneur des mains du roi Louis XV, sans pour autant ensuite accéder à la renommée ni à la fortune. Mathieu et son épouse Marie Guillemette Frémont (1712-1764) eurent dix enfants³⁵.



Mathieu Loyson,
sieur de La Rondinière

³² Ce livre peut être consulté à la bibliothèque de la SHAASM.

³³ De son vrai nom Geneviève Leclerc (1912-2000), professeur de dessin, artiste peintre et écrivain (son nom de plume vient de la propriété de famille Les Favières, près de Toulon), elle comptait dans sa famille et parmi ses ancêtres quelques figures malouines remarquables des 18^{ème} et 19^{ème} siècles évoquées dans le présent article.

Son oncle Eugène Herpin (1860-1942) est bien connu pour ses publications sur l'histoire de Saint-Malo et de Saint-Sevan, et pour la mise en usage de l'appellation "Côte d'Émeraude".

³⁴ C'est-à-dire *intra-muros*, comme toutes les autres naissances mentionnées à "Saint-Malo".

³⁵ Curieusement, les deux premiers furent deux filles portant le même prénom de Perrine Marie et nées la même année 1736, l'une en janvier, l'autre en décembre. C'est de la seconde que descendent Geneviève Leclerc ainsi que l'auteur du présent article.

Leur frère Pierre Henry Gauttier du Parc, deuxième du nom (Saint-Malo 1772 – Saint-Malo 1850), contre-amiral, hydrographe, avait joué un rôle dans l'achat et l'acheminement en France de la fameuse statue de la Vénus de Milo.

Marie-Louise connut une vie à la fois mouvementée et romantique. Elle épousa à Saint-Malo le 4 avril 1780, à l'âge de 17 ans, Charles Augustin Dolley (Saint-Malo, 1760 – Saint-Denis île Bourbon, 1803), alors âgé de 20 ans (un mariage d'amour pas si courant à l'époque), fils de Pierre Dolley (1729 – 1791), négociant et armateur malouin, et de Guillemette Lemarchand (1724-1816).

Charles Augustin Dolley, accusé d'être contre-révolutionnaire, fut emprisonné quelques temps à Saint-Malo sous la Terreur, puis fut innocenté et libéré.

Nommé Maire de Saint-Malo en avril 1800³⁶, il démissionna en 1801 avec toute sa municipalité pour tenter de faire pression sur le gouvernement – mais finalement sans succès – au sujet de la levée de l'état de siège seulement à Saint-Servan, commune indépendante et concurrente, et pas à Saint-Malo, décision qu'il jugeait inéquitable pour la pratique du commerce maritime et pour l'économie.

Il arma un navire en 1802 pour commercer dans l'Océan Indien, accompagné de son fils aîné Armand Louis (1786-1859), alors âgé de 16 ans. Il mourut des fièvres en janvier 1803 à Saint-Denis, île Bourbon devenue île de la Réunion, à l'âge de 43 ans.

Il laissait à Saint-Malo son épouse Manon avec neuf enfants, dont la petite dernière, Etiennette (1802-1881), née après son départ et qu'il n'a donc jamais connue.

Manon survécut à son époux pendant 23 ans. Rencontrant des difficultés financières pour élever ses nombreux enfants et entretenir sa maisonnée, elle s'improvisa commerçante en vendant des vêtements pour s'assurer un peu de revenus.

Charles Augustin et Manon avaient acheté en 1792 un hôtel particulier situé rue des Juifs, aujourd'hui au 5 rue Chateaubriand³⁷, contigu à celui où était né Chateaubriand. C'est là que vécut Manon jusqu'à sa mort en 1826, après avoir rédigé ses précieux souvenirs.



Marie-Louise Dolley, née Gauttier du Parc



Charles Augustin Dolley



Thérèse Michel, née Gauttier du Parc



Jean Georges Michel

³⁶ Les maires étaient alors nommés par le gouvernement – le Premier Consul en l'occurrence – sur proposition des préfets.

³⁷ La maison de Manon demeura dans la famille jusqu'en 1957.

Thérèse aussi eut une vie marquée par bien des péripéties et un certain romantisme, en commençant par un mariage le 15 juin 1790, à l'âge de 22 ans, en nocturne – Révolution oblige –, dans la chapelle Saint-Charles de la Grande Bellevue, alors propriété de Surcouf à Saint-Servan, plus discrètement que cela aurait été dans la cathédrale.

Le marié était Jean Georges Michel (Saint-Malo, 26 août 1765 – Saint-Malo, 3 décembre 1845), fils du marin malouin Jean Charles Michel (1736-1786), capitaine marchand et capitaine corsaire, et de Anne Marie Perrine Vincent (1741-1771). Le jour du mariage, il n'avait pas encore atteint la majorité qui était alors à 25 ans. Orphelin depuis quatre ans, il était encore sous la tutelle de son cousin Paul Chassin de Kergommeaux (1750 – 1828), de quinze ans son aîné. Thérèse et Jean Georges Michel auront huit enfants.

Jean-Georges Michel fut lui aussi un corsaire au fort caractère, avec de beaux succès notamment comme capitaine en second lors d'une campagne dans l'Océan Indien. Il connut aussi des revers avec trois années comme prisonnier, à partir de 1807, sur les sinistres pontons anglais avec son fils Jean-Marie âgé de seize ans.

De janvier à avril 1814, il fut le dernier capitaine corsaire de Saint-Malo sur le *Renard*, le cotre que lui avait confié Robert Surcouf après le désastreux combat en Manche d'Emmanuel Leroux-Desrochettes contre la goélette de guerre anglaise *Alphea* en octobre 1813. Basé à Bréhat, Jean Georges Michel, malgré les exhortations répétées de Surcouf, refusa d'engager des opérations de course contre les anglais alors trop nombreux en Manche, sachant par ailleurs que l'abdication de Napoléon était proche.

En 1791, il fit l'acquisition de l'île des Ebihens, auparavant propriété de l'Abbaye de Saint-Jacut puis confisquée par le gouvernement révolutionnaire comme bien national.³⁸

Conseiller municipal de Saint-Malo, il contribua à l'accord de la municipalité pour l'attribution du Grand-Bé comme lieu de sépulture à son ami Chateaubriand.

Où et quand Thérèse a-t-elle dansé avec Chateaubriand ?

La mention de Thérèse dansant avec Chateaubriand, qui peut paraître anecdotique et superficielle, suscite néanmoins quelques questions sur des détails pouvant renseigner sur les relations de leurs familles et sur la vie de la société malouine à l'époque : dans quelles villes, en quelles demeures, à quels moments de leurs vies et dans quelles circonstances Thérèse et Chateaubriand peuvent-ils avoir eu l'occasion de danser ensemble³⁹ ?

Était-ce à Saint-Malo ? Était-ce chez l'un, chez l'autre ou chez des tiers ? Était-ce dans leur jeunesse ou après leurs mariages respectifs ? Était-ce dans des circonstances mondaines ou plus privées ? Cela s'est-il produit fréquemment ou rarement ?

Gine Favières n'indique pas ses sources. On peut supposer qu'elle s'est appuyée sur la tradition orale familiale qui ne permet pas d'en savoir plus.

Il est fort probable que leurs deux familles se connaissaient de longue date et que Thérèse et François-René, qui étaient du même âge, avaient des occasions de se rencontrer. Il en était de même avec la famille de Jean Georges Michel, que Thérèse épousa.

Quoi qu'il en soit, Gine Favières, authentique descendante de ces vieilles familles malouines⁴⁰, ressentait une certaine fierté des relations de son aïeule Thérèse avec Chateaubriand, grande figure du romantisme.

Yves-Malo Ploton

³⁸ L'île des Ebihens, propriété privée, appartient toujours, pour la plus grande partie, à une branche de la famille.

³⁹ On pourrait ajouter : sur quelles musiques, jouées sur quels instruments par quels instrumentistes ?

⁴⁰ A l'exception de Mathieu Loyson de la Rondinière et de Charles Augustin Dolley, dont les corps n'ont jamais été rapatriés à Saint-Malo depuis Plouguenast et Saint-Denis de La Réunion, les aïeux malouins de Gine Favières reposent aujourd'hui au cimetière de Rocabey.

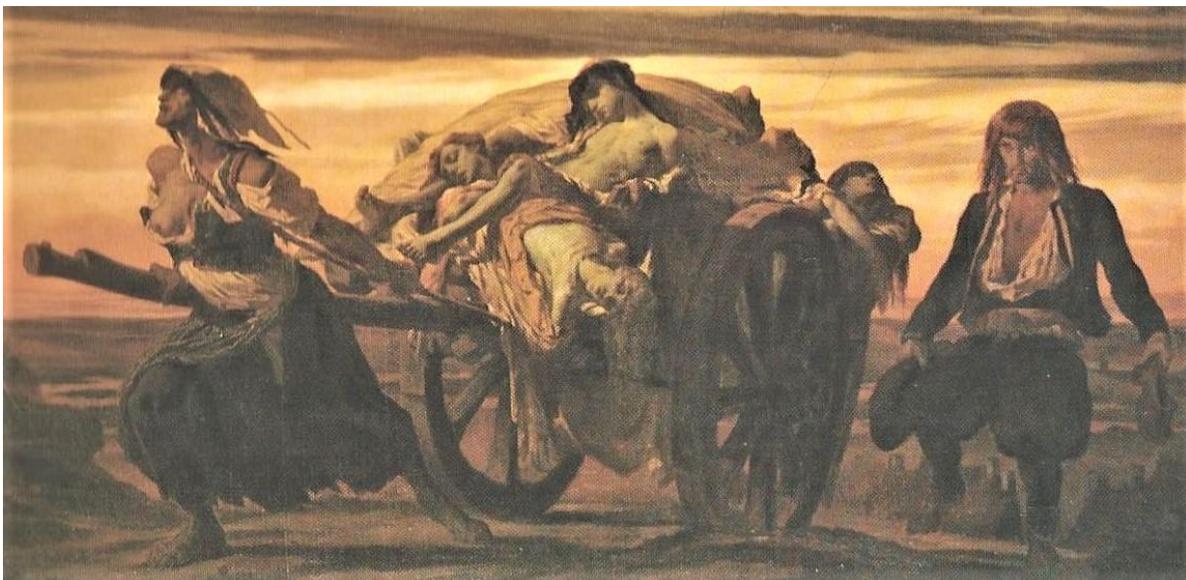
Vendredi 4 septembre 2020

« Chateaubriand et les épidémies »

par Guy BERGER

Nous vivons une période étrange dont aucun d'entre nous n'a eu auparavant une semblable expérience. Une pandémie apparue à la fin de 2019 dans une province de l'intérieur de la Chine a atteint l'Europe au début de cette année. Elle a contraint, en mars, il y a six mois, la plupart de nos pays à prendre, dans la précipitation et sans s'être vraiment consultés, des mesures de « confinement » de la population. En trois mois, ces mesures ont provoqué une chute brutale, et sans aucun précédent, de l'activité économique. Mais elles ont aussi ralenti la progression de la contagion par un coronavirus redouté, le Covid 19. Cela a permis à nos hôpitaux, mal équipés, de ne pas être débordés par l'afflux des malades, ce qui aurait pu provoquer une crise politique. C'était en réalité le seul but recherché de ces mesures car cette maladie est, en fait, peu mortelle, sauf quand elle touche les personnes âgées. Les taux dits de létalité sont faibles. Mais on ne sait pas vraiment comment la soigner et on ignore encore à quel moment nous pourrions disposer, sur une grande échelle, d'un vaccin efficace. Aujourd'hui, il est très vraisemblable qu'après l'accalmie qui a permis, cet été, un certain « déconfinement » et nous autorise à tenir cette conférence, nous devrions subir de nouvelles mesures de « confinement » lorsque l'hiver reviendra, afin de tenter de freiner l'essor d'une deuxième vague de la contagion qui semble inéluctable.

Cette situation inédite nous conduit à nous demander comment l'humanité a pu vivre les épidémies qui faisaient autrefois partie de sa vie quasi quotidienne, à un point dont nous avons perdu le souvenir. L'écrivain que nous aimons, Chateaubriand, peut nous y aider. Il a consacré à ce thème deux chapitres des *Mémoires d'outre-tombe*, les chapitres 14 et 15 du Livre XXXIV dans l'édition de référence, celle de Jean-Claude Berchet (Pochothèque, Tome 2, pp. 539-546). Le premier de ces chapitres est intitulé *Pestes*. Chateaubriand l'a rédigé en mai 1832, si l'on en croit une notation que l'on peut lire dans le manuscrit de 1845. Il y rappelle que « *la peste noire, du quatorzième siècle, connue sous le nom de la mort noire, prit naissance à la Chine : on s'imaginait qu'elle courait sous la forme d'une vapeur de feu en répandant une odeur infecte. Elle emporta les quatre cinquièmes des habitants de l'Europe.* ».



Comme à son habitude, Chateaubriand exagère un peu les données chiffrées. Mais il semble bien que l'Europe perdit alors un bon tiers de sa population, ce qui était considérable, et transforma en déserts de vastes espaces. Sur le territoire de la France d'aujourd'hui, la population régressa de 17 à 10 millions d'habitants.

Notre auteur poursuit son évocation d'autres épidémies, en mentionnant des pestes des XVIème et XVIIème siècles et surtout la peste de Marseille en 1720 au cours de laquelle s'illustra par son courage et son dévouement l'archevêque, Mgr de Belsunce.



Chateaubriand fait un tableau saisissant de cette dernière épidémie, survenue à l'époque de ses grands-parents : *« Les portes de la ville et les fenêtres des maisons furent fermées. Au milieu du silence général on entendait quelquefois une fenêtre s'ouvrir et un cadavre tomber ; les murs ruisselaient de son sang gangrené, et des chiens sans maître l'attendaient en bas pour le dévorer. Dans un quartier dont tous les habitants avaient péri, on les avait murés à domicile, comme pour empêcher la mort de sortir. De ces avenues de grands tombeaux de famille, on passait à des carrefours dont les pavés étaient couverts de malades et de mourants étendus sur des matelas et abandonnés sans secours. Des carcasses gisaient à demi pourries avec des vieilles hardes mêlées de boue ; d'autres corps restaient debout appuyés contre les murailles, dans l'attitude où ils étaient expirés. »*

Le second de ces chapitres des *Mémoires d'outre-tombe*, *Le Choléra*, daté également de mai 1832, évoque un événement contemporain, l'épidémie de choléra qui en 1831-1832, emporta à Berlin Hegel, décédé le 14 novembre 1831, et à Paris Casimir Périer, le président du conseil, mort le 16 mai 1832. Chateaubriand qui a vécu à Paris, rue d'Enfer, ces moments, en fait un symbole des temps nouveaux, ceux qui ont suivi les révolutions démocratique et industrielle. Il dresse le tableau des cérémonies qui auraient eu lieu autrefois à travers Paris : *« [...] ; les saintes reliques promenées autour de la ville, précédées de la longue procession des divers ordres religieux, confréries, corps de métiers, congrégations de pénitents, théories de femmes voilées, écoliers de l'Université, desservants*

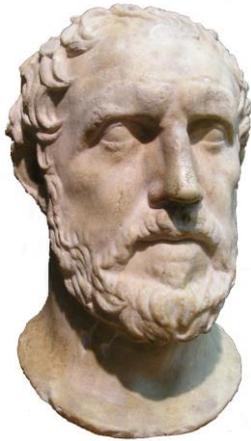
des hospices, soldats sans armes ou les piques renversées ; le Miserere chanté par les prêtres [...] ».
 Aujourd'hui : « Rien de tout cela ; le choléra nous est arrivé dans un siècle de philanthropie, d'incrédulité, de journaux, d'administration matérielle. Ce fléau sans imagination n'a rencontré ni vieux cloîtres, ni religieux, ni caveaux, ni tombes gothiques ; comme la terreur en 1793, il s'est promené d'un air moqueur à la clarté du jour, dans un monde tout neuf, accompagné de son bulletin, qui racontait les remèdes qu'on avait employés contre lui, le nombre des victimes qu'il avait faites, où il en était, l'espoir qu'on avait de le voir encore finir, les précautions qu'on devait prendre pour se mettre à l'abri, ce qu'il fallait manger, comment il était bon de se vêtir. ».



Chateaubriand pose, pour conclure, une question étrange mais qu'il est impossible d'éluder : « Si tous les hommes, atteints d'une contagion générale, venaient à mourir, qu'arriverait-il ? ». Sa réponse est simple : « Rien : la terre, dépeuplée, continuerait sa route solitaire, sans avoir besoin d'autre astronome pour compter ses pas que celui qui les a mesurés de toute éternité [...], nos petits travaux, nos villes, nos monuments seraient remplacés par des forêts rendues à la souveraineté des lions ; aucun vide ne se manifesterait dans l'univers. Et cependant il y aurait de moins cette intelligence humaine qui sait les astres et s'élève jusqu'à la connaissance de leur auteur. ».

Dès les premières lignes de ces deux chapitres, Chateaubriand montre que ce thème des épidémies a trouvé, en tant que motif littéraire, son origine sous l'Antiquité, dans la description par Thucydide de la peste d'Athènes en 431 avant notre ère : « Thucydide nous a laissé du fléau de l'Attique une description copiée chez les anciens par Lucrèce, Virgile, Ovide, Lucain, chez les modernes par Boccace et Manzoni. ».

Il faut effectivement relire les pages géniales de Thucydide au Livre II, paragraphes 47 à 54 de *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse*. De cette première description d'une épidémie datant des dernières décennies du cinquième siècle avant J.C., Jacqueline de Romilly a donné une traduction superbe (Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1990).



Thucydide (463-400 avant J.C.) commençait son tableau en montrant la diffusion géographique de la maladie et en exposant sa doctrine médicale. Cette page en fait un disciple d'Hippocrate et de l'École de Côs, pour qui seule une observation attentive et sans a priori des maladies permettait d'en connaître les symptômes et d'en prévoir l'évolution : « *Le mal fit, dit-on, sa première apparition en Éthiopie, dans la région située en arrière de l'Égypte. Puis il descendit en Égypte, en Libye et dans la plupart des territoires du Grand roi de Perse. Athènes se vit frapper brusquement, et ce fut d'abord au Pirée que les gens furent touchés... Je laisse à chacun – médecin ou profane – le soin de dire son opinion sur la maladie en indiquant d'où elle pouvait vraisemblablement provenir... Pour moi, je dirai comment cette maladie se présentait, les signes à observer pour pouvoir le mieux, si jamais elle se produisait, profiter d'un savoir préalable et n'être pas devant l'inconnu : voilà ce que j'exposerai – après avoir, en personne, souffert du mal, et avoir vu, en personne, d'autres gens atteints.* » (p. 270). « Ne pas se trouver devant l'inconnu », c'est ce que n'ont pas cessé de souhaiter les médecins. Les pages très denses d'analyse clinique qui suivent conduisent à penser que cette épidémie n'était pas celle d'une peste, au sens moderne du mot, mais plutôt une forme grave de rougeole ou un typhus, peut-être aussi un virus qui a disparu. La peinture de la ville où les morts s'entassaient est impressionnante. « *Un détail révéla que cette épidémie était sans rapport avec les maux courants : c'est ce que les animaux susceptibles de manger la chair humaine, oiseaux ou quadrupèdes, malgré le nombre des cadavres laissés sans sépulture, ou bien n'en approchaient pas, ou bien, s'ils y goûtaient, en mouraient* » (page 272). La mortalité semble avoir été élevée. Un peu plus loin, au livre III § 87, Thucydide donne des nombres laissant supposer qu'Athènes perdit alors près du tiers de sa population. Il note que quatre ans plus tard, en 427-426 avant J.C., l'épidémie frappa une deuxième fois. « *Elle n'avait jamais vraiment cessé, il n'y avait eu que quelque répit* » (page 347). Ce fut une cause durable d'affaiblissement de la cité et l'auteur de *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse* y voit une des raisons, mais pas la seule, de l'échec final d'Athènes à constituer un empire formé d'un groupement de cités sujettes.

Chateaubriand considère dans les *Mémoires d'outre-tombe* que Thucydide, comme Hippocrate, voyait dans cette épidémie « le feu de la colère céleste » (chapitre 14 précité). À vrai dire, rien dans le texte de Thucydide ne permet de penser que l'ancien stratège d'Athènes souhaitait donner à ce fléau une explication surnaturelle. Au contraire, on a vu qu'il refusait, par principe, de s'aventurer sur ce terrain. Comme Hippocrate, il jugeait vain de rechercher des causes cachées des maladies, des causes se situant au-delà de celles que l'on pouvait observer chez les malades. Dès le début de son récit, il constatait, en outre, que les prières aux dieux ne servaient à rien : « *Les supplications dans les sanctuaires, ou le recours aux oracles et autres possibilités de ce genre, tout restait inefficace : pour finir, ils y renoncèrent.* » (p. 270). Thucydide ne croyait pas que les dieux aient un rôle actif dans l'histoire soit pour punir les coupables, soit pour sauver les innocents.

Néanmoins, il ne se désintéressait pas des effets moraux de cette épidémie. Il consacra tout un paragraphe (le § 53) à étudier le changement des attitudes et des comportements dans la société. Le ton de cette analyse positive était pessimiste : « *D'une façon générale, la maladie fut dans la cité, à l'origine d'un désordre moral croissant. L'on était plus facilement audacieux pour ce à quoi, auparavant, l'on ne s'adonnait qu'en cachette : on voyait trop de retournements brusques, faisant que des hommes prospères mouraient tout à coup et que des hommes hier sans ressources héritaient aussitôt de leurs biens. Aussi fallait-il aux gens des satisfactions rapides, tendant à leur plaisir, car leurs personnes comme leurs biens étaient, à leurs yeux, sans lendemain. Peiner à l'avance pour un but jugé beau n'inspirait aucun zèle à personne, car on se disait que l'on ne pouvait savoir, si avant*

d'y parvenir, on ne serait pas mort... Crainte des dieux ou loi des hommes, rien ne les arrêta : d'une part, on jugeait égal de se montrer pieux ou non, puisque l'on voyait tout le monde périr semblablement, et, en cas d'actes criminels, personne ne s'attendait à vivre assez pour que le jugement ait lieu et qu'on ait à subir sa peine. » (p. 273)

Comme Chateaubriand l'a bien vu, le premier des grands écrivains latins qui ait abordé ce thème des épidémies a été Lucrèce (99-55 avant J.C.). Ce thème a même trouvé dans son œuvre, *De rerum natura*, une place éminente. Le livre VI et dernier de ce poème, que Cicéron et son frère Quintus éditèrent vers 50 avant J.C., se termine en effet par 196 vers où il est longuement traité.



Le poème de Lucrèce était adressé à Caius Memmius, un patricien, prêteur en 58 avant J.C., gouverneur de la province de Bithynie en 57, protecteur de plusieurs poètes dont Catulle. D'abord partisan de Pompée, il s'était rallié à César, et mourut en exil à Athènes. Il y avait acquis la propriété où avait vécu Épicure deux siècles plus tôt. Le *De rerum natura* avait pour objet de convaincre C. Memmius, dont Lucrèce était un ami, de l'intérêt et des bienfaits de l'enseignement d'Épicure. Selon Lucrèce, cette philosophie était seule capable, si elle était bien comprise, de permettre à ceux qui la suivaient de trouver « la paix de l'âme ». « *Par ses paroles de vérité, Épicure purifia les cœurs... C'est en vain, la plupart du temps, comme il le démontra, que le genre humain roule dans son cœur une mer funeste de soucis.* » (Livre VI, v. 23 et 32-33). À la fin du poème, qui a commencé, au Livre I, par une invocation à Vénus, protectrice des Romains, patronne des Memmii, le Livre VI se propose d'expliquer de façon rationnelle un certain nombre de faits qui se produisent dans le monde et qui généralement terrorisent les mortels. Le poète passe alors en revue les phénomènes météorologiques (tonnerre, éclairs, foudre, tornades), les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les crues et les inondations, enfin les maladies et les épidémies. « *La terreur de l'âme, ses ténèbres, ce ne sont ni les rayons du soleil ni les traits brillants du jour qui doivent les disperser, mais la vue de la nature et son explication (sed naturae species ratioque)* » (Livre VI, v. 38-40).

La plus grande partie du texte concernant les maladies et les épidémies est une reprise en vers latins de la description de la « peste de l'Attique » rédigée un peu plus de trois siècles plus tôt par Thucydide. Lucrèce s'y réfère expressément : « *Jadis, cette forme de maladie, ce souffle mortifère rendit les campagnes de Cécrops pleines de morts, désertifia les routes, vida la ville de ses habitants. Venant du fond de l'Égypte où il était né, ayant parcouru un grand espace aérien et les plaines marines, il finit par s'étendre sur tout le peuple de Pandion...* » (Livre VI, v. 1135-1139). Chateaubriand a raison de dire que Lucrèce a « copié » Thucydide. Il faut, pour bien le percevoir, relire ces vers du poète latin après avoir lu la prose de l'historien grec. La traduction de Jackie Pigeaud dans le volume *Les Épicuriens* de la Bibliothèque de la Pléiade est pour cela à recommander car elle est proche du texte latin dont elle s'attache à rendre les nuances. Elle nous montre bien les difficultés qu'eut Lucrèce pour exprimer sa pensée avec le vocabulaire latin, dans le carcan des hexamètres dactyliques (Paris, Gallimard, 2010)



Mais la philosophie de la nature de Lucrèce n'était pas celle de Thucydide. Alors que ce dernier refusait explicitement de chercher des causes profondes à la maladie qu'il se contentait d'observer cliniquement, Lucrèce introduisit sa description en posant clairement la question de la cause (ratio) des maladies et des épidémies : « *Quelle est la cause de la maladie et d'où, soudain, une force morbide naît-elle qui peut aviver un désastre mortifère (mortiferam cladem) pour le genre humain et le bétail ?* » (Livre VI, v. 1087-1089). Le choix des mots

était révélateur. Le langage médical était alors grec. La notion d'épidémie est exprimée en latin par un terme du langage militaire romain, *clades mortifera*, qui signifiait la déroute qui entraîne la mort des vaincus. Un peu plus loin (v. 1095), Lucrèce introduira le terme de peste (*pestilintas*) pour caractériser l'effet de la diffusion d'une maladie. On ne le trouve guère que chez lui. La réponse du poète latin à la question qu'il avait posée était un rappel de la théorie des atomes qu'il avait développée dans les premiers livres du *De rerum natura* : « *Il existe des semences (semina) de beaucoup de choses qui sont vitales pour nous et en revanche, nécessairement, il en est, porteuses de maladie et de mort, nombreuses à voler. Quand, par hasard, elles se trouvent réunies et ont corrompu le ciel, l'air devient morbide.* » (v. 1090-1094). L'épidémie résultait donc d'une réunion, due au hasard, de « semences mortifères » qui se diffusaient ensuite dans toutes les directions, vers tous les milieux : « *Soudain ce nouveau fléau, cette peste, ou bien s'abat sur les eaux, ou se dépose sur les moissons ou sur d'autres nourritures réservées aux humains et sur la pâture des troupeaux, ou encore sa force reste suspendue dans l'air lui-même ; et quand, en respirant, nous tirons de cet air des souffles mélangés, nécessairement nous absorbons aussi en même temps ces choses-là.* » (v. 1122-1127).

Comme Thucydide, mais plus brièvement, Lucrèce traita des effets moraux d'une grave épidémie. Il n'y consacra que onze vers (v. 1273-1283). Ceux-ci furent cependant placés, en conclusion, à la fin de son livre alors que ce dernier ne peut être considéré comme ayant été laissé inachevé. Le poète notait l'affaissement des sentiments religieux, l'abandon des rites funéraires qui étaient au centre de la religion romaine traditionnelle. Le dernier tableau fut celui d'individus ayant perdu toute décence qui se disputaient une place pour leurs parents décédés sur les bûchers funéraires : « *La religion des dieux et leur puissance n'étaient pas alors d'un grand poids car la douleur du présent dépassait tout... Tout le peuple était bouleversé et agité. Chacun, dans la solitude et plein d'affliction, enterrait son parent... Que d'horreurs une force soudaine et la pauvreté inspirèrent-elles !* ».

Chateaubriand a évoqué aussi parmi les héritiers de Thucydide : Virgile, Ovide et Lucain. Le premier



a, en effet, décrit une épizootie survenue dans un troupeau au chant III des *Géorgiques* (v. 470-514). Mais, comme le note Xavier Darcos dans un beau livre : « *Il parle de la douleur des animaux comme s'ils étaient humains et décrit cette épizootie sur le modèle littéraire d'une peste frappant l'humanité, en multipliant des anthropomorphismes révélateurs.* » (Virgile, *notre vigie*, Paris, Fayard, 2017, p. 242) : « *Ces fléaux ne saisissent pas seulement les bêtes l'une après l'autre, mais fondent soudain sur le parc d'été tout entier, sur l'espoir du troupeau et sur le troupeau lui-même, tarissant dans sa source l'ensemble de la race. Pour en juger, on n'a qu'à visiter dans les Alpes aériennes, les chalets des hauteurs du Norique, on verra qu'aujourd'hui encore, malgré le temps écoulé, les royaumes des pâtres y sont déserts... Au milieu de l'herbe grasse, les veaux meurent en*

masse et rendent leurs douces âmes auprès des crèches pleines ; ailleurs ce sont les chiens caressants atteints de la rage ou les porcs secoués d'une toux haletante et étreints par l'angine qui leur tuméfie la gorge. Il tombe trahi par la chance dans ce qui les passionnait, ne se souciant plus de l'herbe, le cheval victorieux qui se détourne des sources. » (traduction d'Henri Goelzer, Les Belles Lettres). On est ici loin de la description de l'historien grec.

En revanche, un rapport critique à Lucrèce est peu contestable. *Les Géorgiques*, comme toute l'œuvre de Virgile, sont empreintes d'un profond esprit religieux. Elles sont ainsi à l'opposé du *De rerum natura* qui veut, au contraire, libérer les hommes de la religion. On connaît le vers célèbre du Livre II (v. 490) : « *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* (Heureux qui a pu connaître les raisons

des choses) ». L'allusion à Lucrèce est évidente. Ce dernier est désigné au vers suivant comme celui qui « a foulé aux pieds toutes les craintes et tout le bruit fait autour de l'avare Achéron », c'est-à-dire comme un penseur hostile à la religion. La formule, passée en proverbe, a un sens ironique que l'on perçoit bien en lisant les vers qui suivent : « Mais bienheureux aussi celui qui connaît les dieux champêtres, et Pan et le vieux Silvain et les Nymphes sœurs ! Celui-là, ni les faisceaux donnés par le peuple, ni la pourpre royale n'ont jamais pu le faire dévier. ». En d'autres termes, c'est en restant fidèle à la vieille religion et à ses mythes les plus proches du terroir que l'on peut garder une attitude droite d'homme libre et de vrai citoyen.

L'influence de Thucydide est certaine dans la peinture de la peste de l'île d'Égine que l'on trouve chez Ovide au Livre VII des *Métamorphoses* (v. 518-613). Mais le poète des *Amours* et des *Tristes*, qui puise son inspiration aux sources les plus diverses, se souvient aussi de Lucrèce. Comme chez ce dernier l'épidémie vient des airs et se déplace poussée par le vent : « Au commencement, le ciel noya la terre dans un opaque et lourd brouillard, et, de ces ténèbres, fit une fournaise... la chaude haleine de l'Auster répandit ensuite ses souffles meurtriers. ». Cependant « cette terrible épidémie a été envoyée par Junon, en haine d'une terre qui portait le nom d'une rivale (Aigina, mère d'Éaque qui avait eu ce fils de Zeus) ». La vision clinique de la contagion qui est développée est celle venue de Thucydide : « Les malades ne peuvent supporter ni le lit ni aucune étoffe ; ils se couchent nus sur la terre dure à plat ventre, mais leur corps, au contact du sol n'est pas rafraîchi. Nul ne peut maîtriser le mal. Le redoutable fléau s'en prend à ceux mêmes qui le combattent. L'exercice de leur art est funeste aux médecins. Plus on approche un malade et plus on le sert avec dévouement, plus vite on devient victime à son tour de la contagion. ». Le fragment se termine par le même tableau que chez Lucrèce, mais Ovide lui donne un sens religieux, ce que ne faisait pas l'auteur du *De rerum natura* : « On n'a plus aucun respect ; on se bat pour des bûchers ; des cadavres brûlent sur le feu allumé pour un autre. Pour les pleurer il n'est personne. Et privées de leur tribut de larmes, les âmes des fils et des maris, des jeunes gens et des vieillards errent à l'aventure. » (traduction de Joseph Chamonard, GF Flammarion, 1966, PP 192-195).



Venons-en à Lucain. Dante, dans la *Divine Comédie*, plaça ce poète du premier siècle de notre ère parmi les cinq plus grands poètes de l'Antiquité, aux côtés d'Homère, de Virgile, d'Horace et d'Ovide (*Enfer*, c. IV, v. 88-90). Lucain n'a consacré à la description d'une épidémie qu'une quinzaine de vers de son épopée sur *La guerre civile*, plus connue sous le nom de *La Pharsale*. Mais cette épidémie se situe à un moment décisif et central de l'histoire du conflit qui est racontée de façon suivie et chronologique. Elle est peinte en un style vigoureux. Mort à 26 ans, Lucain était né à Cordoue en 39, dans une famille de notables de rang équestre et d'origine romaine. Il était le neveu de Sénèque. Venu très tôt à Rome, il reçut une excellente éducation et devint un des favoris de Néron, avant d'être contraint par celui-ci en 65 de se suicider, en même temps que son oncle, pour avoir participé à la conjuration de Pison.



La Pharsale narre la guerre entre Pompée et César. C'est le seul ouvrage qui nous soit resté d'une œuvre abondante (édition et traduction aux Belles Lettres par A. Bourgery et M. Ponchont). Au Livre VI, Pompée a été bloqué avec son armée dans Dyrrachium (de nos jours Durrës en Albanie) par les fortifications construites par les soldats de César. La maladie s'est mise dans ses troupes mais il parviendra à percer les lignes de ses adversaires et à s'échapper vers la mer : « Le ciel immobile fit passer la contagion d'un fléau pestilentiel dans un sombre nuage. Les hommes sont accablés, et l'eau, plus

*prête encore que le ciel à se charger de tous les venins, durcit les entrailles par sa fange. Déjà la peau noircie se raidit et les yeux distendus se détachent ; un fléau de feu gagne le visage échauffé par la maladie sacrée [l'érysipèle] et la tête fatiguée refuse de se soutenir... De plus en plus le destin pousse tout dans l'abîme ; la maladie ne met pas d'intervalle entre la vie et le trépas. La langueur vient avec la mort, la contagion est accrue par la masse de ceux qui tombent, gisant sans sépulture, pêle-mêle avec les vivants... Cependant ces souffrances diminuèrent, derrière les Pompéiens étaient la mer, l'air poussé par les aquilons, les rivages, les carènes pleines d'une récolte venue de l'étranger » (v. 89-105). Pour Lucain, adepte du stoïcisme, cette épidémie passagère avait donc eu des causes parfaitement naturelles, comme il en est pour les succès et les échecs politiques ou militaires. Elle n'a pas empêché Pompée d'approcher peu après d'une victoire totale que, seul, il laissa échapper. Ce dont se désolera l'auteur de *La Pharsale* regrettant que la République n'ait pas été défendue alors, comme il aurait fallu et comme elle l'avait été autrefois : « Rome, tu aurais été libre et heureuse, soumise au seul joug des lois et maîtresses de tes droits, si en ce lieu ton défenseur victorieux eût été Sylla. Ah ! Triste destinée. C'eût été pour toi, Rome, le dernier jour de tes malheurs ; Pharsale aurait pu être détachée de la chaîne des destins » (v. 301-303 et 310-313). Effectivement, Lucain est ici un héritier de la pensée de Thucydide. Mais partisan, ainsi que le suggère sa référence à Sylla, d'institutions aristocratiques, avait-il pris conscience des obligations et des servitudes de la vocation impériale de Rome ?*

Ces servitudes avaient été comprises et mesurées par Thucydide pour une autre cité, Athènes. On sait qu'il a résumé sa pensée politique non dans les deux discours qu'il prête à Périclès dans les deux premiers livres de son *Histoire*, mais dans le portrait de l'homme d'État athénien qui suit de peu le récit de la « peste d'Athènes », au Livre II, § 65. Il y souligna le caractère exceptionnel, et même paradoxal, du pouvoir de Périclès et les faiblesses permanentes d'une constitution démocratique : « Périclès avait de l'autorité, grâce à la considération dont il jouissait et à ses qualités d'esprit. De plus, pour l'argent, il montrait une éclatante intégrité... Sous le nom de démocratie, c'était en fait le premier citoyen qui gouvernait. Les hommes qui lui succédèrent étaient, par eux-mêmes, plus égaux entre eux, et ils aspiraient chacun à la première place : ils cherchèrent donc le plaisir du peuple, dont ils firent dépendre la conduite même des affaires. Il en résulta toutes les fautes que l'on peut attendre d'une cité importante placée à la tête d'un empire, et entre autres l'expédition de Sicile. ».

Les auteurs « anciens » qu'a cités Chateaubriand et qui ont traité d'épidémies nous permettent ainsi de comprendre la diversité des doctrines philosophiques adoptées par le monde antique pour interpréter ces fléaux : le positivisme de Thucydide et de Lucain, le romantisme matérialiste de Lucrèce, le conservatisme sceptique de Virgile et d'Ovide. Mais tous s'accordaient pour constater les effets délétères de tels événements sur la moralité publique et la cohésion de la société. L'Europe chrétienne a hérité de cette pensée et de ces constats dérangeants qui pouvaient constituer une épreuve pour la foi en la Providence. Les copistes qui travaillaient dans les monastères médiévaux en Occident et dans le monde byzantin avaient su préserver ces textes, quoique peu chrétiens, en sauvant ces œuvres de l'oubli.

Les deux écrivains « modernes » mentionnés par l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* ont appartenu, quant à eux, à un univers intellectuel plus homogène, profondément marqué par le christianisme. Les deux livres de Boccace et de Manzoni où se trouvent des descriptions d'épidémies, le *Décameron* et *Les Fiancés*, tiennent, l'un et l'autre, une grande place dans l'histoire de la littérature italienne. Ils ont exercé aussi une influence certaine auprès de nombreux auteurs européens.

Voyons le premier qui date du quatorzième siècle. Le *Décameron* de Boccace (1313- 1375) est considéré, au même titre que la *Divine Comédie* de Dante (1265 – 1321) et le *Chansonnier* de Pétrarque (1304 – 1374), comme l'un des trois ouvrages qui ont fait de la langue de la Toscane la langue littéraire de l'Italie. Cette primauté n'allait pas d'elle-même mais elle a été reconnue assez tôt, dès le début du seizième siècle, par un consensus des lettrés qui fut exprimé par un vénitien, le cardinal Pietro Bembo (1470 – 1547) dans ses *Prose della volgar lingua*. Il put faire triompher sa thèse en faisant des œuvres les plus lues de ces trois écrivains, considérées unanimement comme des chefs-d'œuvre, les *Trois Couronnes* de la langue littéraire de l'Italie. Cette solution sera adoptée par les élites de la Péninsule, en dépit de la survivance jusqu'à nos jours de langues régionales vivantes comme le vénitien, le napolitain ou le sicilien, qui ont possédé de vraies littératures.

Le *Décameron* était un recueil de cent nouvelles de ton fort divers. Selon l'auteur, elles auraient été contées, en dix journées, par dix nobles florentins, sept dames et trois gentilshommes, réfugiés dans une propriété de la campagne toscane pour fuir la peste qui affligeait la ville de Florence. La plupart de ces contes sont fort drôles. Mais certains, comme le dernier du recueil, l'histoire de Griselda, sont sinistres. Le narrateur en a averti ses auditeurs en le présentant : « *Ce fut un trait de méchanceté folle qui pourtant n'eut pas un dénouement fâcheux* ». Tous sont racontés avec un art consommé. Ils mettaient en scène toute la société de l'Italie du Trecento. Le livre parut vers 1360 et rencontra aussitôt un grand succès.



L'*Introduction* du *Décameron* commençait par rappeler ce que fut cette épidémie, qui n'était autre que la Grande Peste, *la mort noire*, mentionnée par Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « *La peste mortelle aujourd'hui révolue, mais dont le souvenir est si pénible à tous ceux qui ont vu ou su par ouï-dire ses ravages, tel est le frontispice de mon livre [...] On était déjà parvenu en l'année 1348 de la féconde incarnation du fils de Dieu, quand la cité de Florence, noble entre les plus fameuses d'Italie, fut en proie à l'épidémie mortelle. Que la peste fût l'œuvre des influences astrales ou le résultat de nos iniquités, et que Dieu, dans sa juste colère, l'eût précipitée sur les hommes en punition de nos crimes, toujours est-il qu'elle s'était déclarée, quelques années avant, dans les pays d'Orient, où elle avait entraîné la perte d'une quantité innombrable de vies humaines. Puis, sans arrêt, gagnant de proche en proche, elle s'était, pour nos*

malheurs, propagée vers l'Occident. Toute mesure de prophylaxie s'avéra sans effet. Les agents spécialement préposés eurent beau nettoyer la ville des monceaux d'ordure. On eut beau recourir, et mille fois plutôt qu'une, aux suppliques et prières qui sont d'usage dans les processions, et à celles d'un autre genre (les flagellations), dont les dévots s'acquittent envers Dieu. Rien n'y fit. Dès les jours printaniers, l'horrible fléau commença, de façon surprenante, à manifester ses ravages douloureux. » (traduction de Jean Bourcier, Paris, Garnier Frères, 1967, p.8).

Boccace notait ensuite avec précision les signes cliniques de cette peste bubonique, la progression de la contagion et la désorganisation des soins dans une ville qui comptait 130 000 habitants et qui était alors une des plus riches et des plus éduquées cités d'Europe, une des mieux dotées aussi en hôpitaux et en médecins : « *Quant au traitement de la maladie, il n'était point d'ordonnance médicale ou de remède efficace qui put amener la guérison ou procurer quelque allègement. La nature de l'affection s'y opposait-elle ? Fallait-il incriminer les médecins ? Et sans parler des praticiens à diplômes, on avait vu grandir dans d'incroyables proportions le nombre de tous ceux, hommes ou femmes, qui exerçaient sans aucune connaissance préalable. Leur ignorance était-elle incapable de déceler l'origine du mal et, par conséquent, de trouver le remède approprié ?*

Toujours est-il que les guérisons étaient rares, et que dans les trois jours qui suivaient l'apparition des symptômes, généralement, sans fièvre et sans autre trouble apparent, presque tous les gens atteints décédaient. L'intensité de l'épidémie s'accrut du fait que les malades, par leur commerce journalier, contaminaient les individus encore sains. » (p. 9).

Comme les auteurs de l'Antiquité, Boccace constatait, sans illusion mais sans complaisance, les effets de l'épidémie sur l'état moral de la société : *« Dans l'excès d'affliction et de misère où s'abîmait notre ville, le prestige et l'autorité des lois divines et humaines s'effritaient et croulaient entièrement. Les gardiens et les ministres de la loi étaient tous morts, malades, ou si démunis d'auxiliaires que toute activité leur était interdite. N'importe qui avait donc licence d'agir au gré de son caprice [...] Ajouterai-je que les citoyens se fuyaient l'un l'autre, et que nul n'avait souci de son voisin ? Les visites entre parents, quand elles avaient lieu, étaient rares et lointaines. Le désastre avait jeté tant d'effroi au cœur des hommes et des femmes, que le frère abandonnait le frère, l'oncle le neveu, la sœur le frère, souvent même la femme le mari » (pp. 10-11).*



GIOVANNI BOCCACCIO

Boccace a su voir que l'inégalité des conditions sociales rendait la maladie plus dure encore aux personnes ayant peu de moyens, victimes de la désorganisation des hôpitaux et de l'assistance publique : *« Le menu peuple, et peut-être une grande partie de la classe moyenne, offraient le spectacle d'une misère infiniment plus douloureuse. La pauvreté ou quelque vague attente retenait chez eux la plupart de ces gens. Ils ne s'écartaient guère de leur quartier, et c'est par milliers que, chaque jour, ils tombaient malades. Ne recevant ni secours, ni services d'aucune sorte, ils mouraient autant dire sans rémission. Certains expiraient de jour ou de nuit sur la voie publique ; et beaucoup d'autres, bien que morts à domicile, transmettaient d'abord aux voisins l'annonce de leur décès par l'odeur infecte de leur chair corrompue. » (p. 13).*

Boccace a gardé un souvenir plein d'effroi et de mélancolie de cette période malheureuse : *« La cruauté du ciel, et peut-être celle des hommes, fut si rigoureuse, l'épidémie sévit de mars à juillet avec tant de violence, une foule de malades furent si mal secourus, ou même, en raison de la peur qu'ils inspiraient aux gens bien portants, abandonnés dans un tel dénuement, qu'on a quelque sûre raison d'estimer à plus de cent mille le nombre d'hommes qui perdirent la vie dans l'enceinte de la cité » (p. 15).* Pour tenter d'échapper à la tristesse désespérante de ce souvenir qui ne le quittait pas, il a essayé de créer en son livre une alternative utopique, imaginant une *lieta brigata* de conteurs, mettant en pratique, dans une petite société, à l'écart de la foule, une règle acceptée par tous de comportements harmonieux, respectueux des normes morales et religieuses, *« une honnêteté qui ne se dément pas, une concorde soutenue, une intimité fraternelle de tous les instants »*, comme il l'écrit dans sa *Conclusion* (p.713). Mais il était le premier à savoir la fragilité de cette utopie. *« Je suis tenu de faire un aveu. Les choses d'ici-bas, loin d'être stables, changent sans arrêt » (p. 720).* Au bout de quinze jours, les dix participants de cette escapade retournent d'ailleurs d'un commun accord à Florence. Cette utopie a toutefois permis à Boccace d'écrire un modèle durable, admiré et imité dans toute l'Europe, de fiction et de nous laisser un vrai chef-d'œuvre littéraire. Dans sa somme sur *Le roman jusqu'à la Révolution*, Henri Clouet note que *« les traductions françaises de Boccace sont à l'origine du roman moderne dans notre pays. » (Paris, Armand Colin, 1991, p.85)*

Cette épidémie de peste de 1348 a marqué toute une génération. Boccace et Pétrarque s'étaient rencontrés une première fois à Florence en 1350. Pétrarque, proche par son père des Guelfes blancs et des Gibelins, n'appartenait pas au même « parti » que Boccace dont le père avait

été au service des Bardi, et qui avait, lui-même, fréquenté la cour des Angevins à Naples. Une grande amitié naquit pourtant entre les deux hommes, admirateurs l'un et l'autre de l'Antiquité classique. Sans doute la mémoire, toute récente, de l'épidémie joua-t-elle un rôle important. Pétrarque avait appris lorsqu'il était à Parme, le 19 mai 1348, la mort le 6 avril, du fait de la peste, de Laure de Noves qu'il avait rencontrée en Avignon en 1327 et dont il s'était épris. Il ne put oublier le souvenir de la femme aimée, tragiquement disparue. Le thème de la brièveté de la vie et de la brutalité de la mort sera présent dans ses poèmes les plus personnels, avec une émotion et une insistance toute nouvelle, qui contribueront à leur succès durable dans toute l'Europe :

Ahi, Morte ria, come a schiantar se presta

Il frutto de molt'anni in si poche ore.

Hélas, cruelle mort, qu'à briser tu es prompte le fruit de mainte année en si peu d'heures. (Canzoniere, CCCXVII)

Ou encore :

O nostra vita, ch'e si bella in vita,

Com'perde agevolmente, in un mattino,

Quel che'n molti anni a gran pena s'acquista !

Oh notre vie, si belle en apparence, qu'elle perd aisément en un matin ce qui en mainte année à grand peine s'acquiert ! (Canzoniere, CCLXIX)

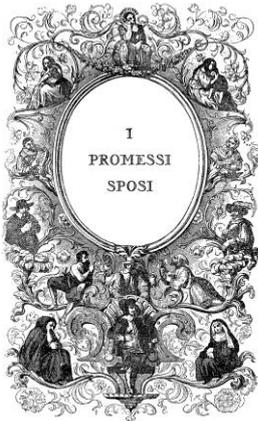
Le *Décameron* a inspiré au seizième siècle l'un des plus grands chefs d'œuvre de la littérature française, *L'Heptaméron*. Ce livre dont la première édition apparut en 1558 était l'œuvre de Marguerite, duchesse d'Alençon et de Berry, reine de Navarre à partir de 1527, sœur aînée et très aimée du roi François Ier.



Cette princesse était née le 11 avril 1492, au château d'Angoulême et était la fille de Louise de Savoie et de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême. Après la défaite de Pavie le 24 février 1525 et la capture du roi, elle aidera la régente, sa mère, dans le gouvernement du royaume. Elle ira à Madrid et à Tolède négocier directement avec Charles Quint la libération du souverain. En juillet 1529, elle conclura la paix de Cambrai avec Marguerite d'Autriche. Sa fille, Jeanne d'Albret, sera plus tard la mère d'Henri IV. *L'Heptaméron* est construit comme le *Décameron* en supposant la rencontre en un lieu agréable, à l'écart du monde et de son agitation, d'un groupe de nobles personnes. Mais les circonstances de cette rencontre sont nettement moins dramatiques que dans le modèle italien. Les conteurs des soixante-douze nouvelles ou contes de ce recueil

sont réunis pour prendre les eaux à Cauterets et ils sont retenus en ce lieu par les crues du Gave de Pau qui ont coupé les routes et leur interdisent de retourner à Tarbes. Ce fut d'ailleurs à Cauterets que Marguerite de Navarre rédigea aux premiers jours de septembre 1546 le *Prologue* de son recueil auquel elle travailla de 1542 à sa mort survenue le 21 décembre 1549, au château d'Odos près de Tarbes. La référence au *Décameron* est explicite. Dans ce *Prologue*, Marguerite de Navarre met dans la bouche d'un personnage féminin qui la représente, Parlamente, les propos suivants : « *Je crois qu'il*

y a nulle de vous qui n'ait lu les « Cent nouvelles » de Boccace, nouvellement traduites d'Italien en français, que le roi François, premier de son nom, monseigneur le Dauphin (le futur Henri II), madame la Dauphine (Catherine de Médicis), madame Marguerite (elle-même) font tant de cas, que si Boccace, du lieu où il était, les eut pu ouïr, il devait ressusciter à la louange de telles personnes » (édition de Michel François, Paris, Garnier Frères, 1950, p. 9). Marguerite de Navarre faisait ici allusion à la traduction française du *Décameron* par Antoine Le Maçon, conseiller du roi et trésorier de l'extraordinaire des guerres. L'ouvrage, qui lui avait été dédié, avait été publié en 1545. Ce n'était d'ailleurs pas la première traduction française. Des extraits, dont l'histoire de Griselda (qui deviendra Grisélidis au XVII^{ème} siècle chez Charles Perrault) avaient été traduits et publiés dès la fin du XIV^{ème} siècle. Le *Décameron* tout entier, traduit par Laurent de Premierfait, d'après une version latine d'origine italienne, avait été édité plusieurs fois à partir de 1485. L'*Heptameron* est néanmoins un livre original et non une copie du modèle italien. Les questions religieuses et spirituelles y tiennent une place importante. Chaque nouvelle est suivie d'une réflexion morale, où on retrouve l'influence du platonisme et l'amour de l'Écriture sainte que Marguerite de Navarre avait acquis auprès de l'humaniste Lefèvre d'Étaples (1450-1536) et de l'évêque de Meaux, Guillaume Briçonnet (1472-1534), son directeur spirituel. Les nouvelles de l'*Heptameron* se situent aussi, pour la plupart, dans un contexte social et historique français.



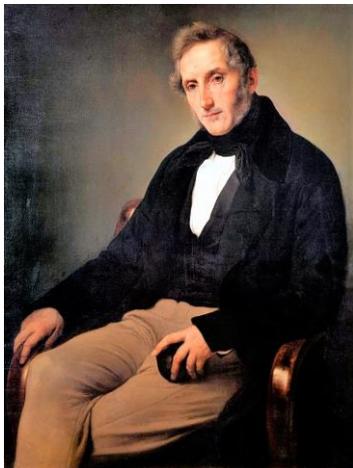
Le dernier livre évoquant un temps d'épidémie auquel Chateaubriand faisait allusion, *Les Fiancés (I promessi sposi)*, était un ouvrage contemporain de la publication de ses propres *Œuvres complètes*. Il avait été publié presque en même temps à Milan et à Paris. Son auteur, Alessandro Manzoni, était connu en France. Né à Milan le 7 mars 1785, il était le fils du comte Pietro Manzoni et de Giulia Beccaria, fille du marquis Cesare Beccaria, l'auteur de *Des délits et des peines*, livre qui avait enthousiasmé Voltaire et les philosophes. Sa mère, sept ans après sa naissance, s'était séparée de son mari et était venue s'installer à Paris, en 1795, en compagnie d'un jeune philosophe italien Carlo Imbonati. Elle avait été reçue dans le salon de Sophie de Condorcet (1764-1822), veuve du philosophe et conventionnel, à Meulan. Elle y avait rencontré les Idéologues, Destutt de Tracy, Volney, Cabanis, Garat, Daunou. En juillet 1805, après le décès de Carlo Imbonati, Alexandre avait rejoint sa mère à Paris où il demeura jusqu'en 1810. Il y fréquenta la même société et se lia d'amitié avec un proche de Sophie de Condorcet, Claude Fauriel (1772-1844). Celui-ci avait été un temps, en 1799, secrétaire particulier de Fouché, ministre de la police. Mais il est surtout connu aujourd'hui pour avoir publié en 1824-1825 *Les Chants populaires de la Grèce moderne* et avoir été professeur de littérature étrangère à la Sorbonne à partir de 1831. Manzoni se maria en 1808, selon le rite protestant, avec Henriette Blondel qui était calviniste. Mais en 1809-1810, le couple Manzoni se convertit au catholicisme et revint s'installer dans le Milanais. Le catholicisme de Manzoni, influencé par le jansénisme italien de l'abbé Eustachio Degola, fut toujours rationaliste ; un peu plus tard, en 1826, Manzoni deviendra un ami proche d'Antonio Rosmini (1797-1855) dont la philosophie morale avait de nombreux points communs avec celle de Kant. Benedetto Croce verra, à juste titre, en Manzoni le grand porte-parole du parti national-libéral-catholique qui est une des principales familles politiques et intellectuelles de l'Italie moderne.

Très jeune, avant même de venir à Paris, Manzoni avait écrit des poèmes. Il continua dans cette veine (*Hymnes sacrés*), après son retour en Italie, rédigeant et publiant également des essais (notamment des *Observations sur la morale catholique*) et des tragédies (*Il conte di Carmagnola*, *Adelchi*), jusqu'en 1821. En juillet de cette année, il écrivit une ode, *Le cinq mai (Cinque maggio)*, après avoir appris la mort de Napoléon. Traduite par Goethe, portée aux nues par Stendhal, cette

poésie lui assura la célébrité en Europe. À partir de 1821, Manzoni se tourna vers les études historiques, étudiant des chroniques et des mémoires du XVIII^{ème} siècle, et il entreprit la rédaction d'un roman historique, *Fermo e Lucia*, selon le modèle récent de Walter Scott dont le *Waverley* (1814) avait séduit le public. Il l'acheva en 1823 mais le conserva à l'état de manuscrit. En 1824 il corrigea et modifia ce premier jet de ce qui devint *Les Fiancés*. Le livre commença à être imprimé en janvier 1825. Il parut en trois volumes à Milan le 15 juin 1827. Son ami, Claude Fauriel, qui suivait l'élaboration de l'ouvrage depuis 1821 s'était occupé de lui assurer une traduction et une publication en français presque immédiate. Cette traduction commencée par Trognon, achevée par Rey-Dussueil, parut effectivement chez le libraire Charles Gosselin en cinq volumes en février 1828. Aussi bien en Italie qu'en France, *Les Fiancés* rencontrèrent tout de suite un immense et durable succès. À Paris, le livre fut réédité dès 1830 et fit l'objet de onze rééditions de 1840 à 1889. En outre, il connut en France quatre éditions dans le texte italien original de septembre 1827 à octobre 1829. Lamartine, Lamennais, Delécluze firent savoir leur admiration dès 1827.

Les trente-huit chapitres du roman couvrent les années 1628-1630. Ils relatent les vicissitudes de deux jeunes paysans lombards, Lucia Mondella et Renzo Tramagliano, qui sont empêchés de se marier par les entreprises perverses d'un hobereau espagnol, don Rodrigo, qui veut enlever Lucia. Ils seront finalement sauvés et soutenus par un religieux énergique, le Père Christophe et par le cardinal-archevêque de Milan, Frédéric Borromée. La période dépeinte est un temps de guerres entre les Impériaux et les Français, de brigandages, de famines et d'épidémies de peste. L'intrigue est riche en rebondissements dignes d'un roman noir : le château de l'Innomé, un redoutable hors-la-loi, se révèle finalement un lieu de liberté car son maître se convertit, touché par Lucia. Ce roman de la Providence et du peuple explore le mystère du mal et de la liberté humaine. La société peut être injuste et mal organisée, mais cette injustice ne tient pas qu'aux institutions, elle a ses racines dans le cœur humain. Le livre s'est imposé par ses qualités linguistiques et stylistiques. Il est écrit dans une langue toscane raffinée mais accessible à un large public. Les fresques historiques alternent avec de magnifiques descriptions de paysages. L'intrigue est contée de façon claire et les personnages sont bien typés. Roman catholique, s'il en est, il met en scène un curé égoïste et poltron, Don Abbondio, et sa servante bavarde et sottise. Il n'a cessé de plaire à tous les publics en Italie parce que ses héros sont des personnes du peuple, des travailleurs situés dans le bas de la hiérarchie sociale. S'ils ont les vertus des pauvres, ces gens ne sont pas pour autant idéalisés de façon démagogique et ont leurs défauts.

L'épidémie de peste de 1630 est étudiée dans deux chapitres du livre, les chapitres 31 et 32. Cette description est présentée par l'auteur comme une lecture critique des chroniques de cette



époque. Cette lecture constitue une parenthèse dans le fil du roman. Manzoni s'en explique dès le début du chapitre 31 : « *Nous devons avouer que, dans cette relation, notre intention n'est pas seulement de décrire les événements dans lesquels se sont trouvés enveloppés nos personnages, mais encore de faire connaître, autant qu'il nous sera possible, dans un cadre aussi étroit que celui de la ville de Milan, un point d'histoire d'Italie, qui est moins connu que célèbre.* » (*Les Fiancés*, textes réunis, présentés et annotés par René Guise, Paris, Éditions du Delta, 1968, tome 2, p. 54).

Manzoni a découvert en lisant les documents de cette époque que les autorités, loin de guider et d'éclairer l'opinion populaire, ont tardé à reconnaître la réalité de l'épidémie, n'ont pas voulu voir la gravité de

la contagion, ont inventé de faux arguments pour ne pas s'occuper des choses et ont été conduites, par lâcheté ou aveuglement, à mettre en place des mesures insuffisantes.

Comme « les nouvelles de morts étranges et multipliées arrivaient de toutes parts », les autorités de la cité avaient envoyé des commissaires dans les régions rurales du nord de la Lombardie pour enquêter sur place. « Ils s'informèrent du nombre des morts : il était effrayant ; ils visitèrent les malades et les cadavres : partout ils reconnurent les signes manifestes et terribles de la peste. Aussitôt, ils adressèrent un rapport contenant ces sinistres nouvelles au Tribunal de la Santé qui, à leur réception, se décida à prescrire l'usage des passeports afin d'interdire l'entrée de la ville aux individus qui arrivaient des pays où la maladie s'était manifestée ». Le Tribunal de Santé envoya, ensuite, ses commissaires exposer la situation au gouverneur du Milanais et commandant des forces impériales, le marquis Ambrogio de Spinola. *« Celui-ci répondit qu'il en éprouvait un grand déplaisir, qu'il en était fort touché, mais que les soins de la guerre étaient beaucoup plus pressants. Deux ou trois jours après, il publia une ordonnance qui prescrivait des réjouissances publiques pour la naissance du prince Charles, premier né du roi Philippe IV, sans se douter ou sans s'inquiéter du péril qui pouvait naître d'un grand concours de peuple en de telles circonstances, le tout comme en des temps ordinaires, comme si on ne lui avait parlé de rien »* (p. 57). Manzoni note ensuite que ce qui a fait naître en lui « un autre et bien plus fort étonnement, c'est l'indifférence de la population elle-même, de cette partie de population que la contagion n'avait pas encore atteinte, mais qui aurait dû avoir tant de motifs pour la redouter [...] La disette de l'année précédente, les exactions de la soldatesque, les chagrins de toute sorte, parurent plus que suffisants pour expliquer cette mortalité. Dans les rues, dans les boutiques, dans les maisons, on accueillait avec un rire d'incrédulité, avec des moqueries, avec un mépris mêlé de colère, celui qui hasardait un mot sur le danger, qui parlait de peste. La même incrédulité, disons mieux, le même aveuglement, la même obstination, prévalaient au Sénat, au Conseil des décurions, auprès de tous les corps de magistrature. Seul le cardinal Frédéric, au premier avis des accidents causés par une maladie contagieuse, enjoignit à ses curés, par une lettre pastorale, de faire sentir au peuple l'importance, l'obligation même, de révéler tout semblable accident, et de brûler les effets infectés ou suspects » (p. 58).

Dans un premier temps, la contagion dans la ville fut limitée, ce qui semblait justifier le scepticisme des autorités. « L'entêtement des incrédules céda enfin à l'évidence lorsque l'on vit l'épidémie, jusque-là concentrée dans le peuple, se répandre et gagner de proche en proche des personnages connus [...] Ne pouvant plus nier les terribles effets du mal, et n'en voulant pas reconnaître la cause, parce que ceci aurait été avouer en même temps une grande erreur et une grande faute, les incrédules en imaginèrent une autre entièrement conforme aux préjugés de leur temps. C'était une opération accréditée alors dans toute l'Europe qu'il existait des enchantements, des opérations diaboliques, une race d'hommes conjurés pour répandre la peste à l'aide de poisons contagieux et de maléfices » (p. 64). Manzoni relate divers incidents qui « convertirent le vague soupçon d'un attentat possible en soupçon, et auprès du plus grand nombre en certitude d'un attentat positif et d'un complot réel » (ibid). En conséquence, « le Tribunal de la Santé publia une ordonnance par laquelle il promettait récompense et impunité à qui ferait connaître l'auteur ou les auteurs de cet attentat ; mais ainsi qu'il l'écrivit au gouverneur, ce n'était que pour satisfaire le peuple et calmer les esprits. Tandis que le tribunal cherchait ou feignait de chercher, bien des gens dans le public, comme il arrive toujours, avaient déjà trouvé. Ils ne doutaient pas que ce fussent des substances vénéneuses. Les uns voulaient que ce fut une vengeance de don Gonzalo Fernandez de Cordoue ; les autres prétendaient que c'était une intervention du cardinal de Richelieu pour faire désertir Milan et s'en emparer sans peine ; d'autres enfin, on ne sait pour quels motifs, voulaient que ce fut l'ouvrage de Wallenstein, de tel ou tel autre gentilhomme milanais [...] Mais il y avait encor un

grand nombre de gens du peuple qui n'étaient pas persuadés que ce fût la peste, parce que, disaient-ils, en ce cas, tout le monde serait mort » (p. 66).

Manzoni à la fin de ce chapitre 31 résume ainsi les difficultés de l'opinion et des responsables de la cité à nommer les choses et à voir lucidement la réalité : « Ainsi donc, au début, point de peste, absolument point, en aucune manière ; il était même défendu d'en prononcer le nom. Ensuite, des fièvres pestilentielles : on admet l'idée en biaisant. Puis, ce n'est pas vraiment la peste ; c'est-à-dire, oui, c'est la peste, mais en un certain sens : ce n'est nullement la peste, mais une chose à laquelle on ne peut pas trouver un autre nom. Enfin c'est la peste, c'est bien la peste, sans aucun doute, sans conteste ; mais déjà une autre idée s'y est attachée, l'idée des empoisonnements et des maléfica, qui altère et dénature la triste et incontestable réalité » (p. 67).

Le chapitre suivant examine comment la société milanaise a réagi aux désordres résultant de l'épidémie à partir du moment où celle-ci est devenue évidente pour tout le monde. Manzoni retrouve les tristes constats de Thucydide et de Lucrèce mais il y ajoute certaines observations nouvelles sur la corruption de l'autorité publique : « Dans les calamités publiques, et lorsque l'ordre accoutumé est troublé et interverti pour longtemps, on voit toujours des efforts, des sublimités de vertus ; mais on voit aussi un accroissement bien plus général de perversité. Cela ne manque pas d'arriver. Les scélérats que la peste épargnait, surtout n'effrayait pas, trouvèrent dans la commune confusion, dans le relâchement de la force publique, une nouvelle occasion d'activité et en même temps une nouvelle assurance d'impunité. Bien plus, l'emploi de la force publique passa en grande partie aux mains des plus hardis d'entre eux. On ne trouvait guère pour les fonctions d'agents et d'auxiliaires de la force publique que des hommes sur lesquels l'attrait de la rapine et de la licence avait plus de puissance que la crainte de la contagion et toutes les répugnances. Certes on leur avait prescrit les règles les plus strictes, on les avait soumis à des commissaires. Toutes ces dispositions furent suivies pendant quelques temps ; mais le nombre des morts, la désolation, l'effroi et l'isolement augmentant chaque jour, ils se trouvèrent affranchis de toute espèce de surveillance et ils se constituèrent en arbitres de toutes choses » (p. 76). Manzoni insiste dans son livre sur ces désordres et dérèglements qui ont rendu des bandits les maîtres de certains quartiers livrés au pillage et au racket. Certains de ces malfaiteurs joueront bientôt, d'ailleurs, un rôle décisif dans les rebondissements finaux de l'intrigue.

Néanmoins, ce qui a le plus frappé l'écrivain du XIX^{ème} siècle se penchant sur les récits du XVIII^{ème} c'est qu'« en même temps que la perversité s'accrut la démence » : « Toutes les erreurs, déjà plus ou moins dominantes, prirent de la stupeur et de l'agitation des esprits une force extraordinaire, des applications plus vastes et plus précipitées. Tout servit à faire gagner la folle idée des empoisonnements. L'image de ce danger fantastique assiégeait et tourmentait les esprits beaucoup plus que le danger présent et réel [...] L'étendue du complot, son étrange caractère troublaient tous les jugements, détruisaient tous les sentiments qui forment le lien de confiance réciproque. Outre l'ambition et la cupidité, premiers motifs attribués aux empoisonneurs, on en vint à imaginer qu'ils trouvaient à cette action je ne sais quelle volupté diabolique, je ne sais quel attrait plus puissant que leur volonté » (p. 77).



Les savants, les personnes éduquées n'étaient pas plus sages. Certains invoquaient une conjonction de Saturne et de Jupiter comme la grande explication de l'épidémie, d'autres recherchaient dans de vieux livres, dans les *Disquisizioni magiche* d'un Del Rio, des preuves des sombres machinations des empoisonneurs. « La partie instruite de la société tirait des croyances vulgaires tout ce qui pouvait s'ajuster avec ses idées ; le peuple prenait, à son tour, des imaginations de celle-ci ce qu'il pouvait comprendre ou expliquer à sa manière,

et il en résultait un grossier assemblage d'extravagances publiques. Les médecins eux-mêmes qui avaient, dès le début, annoncé la peste, qui l'avaient suivie de l'œil, et avaient assisté à chacun de ses progrès, finirent par céder à l'entraînement populaire, et attribuèrent à des empoisonnements, à des conjurations diaboliques, les accidents ordinaires de la maladie » (p. 79). Ces développements sur l'aveuglement et le déni des autorités publiques, la déliquescence de la police conduisant à une prise de pouvoir par la pègre et enfin la propension du peuple et des classes dites supérieures à chercher et à trouver de fausses explications au phénomène de la contagion sont les points les plus novateurs de ces deux chapitres des *Fiancés*. Il est clair qu'ils n'ont pas perdu tout intérêt.

Chateaubriand a lu Manzoni. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il indique qu'il « aurai[t] été heureux de rencontrer Pellico et Manzoni, rayons d'adieux de la gloire italienne » (livre XL, ch.1). Le chapitre cité ci-dessus des *Mémoires* sur les *Pestes* (Livre XXXIV, ch.14) mentionne la peinture faite par Manzoni des « calamités » de Milan en 1629, « bien supérieure, ajoute-t-il, au célèbre tableau de *Boccace* ». Ailleurs dans les *Mémoires d'outre-tombe* ou dans le *Congrès de Vérone* il cite d'autres œuvres, *Le cinq mai* et *Adelchi*, se référant pour cette tragédie à la traduction de Claude Fauriel.



Costume des Charbonniers quarantennaires, lors de la peste.

Les épidémies sont devenues moins fréquentes et mieux maîtrisées, à tout le moins en Occident, à partir du XVIII^{ème} siècle. Dans un premier temps les progrès ont surtout résulté de l'amélioration de l'alimentation et de l'hygiène publique. Puis des traitements et des vaccins préventifs ont été mis au point. Les chercheurs et médecins français ont joué un grand rôle dans ce combat contre la maladie. Il suffit de citer les noms de Pasteur, du docteur Roux, de Calmette, de Guérin, de Metchnikoff, de Laveran. En 2012, Patrick Deville a consacré un beau roman pour évoquer l'aventure d'Alexandre Yersin, un autre « pasteurien », qui se rendit en Extrême-Orient pour ses recherches et découvrit en 1894 le bacille de la peste. Le prix Femina a salué ce roman, *Peste et Choléra*, publié au Seuil, qui a rencontré un succès mérité.

Mais les épidémies n'ont pas disparu et aujourd'hui, moins que jamais, on ne peut chanter victoire. L'épidémie de la grippe dite « espagnole », apparue aux États-Unis, a fait de nombreuses victimes en 1918-1919 à la sortie d'une guerre meurtrière. On en dénombra 550 000 aux États-Unis, 300 000 en Allemagne et en Autriche, 240 000 en France, dont parmi elles, Guillaume Apollinaire et Edmond Rostand, 220 000 au Royaume-Uni... Dans tous les pays occidentaux, les mesures pour lutter contre l'épidémie furent très limitées. On attendit simplement que cela passe. Et l'opinion, toute à la joie de la paix revenue, ne s'émut pas : les gens mouraient désormais dans leur lit et non plus dans la boue des tranchées et des trous d'obus. La grippe espagnole marqua cependant fortement les esprits. Jules Romains y fit à deux reprises longuement allusion dans une pièce qui fut représentée pour la première fois à Paris, à la Comédie des Champs-Élysées, le 15 décembre 1923, sous la direction de Jacques Hébertot : *Knock ou le triomphe de la Médecine*. La mise en scène et les décors étaient de Louis Jouvet qui tint le rôle principal du « docteur » Knock lors de sa création, rôle qu'il reprit lorsque cette pièce, dont le succès ne s'est jamais démenti, fut portée à l'écran en 1933, dans un film de Roger Goupillières, puis en 1951, dans un film de Guy Lefranc. On connaît le sujet de cette pièce drôle et profonde : un ancien vendeur de cravates et de cacahuètes, qui a appris la médecine en étudiant les notices de boîtes de médicaments, réussit en trois mois à mettre au lit, en observation et en lui faisant suivre un régime alimentaire strict, une forte proportion des habitants d'un bourg rural qu'il a su persuader que « *Les gens bien portants sont des malades qui s'ignorent* ». L'auteur de ce « confinement » réussi, Knock, n'est pas qu'un charlatan, c'est un homme passionné

qui veut, au-delà de sa fortune personnelle, assurer l'empire de la Médecine sur les esprits d'une population qui a, en dépit de son avarice, avant tout, peur de la mort.

Le sujet des épidémies n'a donc cessé d'intéresser les écrivains et leurs lecteurs. On ne peut le quitter sans évoquer deux ouvrages connus de tous, *La Peste* d'Albert Camus, qui parut en février 1947, *Le Hussard sur le toit* de Jean Giono, qui fut publié en novembre 1951. Ces deux livres, dont le succès fut, à juste titre, immédiat et durable, furent édités par Gallimard dans la célèbre collection blanche et ont été, ensuite, souvent réédités en livres de poche et dans la Bibliothèque de la Pléiade. Je ne vous ferai pas l'injure de vous résumer ces deux romans que vous avez sans doute lus quand vous étiez adolescents. Je pense qu'ils sont restés dans vos bibliothèques. Le héros de Giono, Angelo, est un officier de hussards qui traverse la Provence à l'époque de l'épidémie de choléra en 1832. Les personnages de Camus vivent à Oran en 1941. Son héros est un médecin, le docteur Bernard Rieux, qui travaille à sauver les malades d'une peste qui multiplie les victimes mais qui est aussi, chez Camus, une allégorie de la guerre.

Philippe Antoine, que je remercie, m'a signalé un ouvrage plus récent : *L'Or et la Soie* de Raymond Jean (1925-2012). Ce livre paru au Seuil en 1983 concerne la peste de Marseille de 1720. On se souvient que Chateaubriand avait évoqué cette épidémie, la dernière de cette maladie en France, dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Raymond Jean était né à Marseille, dont il fut un élu régional. Professeur de littérature à l'Université d'Aix-Marseille, il a écrit une œuvre abondante de critique et de romancier, dont un *Nerval par lui-même* en 1964, *La politique du désir* en 1975, *La lectrice* en 1986. *L'or et la soie*, narre le périple du navire qui amena en 1720 la peste à Marseille, le *Grand Saint-Antoine* chargé de marchandises précieuses et pour cela longtemps préservé de la destruction.

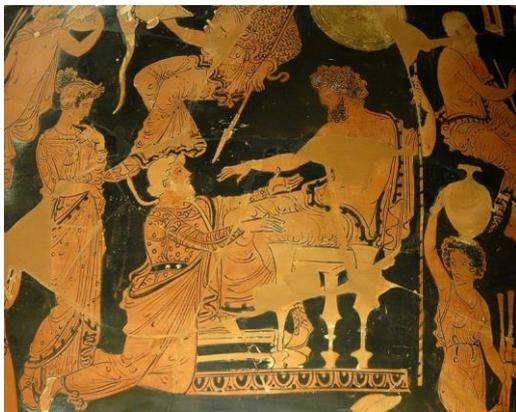
Tout dernièrement, en 2018, Jean Teulé a publié chez Julliard un roman, relatif à la « peste dansante » apparue en 1518 à Strasbourg et qui dura deux mois. Cette psychose collective, à laquelle Shakespeare a fait allusion dans l'une de ses pièces, est l'objet d'*Entrez dans la danse*. Je remercie le docteur Alain Lefrançois de m'avoir signalé cet ouvrage émouvant sur un étrange événement historique. Jean Teulé, né en 1953 à Saint-Lô, a été l'auteur de bandes dessinées avant de se tourner en 1990 vers le roman historique. *Je, François Villon* en 2006, *Le Montespan* en 2008 ont été remarqués.



Pour conclure ce thème difficile à épuiser, j'aimerais rappeler que deux œuvres tout à fait majeures, qui ont inauguré la littérature occidentale, commencent en évoquant une épidémie que les éditeurs et traducteurs modernes désignent généralement par le mot de peste.

La première c'est bien sûr l'*Illiade* d'Homère, épopée fondatrice de la Grèce et de l'Occident, rédigée au VIII^{ème} siècle avant J.C., mise au net au VI^{ème} siècle avant J.C. dans l'Athènes de Pisistrate. On se souvient du bref incipit du premier chant : « *Chante, déesse, la colère d'Achille, le fils de Pelée [...] Pars du jour où une querelle divisa le fils d'Atrée (le roi d'Argos Agamemnon), protecteur de son peuple, et le divin Achille. Qui des dieux les mit donc aux prises en une telle querelle et bataille ? Le fils de Létô (ou Latone) et de Zeus, Phébus. C'est lui qui, courroucé contre le roi, fit par toute l'armée grandir un mal cruel, dont les hommes allaient mourant ; cela parce que le fils d'Atrée avait fait affront à Chrysès son prêtre* ». Un peu plus loin, le poète met en scène l'intervention du dieu. « *Phébus entend la prière de Chrysès, et il descend des cimes de l'Olympe, le cœur en courroux, ayant à l'épaule du dieu courroucé, au moment où il s'ébranle et s'en va pareil à la nuit. Il vient se poster à l'écart des neufs, puis lâche son trait. Un son terrible jaillit de l'arc d'argent. Il s'en prend d'abord aux mulets, ainsi qu'aux chiens rapides. Après quoi c'est sur les hommes qu'il tire et décoche sa flèche*

aiguë ; et les bûchers funèbres, sans relâche, brûlent par centaines. Neuf jours durant, les traits du dieu s'envolent à travers l'armée » (traduction de Paul Mazon, Les Belles Lettres, 1962). L'épidémie ainsi décrite, « ce mal cruel », semble, à première vue l'effet d'une intervention divine. Mais il suffit de lire le texte d'Homère pour comprendre que ce sont les hommes qui sont les véritables responsables du fléau, ainsi que l'explique Calchas, « *de beaucoup le meilleur des devins qui connaît le présent, le futur, le passé, et qui a su conduire les neufs des Achéens jusque à Ilion par l'art divinatoire qu'il doit à Phébus* » : D'abord le dieu n'est intervenu que sur la prière d'un homme parce que cet homme avait été outragé et humilié par un roi tyrannique et égoïste qui refusait de satisfaire la demande légitime d'un père de lui rendre contre rançon sa fille, faite prisonnière à la suite d'une défaite, entrée dans le butin des vainqueurs, condamnée à devenir une servante et une concubine. Prié par Achille de rendre la captive qu'il retient afin de sauver l'armée, le roi Agamemnon n'y a consenti qu'à condition qu'Achille lui donne la prisonnière qui lui avait été attribuée, « la jolie Briséis ».



Achille a été contraint de céder à l'autorité du monarque, alors qu'il n'avait aucun contentieux avec les Troyens et n'avait rejoint la coalition des Achéens que par goût de la gloire, mais il refuse désormais de prendre part aux combats. Ulysse pourra rendre sa fille à Chrysès qui a son tour demandera au dieu « *d'écarter des Danaens le fléau outrageux* ». C'est donc bien des hommes, de leur cupidité et de leurs querelles qu'est venu le fléau. Le chant I de l'*Iliade* s'achève d'ailleurs sur une peinture du festin des dieux dans l'Olympe. L'atmosphère est toute à la joie. Zeus, qui a promis à

Thétis, la mère d'Achille, de ne pas donner la victoire aux Achéens tant que son fils resterait à l'écart des batailles, a demandé instamment aux immortels de ne plus se mêler des affaires humaines.

Une autre épidémie de peste est présente au début d'*Œdipe Roi* de Sophocle, « *de toutes les tragédies antiques la plus célèbre et la plus admirée, que déjà Aristote citait en exemple à plusieurs reprises dans sa Poétique, de nos jours encore la plus connue et la plus jouée* » ainsi que l'écrit R. Dreyfus dans son introduction pour l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade (1967, p. 623). On peut dater cette pièce donnée à Athènes autour de 423 avant J.C. Elle est postérieure à la « peste » décrite par Thucydide et à la mort de Périclès, survenue en 429 avant J.C. Elle commence par un dialogue entre Œdipe, roi de Thèbes, et un prêtre de Zeus. Celui-ci dit au roi pourquoi le peuple se presse autour des autels de Zeus : « *La ville, tu le vois, est trop secouée, elle ne peut plus relever la tête, elle s'enfonce sous le flot meurtrier ; les fruits du sol périssent en germe, les bœufs périssent au pré et les enfants dans le sein des femmes. La plus odieuse déesse, la peste porte-feu, s'est jetée sur la ville ; elle la talonne, elle vide la maison de Cadmos. Le noir Hadès s'enrichit de nos pleurs et de nos plaintes [...]* Maintenant, très puissant, très cher Œdipe, tous prosternés nous t'en supplions, trouve-nous un remède, qu'importe que te l'enseigne un oracle divin ou simple mortel, car je sais que souvent sont efficaces aussi les conseils des hommes d'expérience. [...] Redonne à notre ville une vraie sécurité. » (p. 643-644, traduction de J. Grosjean).



Œdipe qui est devenu roi, pour avoir délivré Thèbes du tribut qu'elle devait payer au Sphinx, entreprend aussitôt de rechercher ce qui a pu provoquer ce fléau. Il apprendra peu après de Créon, son beau-frère,

qui a été consulter l'oracle de Delphes, que Phébus « commande d'extirper de ce sol la souillure qu'il nourrit » en punissant le meurtrier de l'ancien roi Laios dont la mort n'a pas été vengée, « car c'est ce sang versé qui tourmente la ville ». Il promettra alors d'éclaircir cette affaire mais devra comprendre, grâce au devin Tirésias, que ce fut lui qui, abandonné à la naissance, a accompli, dans l'ignorance, une ancienne prédiction de l'oracle, en tuant celui qui était son vrai père, puis en épousant sa mère, devenant ainsi parricide et incestueux, indigne donc de régner. L'épidémie de peste a été l'instrument du rétablissement de la justice. Œdipe est certes victime d'un aveugle destin mais il reste coupable, il doit subir une fatalité qu'il ne peut maîtriser mais dont il n'a pas le droit de se plaindre.

Les significations des épidémies, tant dans *l'Iliade* que dans *Œdipe Roi*, sont ainsi assez voisines. Dans chacune de ces deux œuvres, elles servent à révéler des faiblesses, déjà existantes, des entreprises et associations humaines, des crises latentes des sociétés, des fautes anciennes des hommes, la tyrannie d'Agamemnon dans l'épopée, le crime d'Œdipe dans la tragédie. Elles sont le signe annonciateur du besoin inaltérable de justice.

Guy Berger

Président de la Société Chateaubriand



Bonaparte visitant, en Palestine, les pestiférés de Jaffa, le 11 mars 1799

« Là où Chateaubriand nous conte la mésaventure du maréchal de Bassompierre »

par Annie Chuberre

À propos d'épidémie, au livre IV des Mémoires d'outre-tombe, chapitre 8 intitulé « Ma vie solitaire à Paris » (1), Chateaubriand, en l'évoquant, écrit : « *Je n'aurais pas suivi en 1788 une misérable affamée qui m'eût entraîné dans un bouge sous la surveillance de la police ; mais il est probable que j'eusse mis à fin, en 1606, une aventure du genre de celle qu'a si bien racontée Bassompierre.*

« *Il y avait cinq ou six mois, dit le maréchal, que toutes les fois que je passois sur le Petit-Pont (car en ce temps-là le Pont-Neuf n'était point bâti) ; une belle femme, lingère à l'enseigne des Deux-Anges, me faisoit de grandes révérences et m'accompagnoit de la vue tant qu'elle pouvoit ; et comme j'eus pris garde à son action, je la regardois aussi et la saluois avec plus de soin.*

« *Il advint que lorsque j'arrivai de Fontainebleau à Paris, passant sur le Petit-Pont, dès qu'elle m'aperçut venir, elle se mit sur l'entrée de sa boutique et me dit, comme je passois : - Monsieur, je suis votre servante.*

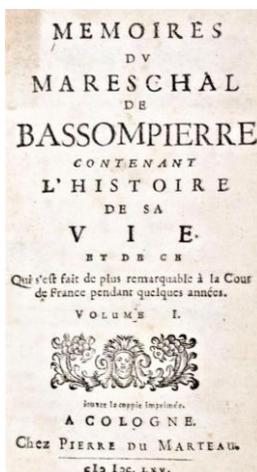
- *Je lui rendis son salut, et me retournant de temps en temps, je vis qu'elle me suivoit de la vue aussi longtemps qu'elle pouvoit. »*

« *Bassompierre obtint un rendez-vous : « Je trouvai, dit-il, une très-belle femme, âgée de vingt ans, qui étoit coiffée de nuit, n'ayant qu'une très-fine chemise sur elle et une petite jupe de revesche verte, et des mules aux pieds, avec un peignoir sur elle. Elle me plut bien fort. Je lui demandai si je ne pouvois pas la voir encore une autre fois.*

- *Si vous voulez me voir une autre fois, me répondit-elle, ce sera chez une de mes tantes, qui se tient en la rue Bourg-l'Abbé, proche des Halles, auprès de la rue aux Ours, à la troisième porte du côté de la rue Saint-Martin ; je vous y attendrai depuis dix heures jusques à minuit, et plus tard encore ; je laisserai la porte ouverte.*

À l'entrée, il y a une petite allée que vous passerez vite, car la porte de la chambre de ma tante y répond, et trouverez un degré qui vous mènera à ce second étage.

-*Je vins à dix heures, et trouvai la porte qu'elle m'avoit marquée, et de la lumière bien grande, non-seulement au second étage, mais au troisième et au premier encore ; mais la porte étoit fermée. Je frappai pour avertir de ma venue ; mais j'ouïs une voix d'homme qui me demanda qui j'étois. Je m'en retournai à la rue aux Ours, et étant retourné pour la deuxième fois, ayant trouvé la porte ouverte, j'entrai jusques au second étage, où je trouvai que cette lumière étoit la paille du lit que l'on y brûloit, et deux corps nus étendus sur la table de la chambre. Alors, je me retirai bien étonné, et en sortant je rencontrai des corbeaux (enterreurs de morts) qui me demandèrent ce que je cherchois ; et moi, pour les faire écarter, mis l'épée à la main et passai outre, m'en revenant à mon logis, un peu ému de ce spectacle inopiné. ».*



Chateaubriand a extrait, en les condensant, de larges passages d'une aventure galante mais tragique survenue à Bassompierre, tirée des « Mémoires du maréchal de Bassompierre contant l'histoire de sa vie et de ce qui a été fait de plus remarquable à la Cour de France jusqu'à 1640 » (Cologne 1665), réédités en 1822, collection Petitot, mais que François-René a, sans doute, connue bien avant puisque le chapitre 8 du livre IV est daté de « Berlin, mars 1821 », et probablement bien avant encore. »

Dans l'évocation de la mésaventure du maréchal par Chateaubriand, ce dernier a omis de situer dans le déroulement temporel la brièveté des événements vécus par Bassompierre, que celui-ci a pourtant évoqué dans son récit. Or les amants d'une nuit se quittèrent au matin du vendredi, et, le dimanche soir suivant, le drame était consommé. Au matin du vendredi la belle lingère était en pleine forme, dans le rayonnement de ses vingt ans ; le dimanche soir, point de lingère au lieu du rendez-vous mais, à la place, une scène macabre : deux cadavres nus sur une table, et une paillasse en feu dans l'âtre.

La peste avait sévi avec une rare fulgurance : « car il y avait peste à Paris » comme le précise Chateaubriand.

« *Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin* » (2)

aurait conclu Malherbe.

Mais Chateaubriand repensant à l'aventure galante s'exclame : « *Quelle belle histoire, que cette histoire de Bassompierre !* » et pourtant, quelques lignes plus loin, il se ravise : « *Mais qui nous révélera les causes inconnues de la catastrophe ? Était-ce la gentille grisette des Deux-Anges, dont le corps gisait sur la table avec un autre corps ?* ».

Bassompierre, quant à lui, avait très vite compris. Il poursuit son récit de retour au logis : « *Je bus trois ou quatre verres de vin pur, qui est un remède d'Allemagne contre la peste présente, et m'endormis pour m'en aller en Lorraine le lendemain matin, comme je fis.* ».



Bassompierre, un personnage haut en couleur, né le 12 avril 1579 au château d'Haroué en Lorraine, entre au service du roi de France Henri IV, en 1599 ; il l'accompagne en Savoie en 1600 et participe à la prise de Montmélián. Il participe ensuite à la campagne de Hongrie, contre les Turcs, en 1603. L'aventure ci-dessus évoquée intervient en juin 1606 alors que Bassompierre s'apprête à mener sa première ambassade « *extraordinaire en Lorraine* ».

Après l'assassinat d'Henri IV, pendant la minorité de Louis XIII, Bassompierre reste fidèle à la royauté qui, pour le récompenser, le nomme à la charge de colonel-général des Suisses en 1614. Il est nommé ambassadeur extraordinaire en Espagne où il négocie, en 1621, le traité de Madrid. À son retour, il est nommé maréchal de France, en 1622. Il participe au siège de La Rochelle en 1627-1628 puis à la victoire du Pas de Suze en 1629 ; et à la libération de la place de Casal assiégée par les Espagnols, en 1629, et en 1630 on le retrouve à nouveau ambassadeur en Suisse.

Mais impliqué dans le complot de la Journée des Dupes (10 novembre 1630), il est enfermé à la Bastille, sur ordre du roi, le 25 février 1631. Il en sortira peu après la mort de Richelieu, le 25 janvier 1643 (soit près de douze ans d'incarcération). Il fut rétabli dans sa charge de colonel-général des Suisses et reparut à la Cour. Il mourut subitement d'apoplexie dans une hôtellerie de Provins en octobre 1646.

Profitant du temps immobile qui lui est imposé par son embastillement, Bassompierre rédige ses Mémoires et peut méditer sur le côté éphémère des bons moments. C'est ainsi qu'il repense à la belle lingère et termine le récit de sa mésaventure en ces termes : « *mais elle était si jolie que je l'ai regrettée, et eusse désiré pour beaucoup de la pouvoir revoir.* ».

A-t-il pensé à ce moment-là aux vers que Ronsard destina à Hélène de Surgères :

« *Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.* » (3)

N.B : Si vous désirez connaître l'intégralité du récit de Bassompierre sur cette aventure, vous la trouverez sous le titre « La lingère du Petit-Pont » in « Nouvelles du XVIIe siècle » Éd. Gallimard-Bibliothèque de la Pléiade, mars 1997, volume N°435.

Notes :

- (1) Mémoires d'outre-tombe
- . Pochothèque T.1 livre IV, ch.8, p.244 à 247
- . Quarto T.1 livre IV, ch.8, p.257 à 260
- . La Pléiade T.1 livre IV, ch.8, p.126 à 128

(2) titre du poème de François de Malherbe : « À Monsieur du Périer sur la mort de sa fille ».

(3) Ronsard, Sonnets pour Hélène, second livre, XLIII, in Ronsard – œuvres complètes, T.I, Bibliothèque de la Pléiade.

« Itinéraire d'un François qui a eu du mal à devenir un René... »

François-René de Chateaubriand au collège de Dinan⁴¹ (1783-1784)

par Sylvie LORRE

Avant de laisser la parole à Chateaubriand, commençons par un bref rappel de l'histoire du couvent de la Victoire (en référence à celle de Lépante) dont les bâtiments seront utilisés ultérieurement pour le collège.

1628 : achat d'un terrain par les Bénédictines de Saint-Malo

1631 : création du cloître avec un petit jardin au milieu

1665 : édification de la chapelle

1680 : réalisation de la fresque (le plafond peint de l'actuel réfectoire)

1746 : Incendie du quartier et de tous les bâtiments (sauf la chapelle, le cloître et le chœur des Bénédictines), qui entraîne la faillite du couvent puis le départ des Bénédictines en 1772.

Que faire de ces bâtiments ?



« Les Bénédictins de Léhon proposent officiellement au maire de prendre la direction du Collège (qui existe depuis le 14è) et de l'établir à leurs frais, on leur désigna, comme devant leur convenir, le local de la Victoire. Mgr des Laurents (évêque de Saint-Malo) s'engage à rendre le collège de Dinan « le plus beau et le meilleur peut-être de la province ». Mais ce don n'était pas gratuit. L'évêque priait la communauté de bien vouloir se départir de « son droit de nomination sur les places de Régents et de Principal. La ville accepte pour des raisons financières. [...] Elle n'y met qu'une condition : c'est que le collège ne puisse être confié à aucuns ordres ni congrégations régulières ; l'inexécution de cette clause aurait entraîné la nullité de l'abandon qu'elle faisait de ces droits. ⁴²»

Le collège conservera longtemps cette dualité entre religion et laïcité. La chapelle restera consacrée jusque dans les années 1930 mais sous l'impulsion d'Antoine Guze⁴³, Principal, en octobre 1932, sont interdits le service religieux et les séances de catéchisme. Ce lieu deviendra une salle de gymnastique, grâce au maire de Dinan, Michel Geistdoerfer, au grand dam de certains.

La municipalité fait une très bonne affaire avec la proposition de Mgr des Laurents et se montre très reconnaissante : « Elle supplia sa grandeur d'honorer l'établissement de son nom, de faire placer ses armes sur le frontispice de ce collège avec l'inscription au-dessus Collège des Laurents et partout ailleurs, dans l'intérieur d'y celui où bon lui semblera. ⁴⁴ »

Les lettres patentes sont accordées par Louis XVI en juin 1776. Des travaux conséquents et coûteux sont réalisés au cours de l'année 1777 ; la rentrée des classes aura lieu le jour de la Saint Luc (18 octobre).

⁴¹ Actuel Collège Roger-Vercel, 12 rue de Léhon

⁴² Charles Bellier-Dumaine « Histoire du collège »

⁴³ Père de la future Danielle Mitterrand

⁴⁴ Charles Bellier-dumaine op. cit.

« Les arcades donnèrent sept classes pouvant contenir chacune de 80 à 100 élèves. Le quatrième côté du cloître aujourd'hui disparu servit sans doute de préau. Un bâtiment formé d'un rez-de-chaussée et d'un étage séparait la cour.⁴⁵ » « On avait édifié (dans celle-ci) du côté de l'Orient et spécialement pour le collège un bâtiment à peu près moitié moins grand que celui d'aujourd'hui et dans le coin, à droite de l'entrée, s'élevait un pavillon assez important ; au milieu s'ouvrait un large puits. On avait encore construit un portique composé de seize arcades de huit pieds de largeur avec un plancher de portant treize chambres de pensionnaires. Il y avait aussi des chambres des pensionnaires au premier étage du pavillon et au-dessus de l'ancien cloître⁴⁶. »

Cet établissement offre d'indéniables atouts : « Le collège s'oppose à celui de Dol qui « quoique fondé est désert » et rappelait en face de la pestilence des marais au milieu desquels s'élève la ville voisine, la salubrité de l'air de Dinan reconnu pour être le meilleur de la province.⁴⁷ » On peut penser que cette salubrité fut un critère de choix pour les parents de François-René. De plus, les internes disposent de chambres individuelles, au moins celles situées dans les anciennes cellules.

Pour connaître l'organisation administrative et pédagogique du collège, on peut se référer aux souvenirs de Charles Néel de La Vigne, un peu plus âgé que notre écrivain. C'était un homme politique (1762-1851) dont le buste se trouve sur le Jardin Anglais (à Dinan) et dont l'hôtel particulier (L'Hôtel de Montmuran acquis comme bien national) se trouve 20 rue de Léhon et fait partie de la maison de retraite Pax. Il a d'ailleurs rencontré une fois à Combourg notre futur écrivain âgé de sept ou huit ans qui mettait à rude épreuve la patience de sa mère.



Le Principal en est un prêtre : Piel de Saint Simon (jusqu'en 1791). Il « n'avait plus qu'un rôle secondaire, il est subordonné à l'un des maîtres de théologie qui reçoit le titre de Supérieur des Clercs et devient le véritable chef d'établissement : l'abbé de Rouillac au temps de Chateaubriand.⁴⁸ » D'où la confusion de Chateaubriand qui fait de l'abbé de Rouillac le Principal du Collège.

On compte dix professeurs pour 245 élèves qui viennent des villes voisines comme Saint-Malo.

« Le collège de Dinan comportait l'enseignement des humanités, de la philosophie et de la théologie. Pour assurer ce cycle d'études, il n'y avait, comme dans la plupart des collèges d'alors, que cinq maîtres : trois régents, y compris le principal, appelé parfois « premier régent », un professeur de philosophie et un autre de théologie. Chaque professeur gardait deux ans ses élèves. Le même régent était chargé de la sixième et de la cinquième ; le second, de la quatrième et de la troisième ; l'autre de la seconde et de la rhétorique. De même le cours de philosophie durait deux années, ainsi que celui de théologie. [...]

L'enseignement des langues vivantes n'existait pas. La géographie n'était guère développée. En fait d'histoire, on apprenait surtout celle de l'Antiquité. Les sciences également occupaient une bien petite place, pas nulle cependant, si l'on juge par Néel de La Vigne qui, au bout d'une seule année passée à l'Université de Caen, obtint le titre de Maître-es-arts. [...]

Mais la discipline qui l'emportait de beaucoup dans les programmes d'alors, c'était l'étude des lettres. Et tout d'abord, le latin. Son emploi était d'un usage courant au collège. Au moins en philosophie et

⁴⁵ Charles Bellier-Dumaine op. cit.

⁴⁶ Elie Gautier « L'école des Cordeliers de Dinan »

⁴⁷ Charles Bellier-Dumaine op. cit.

⁴⁸ Elie Gautier op. cit.

en théologie, peut-être même en rhétorique, voire en seconde, le professeur s'exprimait d'ordinaire dans cette langue. [...]

Le grec faisait sans doute aussi l'objet d'études sérieuses. Mais Néel de La Vigne nous parle surtout dans ses souvenirs de ses lectures d'auteurs français : « Je dévorais Fénelon, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Massillon, Montesquieu, Pascal etc. »⁴⁹ »



Voilà ce que dit Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe* :

« On m'envoya au collège de Dinan achever mes humanités. Je savais mieux le latin que mes maîtres ; mais je commençai à apprendre l'hébreu. L'abbé de Rouillac était principal du collège, et l'abbé Duhamel mon professeur.

Dinan, orné de vieux arbres, reparable de vieilles tours, est bâti dans un site pittoresque, sur une haute colline au pied de laquelle coule la Rance, que remonte la mer ; il domine des vallées à pentes agréablement boisées. Les eaux minérales de Dinan ont quelque renom. Cette ville, toute historique, et qui a donné le jour à Duclos, montrait parmi ses antiquités le cœur de du Guesclin : poussière héroïque qui, dérobée pendant la révolution, fut au moment d'être broyée par un vitrier pour servir à faire de la peinture ; la destinait-on aux tableaux des victoires remportées sur les ennemis de la patrie ?

M. Broussais, mon compatriote, étudiait avec moi à Dinan ; on menait les écoliers baigner tous les jeudis, comme les clercs sous le pape Adrien 1^{er}, ou tous les dimanches, comme les prisonniers sous l'empereur Honorius. Une fois, je pensai me noyer ; une autre fois, M. Broussais⁵⁰ fut mordu par d'ingrates sangsues, imprévoyantes de l'avenir. Dinan était à égale distance de Combourg et de Plancouët. J'allais tour à tour voir mon oncle de Bédée à Monchoix, et ma famille à Combourg. M. de Chateaubriand, qui trouvait économie à me garder, ma mère qui désirait ma persistance dans la vocation religieuse, mais qui se serait fait scrupule de me presser, n'insistèrent plus sur ma résidence au collège, et je me trouvai insensiblement fixé au foyer paternel. »

Chateaubriand écrit à un de ses anciens condisciples, M. Lecourt de Villethassetz, en évoquant cette même période : *« Convenez, Monsieur, que nous étions des polissons bien heureux, à Dinan, et que la gloire (si gloire il y a) et ses prétentailles⁵¹, et nos vieilles années, et tout ce que nous*

⁴⁹ Charles Bellier-Dumaine op.cit.

⁵⁰ Broussais deviendra médecin et utilisera les sangsues pour soigner des malades.

⁵¹ Petit élément accessoire qui vient s'ajouter au principal

avons vu, ne valent pas une partie de barres au bord de la Rance. Je ne sais pas si vous étiez là un jour que j'ai pensé me noyer en apprenant à nager dans cette rivière ? Vous seriez venu à mon enterrement, et vous auriez pour jamais oublié mon nom : voilà comme la Providence dispose de chaque homme. Dans ce temps-là, Monsieur, je vous aurais écrit de ma propre main : aujourd'hui j'ai la goutte à cette ancienne jeune main que vous avez serrée, et je suis obligé de dicter ma lettre. Mais, Monsieur, vous n'y perdrez rien, car je n'ai jamais pu apprendre à écrire, et c'est toujours comme si je barbouillais la matière d'un thème latin, sous la dictée de l'abbé Duhamel. » Il ne mentionne pas qu'il y gagna le surnom de Francillon.

On pratique dans cet établissement l'ancêtre de l'éducation physique et sportive : il y a un gymnase au Trou au Chat et un jeu de boules du côté de la Porte de Brest dont on ne voit plus que les fondations place Duclos. Le jeu de barres (qui remonte au XIII^e siècle et ressemble au ballon prisonnier) est aussi pratiqué.

Gageons que Chateaubriand a apprécié de savoir nager durant le voyage en Amérique. On se rappelle l'épisode où le bateau est à l'arrêt, faute de vent. Chateaubriand a dû se tailler un joli succès quand il a sauté du beaupré mais il a été bien aise de savoir nager afin d'échapper aux requins.

Néel de La Vigne fait un portrait élogieux de l'abbé de Rouillac qu'il orthographe Dérueillac : *« J'entrai dans la classe de philosophie, dont était professeur Monsieur l'abbé Dérueillac, neveu du directeur, homme docte, profond dialecticien, parlant un latin élégant, sonore, ce qui était peu commun dans les classes de ce genre.⁵² »*

Quel type d'adolescent est François-René de Chateaubriand ? Il est un vilain petit canard aux yeux de sa famille qui a du mal à le comprendre. Les citations de cette partie sont toutes empruntées à la biographie de Jean-Claude Berchet.

Remontons au commencement. Le père voulait un deuxième fils : *« Le comte de Chateaubriand éprouvait un violent désir de perpétuer son nom, c'est-à-dire sa race. À quoi bon tous les efforts déployés pour rétablir la fortune et le rang des Chateaubriand s'il ne laissait après lui aucune descendance mâle ? Son fils aîné, Jean-Baptiste, allait sur ses neuf ans et se portait bien. Il avait même donné son nom au plus beau navire de la flotte paternelle. Néanmoins, pour plus de sécurité, M. de Chateaubriand voulait un second garçon. C'est pourquoi, à peine Auguste-Louis avait-il expiré que Mme de Chateaubriand affronta bravement, à quarante-deux ans, une nouvelle grossesse. »* Naît François-René mais qu'on appelle François et qu'on surnommait Fanchin.

François est né trop tôt ; il rêvait d'une famille comme on la trouve au milieu du XIX^e : *« Chateaubriand demeure inconsolable de ne pas avoir été aimé comme les autres enfants (c'est du moins ce qu'il croit) et ne pardonne pas à ses parents leur apparente indifférence, leur insensibilité [...] Il trouve qu'il a été (encore une fois) « abandonné » entre les mains des domestiques. Nouvel exil [après avoir été confié à une nourrice jusqu'à l'âge de trois ans], pour ainsi dire, mais cette fois au sein de sa propre famille, et qui engendra une lancinante frustration : le sentiment de ne pas être reconnu par les siens comme un membre authentique de la famille. »* D'où le portrait au vitriol de ses parents : *« Mon père était la terreur des domestiques, ma mère le fléau »* Ses sœurs en seront scandalisées : *« Mais c'est en vain qu'elles supplièrent leur frère de supprimer ou modifier son texte. »*

Sa mère lui donne en exemple son frère Jean-Baptiste qui deviendra un grand blond aux yeux bleus et aura une carrière exemplaire, avant de mourir tragiquement pendant la Révolution Française, tandis que, lui, restera un petit brun (1m 65 environ) aux yeux bleu foncé (?) : *« Le seul moyen de se faire remarquer étant de se rendre insupportable, François René se lança dans cette voie avec succès. »* Devenu adulte, il sera capable de *« furieuses crises de rage »* : *« Dans une lettre de 1825, le comte de Montlosier reproche plaisamment à son collègue de la chambre des pairs de vouloir imiter, dans son ressentiment contre Villèle, celui du fils de Pélée contre Agamemnon au cours de la guerre*

⁵² Charles Bellier-Dumaine op.cit.

de Troie. Il ne croyait pas si bien dire : Chateaubriand avait appris de bonne heure à se retirer sous sa tente, comme Achille, pour obtenir ce qu'il voulait. »

Par contre, il gardera toute sa vie un souvenir ému de la paysanne de la Porte-aux-Rochers (à Plancoët) qui s'est occupée de lui jusqu'en septembre 1771. De retour à Saint-Malo, c'est la gouvernante, la Villeneuve, qui va veiller sur lui : *« C'est sur elle que reposait la charge du marmot qu'elle traînait toute la journée pendu à ses basques et qu'elle bourrait de sucreries [...] Il [le mémorialiste] insiste même, dans une première version des Mémoires (1812), sur la nature extraordinaire des liens qui se créèrent : « Je ne pouvais quitter cette femme : je poussais des cris aigus quand il fallait [nous] séparer. Ayant été une fois renvoyée par ma mère, on fut obligé de la faire revenir ; ou je serais mort. Je restai pâmé de douleur une journée entière, refusant toute nourriture. »* Le valet de son père, La France, a pris en affection le petit garçon : *« La France servait à table où, comme par hasard, Fanchin éprouvait pour certains mets « une répugnance invincible ». Tel un valet de comédie, La France se débrouillait pour subtiliser les assiettes trop rebutantes dès que M de Chateaubriand avait les yeux tournés. Mais il ne pouvait les remplacer. Il ne restait plus au petit garçon qu'à aller se coucher sans souper, ni même pouvoir, en hiver, approcher du feu (c'est-à-dire se mêler au reste de la compagnie). »*

Il est élevé librement : *« Rien de confiné dans ce port de mer où souffle un air de liberté. Il y a loin de ce tableau à celui que nous offrent la plupart des enfances « bourgeoises » des XVIIIème et XIXème siècles. De Jean-Jacques à André Gide, en passant par Henri Beyle ou Pierre Loti, que de pauvres garçons (trop) bien tenus, c'est-à-dire placés sous surveillance et obligés de se morfondre en solitaires dans leur chambre, en rêvant de ces enfants des rues qu'il leur est défendu de fréquenter. »* Il finira par revendiquer la singularité de cette éducation : *« Toute la France des Lumières est sortie des collèges des Jésuites. Les Voltaire et les Diderot, pour ne pas parler des Marmontel, ont été les dociles élèves des bons pères. Lui, non ; ou si peu. Il a échappé au moule commun, il a su préserver son originalité naturelle et la lecture de Rousseau est venue justifier cette résistance de farouche autodidacte. »*

Pour un cadet la voie est toute tracée : *« Une tradition bien établie dans la noblesse de province voulait que, une fois casé le fils aîné, auquel revenait de droit le plus gros du patrimoine, les autres garçons fussent destinés au sacerdoce ou à la marine royale. »* Pourtant François fait le désespoir de son père : *« Ce facteur de trouble, c'était le dernier-né de la progéniture, ce François qui venait de fêter son seizième anniversaire, déjà presque un homme : incompréhensible garçon qui ne disait jamais non en face (il aurait bien fallu voir !) mais qui avait pris la déplorable habitude de déjouer toutes les prévisions paternelles à son sujet. Ce champion du I would prefer not to finissait toujours par en faire à sa tête, ce qui revenait, pour le moment, à ne rien faire. »* Il ne faut pas oublier que René-Auguste a quitté la maison familiale à quinze ans et qu'il est entré dans la marine marchande pour redorer le blason des Chateaubriand, histoire qu'il a racontée maintes et maintes fois. Donc on peut comprendre qu'il ne laissera pas son fils au collège de Dinan. A quoi bon ? Il faudra attendre le début du siècle suivant pour que le vilain petit canard se métamorphose en cygne.



Au Collège Roger-Vercel il ne reste hélas aucune trace de Chateaubriand à part la mention au-dessus de la porte d'entrée : *« Ici ont étudié Chateaubriand et Broussais »*. Cependant un de ses contemporains toujours vivant se trouve dans la cour des élèves : un if mâle planté sans doute en 1770.



Nul doute que l'admirable fresque (dans l'actuel réfectoire) peinte en 1680 était déjà recouverte d'un badigeon, autrement notre écrivain y aurait fait allusion. Seules deux lettres autographes (ne datant pas de cette période) sont conservées à la bibliothèque municipale toute proche.



Je conclurai avec l'hommage d'un ancien professeur (du collège), M. Jacques Petit, à cet ancien élève (célèbre entre tous)⁵³ :

« Toute âme est voyageuse, et l'on vous tiendra toujours, Monsieur Le Vicomte, pour le meilleur guide et le plus digne d'éclairer nos routes. Votre famille eut pour emblèmes les lys après les pommes de pin : nous y ajouterions volontiers la Rose des Vents, pour symboliser la mémoire d'une existence vouée aux innombrables rencontres avec les paysages et les hommes. A n'en pas douter, tel demeure votre destin de nos jours encore, car nos chemins ne cessent de croiser les vôtres, comme par l'effet d'un décret éternel de la Providence.

Nous vous avons retrouvé, cheminant entre notre compagnie, dans nos soirs anciens de Grèce et d'Italie, et quand nous avons aussi voulu, en un trop bref séjour, nous faire à votre exemple nos heures de rêve américain, entre les Monts Alleghanys et les premiers marais de la Floride. Mais, souvenir peut-être plus émouvant encore, votre ombre est venue fortuitement s'asseoir près de nous en une taverne d'Autriche ou de Bohême, à moins que ce ne fût devant un pichet de cidre dans un de nos hameaux bretons. Nous écoutions, en nous remémorant la litanie de nos propres parentés, la longue évocation de vos ascendances et cousinages, ainsi que des serviteurs de vos demeures, gens des ports et des manoirs discrets de nos bocages. Et les jeunes arbres que vous plantiez à la Vallée-aux-Loups ont confondu les ombres de leurs feuillages avec celles de nos jardins.



D'aucuns vous firent grief d'une trop grande complaisance pour l'emphase, pour la grandiloquence. Mais les paysages qui furent si souvent le décor de votre vie ne réclament-ils pas de prestigieux accents ? Et n'y aurait-il plus d'emphase dans le vent des forêts et les tempêtes sur la mer ? Mais bien plus souvent peut-être nous avons trouvé dans vos récits une délicatesse souriante et des échos familiers, quand vous narriez la mésaventure de l'hirondelle tombée par la cheminée au temps de votre ministère, ou la présence aimable d'un chaton dans cette cabane de berger, au cœur des Ardennes, là où malade et blessé, vous aviez trouvé un médiocre et précaire asile. Nous n'avons pas oublié la vieille marquise en voyage, économe et originale, qui prétendait ne se nourrir que de cerises, ni le cavalier presque aveugle, un prince de Hanovre dont le cheval se heurtait aux bouleaux d'un parc de Berlin. Et nous sommes bien près de croire, comme vous, peut-être, à l'apparition d'un grincheux fantôme dans la campagne de Combourg.

⁵³ Epître à Chateaubriand dans « Le pays de Dinan » 1998

Comme le magicien du conte germanique, entraînant aux accents de sa flûte les enfants du village, vous conduisez un cortège de singuliers personnages : des ministres en habits dorés, immobiles et anxieux dans la pénombre des palais, aux heures critiques de l'Histoire, de jolies femmes mélancoliques, souffrantes ou tragiques, des inconnus comme celui qui près de vous était à genoux dans une église, et pour qui un soir vous avez prié. Vous fûtes l'ambassadeur des ouragans, des mers hantées de périls et de mystères ; mais vos errances ont toujours été marquées de vos fidélités, dans une multiple, étrange et poignante fraternité.

Tel est, nous semble-t-il, le secret de votre irremplaçable langage. Votre vocation fut celle d'un homme de terroir, d'un chantré des pays ; vous êtes vous-même un pays tout entier, et toutes les heures que vous avez vécues nous ont légué pour héritage un trésor émouvant. Les instants les plus simples deviennent altières mélopées, ou chansonnettes d'enfance, proverbes rustiques et couplets de vieux cantiques, fortuites réminiscences des lectures de votre adolescence. Dans le silence de votre solitude résonnent des passages de chevaux, des bruits de sabots, le froissement des herbes foulées par d'invisibles Indiens. Vous nous avez enseigné que toute existence est singulière et inimitable, que la vie souvent éprouvante sait se divertir de la vie même, dans une constante dignité d'âme. Nous vous écouterons toujours, même en ces heures automnales et hivernales ; quand les manoirs s'enveloppent des premières ténèbres, nous entendrons votre voix murmurer encore dans la chanson discrète d'un ruisseau, au cœur des landes du pays haut-breton. »

Sylvie LORRE
Professeur Certifié de Lettres Modernes
au Collège Roger-Vercel

Bibliographie :

- « *Histoire du collège de Dinan* » de Charles Bellier-Dumaine, 1897, Imprimerie Oberthur
- « *Chateaubriand* » de Jean-Claude Berchet, 2012, Éditions Gallimard
- « *Mémoires d'outre-tombe* » tome I (édition de Pierre Clarac), 1973, LGF
- « *Histoire du collège municipal de Dinan* » de Roger Faure, 1966
- « *L'école des Cordeliers de Dinan* » d'Élie Gautier, 1985, éditeur Jean Collet
- « *CHATEAUBRIAND Terres et Demeures d'Outre-Temps* » de Bernard Heudré, 1998, Éditions Jean-Pierre Bihl
- « *Les couvents et la ville* » de Gilles Ollivier, 1985, Éditions Ex Libris

Illustrations : Bibliothèque Municipale de Dinan



Le collège Roger-Vercel aujourd'hui.

Liste des adhérents en 2023

PRÉSIDENTE HONORAIRE

Mme Théotiste JAMAUX-GOHIER - 24 rue du Mont-Fleury – 35400 Saint-Malo

MEMBRES :

Mme Hélène AUGÉ – 11 rue Étex – 75018 Paris
Mme Mireille AUMONT – 20 rue Jean Marguerite – 35400 Saint-Malo
Mme Jacqueline BAUDINET – 43 rue de Verdun – 35800 Dinard
Mme Dominique BEAUJARD – 106 chaussée du Sillon – 35400 Saint-Malo
M. Guy BERGER – 22 bis rue Guérard – 92260 Fontenay-aux-Roses
Mme Marie-Noëlle BERNAERT – 16 rue des Sourches – 49700 Ambilou-Château
M. Yves-Paul BERNARD – 48 rue de Dinan – 35850 Irodouër
M. Jean-Louis BERTRANDY – 7 rue Saint-Claude – 75003 Paris
M. Michel BONNEVILLE – 18 rue du Puits-aux-Braies – 35400 Saint-Malo
Mme Catherine BOUILLON – 18 rue des Étrilles – 35400 Saint-Malo
Mme Elisabeth BOURGAIN – Château de la Sécardaye – 35140 Mézières-sur-Couesnon
Mme Marie-Thérèse BRIEND – 4 rue des Albatros – 22370 Pléneuf- Val-André
Mme Colette BRIOT - 1 Montée Notre Dame - 35400 Saint-Malo
M. et Mme Loïk CAMUS – 17 rue du Pardon – 56800 Ploërmel
M. Francis CARADEC – 3 place du Marché aux Légumes – 35400 Saint-Malo
M. Pascal de CHÂTEAUBOURG – 15 rue de Saint-Cyr – 56380 Beignon
Mme Annie CHUBERRE – 41 avenue du Général Lanrezac – 35400 Saint-Malo
Mme Pascale CHUBERRE – 7 boulevard Volney – 35700 Rennes
M. et Mme Michel et Josiane DÉsir – 1 rue des Has – 22380 Saint Cast – Le Guildo
Mme Marcelle DUCHÊNE – 6 rue Saint-Vincent – 35400 Saint-Malo
M. Antoine DUPRÉ-LAFON – 30 rue Copernic – 75116 Paris
Mme Anne DUVAL – 2 rue Victor Hugo – 35000 Rennes
Mme Maryse ELGOYHEN – 11 rue Étex – 75018 Paris
M. et Mme Albert et Evelyne FOULON – 13 rue Ange Fontan - 35400 Saint-Malo
M. et Mme Jean-François et Isabelle GADECEAU - 12 rue des Etrilles- 35400 Saint-Malo
Mme Françoise GENÉE – 5 rue Saint-Martin – 29200 Brest
Mme Marie GOUESCLOU – 15 square du Général Koenig – 35000 Rennes
M. Daniel HECK – 1 rue Abbé de L'Épée – 75005 Paris
M. Alfred JAMAUX – 24 rue du Mont-Fleury - 35400 Saint-Malo
Mme Chantal LAROCHE- POUPARD – 50 Chaussée du Sillon – 35400 Saint-Malo
M. Johann LECONTE - 25 rue de Riancourt- 35400 Saint-Malo
Mme Jacqueline LECOULTRE – 1 avenue de Guise – 60500 Chantilly
Mme Michèle LEFORESTIER – 79 avenue de Breteuil - 75015 Paris
Mme Anne LEGAGNE - 41 avenue de la Borderie- 35400 Saint-Malo
Mme Dominique LE GOUELLEC – 77 avenue de Moka – 35400 Saint-Malo
M. et Mme Jean-Pierre et Pierrette LE MERCIER – 1 rue d'Asfeld – 35400 Saint-Malo
Mme Irène LEROCH-MORGÈRE – 4 place Gasnier-Duparc – 35400 Saint-Malo
Mme Sylvie LORRE – 4 Allée des Pléiades – 22100 Dinan
M. Éric MARQUIS – 22 passage de la Main d'Or – 75011 Paris
M. Olivier MASSART - 8 Avenue Nattier -35400 Saint-Malo
Mme Jacqueline de MONTIGNY – 20 avenue Bournazel – 35400 Saint-Malo

M. et Mme Michel et Christiane MORIN – La Saulaie, 6b rue de la CATERIE –
 35350 Saint-Coulomb
 Mme Cécile PASTRÉ – 34 rue Georges Huguet – 92140 Clamart
 Mme Renée PEUVREL – résidence les Corvettes – 9 rue Jean Macé – 35400 Saint-Malo
 M. et Mme Yves-Malo et Catherine PLOTON – 45 rue Nicolas Bouvier – 35400 Saint-Malo
 M. et Mme Michel et Colette POLGE - La Ville Essé – 35400 Saint-Malo
 Mme Marie-Thérèse PONCET – 16 chemin des Bosses – 35870 Le Minihic-sur-Rance
 Mme Arlette PONS – 4 rue Guillaume Le Gouverneur - 35400 Saint-Malo
 Mme Soazic POUILLAIN - « L'Artimon » 58 rue Jeanne Jugan- 35400 Saint-Malo
 Mme Anne RICHARD – 1bis rue de la Malouine – 35800 Dinard
 M. et Mme Mario et Dominique RICHIER - FIAPPO – 4 Grand Rue – 35400 Saint-Malo
 Mme Liliane ROMAN - 8 impasse des Vergers Ste Marie- 35400 Saint-Malo
 Mme Marie-Thérèse SANCIER – 1 rue de l'Équerre – 35400 Saint-Malo
 Mme Colette SAINT MARC – 54 chaussée du Sillon – 35400 Saint-Malo
 M. et Mme Gérard SCHMITZ - 23 rue des Philosophes – 35400 Saint-Malo
 Mme Clotilde SCORDIA - 1 rue Guy Louvel, résidence du Môle- 35400 Saint-Malo
 M. Henry ZIPPER de FABIANI - 22 rue de Vaugirard – 75006 Paris



Photographies : Yves PLOTON, Michel DÉsir, et collections privées.

Les textes signés n'engagent que leurs auteurs.
